LES INCAS, OU LA DESTRUCTION DE L'EMPIRE DU PÉROU, PAR M...

7
14-G
50

IX C 12

4-14-J-49-50

Digitized by Google

LES INCAS,

OU

LA DESTRUCTION

DE L'EMPIRE

DU PÉROU.

Digitized by Google

Digitized by Google

LES INCAS,

OU

LA DESTRUCTION

DE L'EMPIRE

DU PÉROU;

PAR M. MARMONTEL.

Hiſtoriographe de France, l'un des Quarante de l'Académie Françoiſe.

Accordez à tous la tolérance civile, non en approuvant tout comme indifférent, mais en ſouffrant avec patience tout ce que Dieu ſouffre, & en tâchant de ramener les hommes par une douce perſuaſion.

FENELON, *Direction pour la conſcience d'un Roi.*

TOME SECOND.

BIBLIOTECA NAZIONALE ROMANA

A PARIS,

Chez LACOMBE, Libraire, rue de Tournon, près le Luxembourg.

M. DCC. LXXVII.

Avec Approbation, & Privilege du Roi.

Digitized by Google

Digitized by Google

LES INCAS.

CHAPITRE XXVI.

LA confiance d'Ataliba autoriſoit Alonzo à chercher dans ſon ame le ſecret de cette triſteſſe, dont il le voyoit conſumé. " Inca, lui dit-il, j'appréhende „ que le danger qui te menace, & dont „ j'ai voulu t'avertir, ne t'ait frappé trop „ vivement „.

„ Tu me ſoulages, lui dit l'Inca, en „ interrogeant ma triſteſſe. Je n'oſois t'affli- „ ger ; cependant j'ai beſoin qu'un ami „ s'afflige avec moi. Ecoute. Il s'agit de „ mes droits au trône que j'occupe, &

» d'où l'Inca, Roi de Cuſco, s'obſtine à » vouloir me chaſſer. J'aurois beſoin, au- » près de lui, d'un Miniſtre éclairé, & » d'un médiateur habile ; & j'ai jeté les » yeux ſur toi. Veux-tu l'être ? — Oui, » répond Alonzo, ſi ta cauſe eſt juſte. — » Elle eſt juſte ; & tu vas toi-même en » juger. Apprends donc quel fut le génie » de cet Empire dès ſa naiſſance ; dans » quelle vue il a été fondé ; & comment, » deſtiné à s'agrandir ſans ceſſe, il ne » pouvoit, ſans s'affoiblir, n'être pas en- » fin partagé.

» Autrefois ce pays immenſe étoit ha- » bité par des Peuples ſans loix, ſans » diſcipline & ſans mœurs. Errans dans » les forêts, ils vivoient de leur proie, » & des fruits qu'une terre inculte ſem- » bloit produire par pitié. Leur chaſſe » étoit une guerre que l'homme faiſoit à » l'homme. Les vaincus ſervoient de pâ- » ture aux vainqueurs. Ils n'attendoient » pas le dernier ſoupir de celui qu'ils » avoient bleſſé, pour boire le ſang de

» ſes veines (*) ; ils le déchiroient tout
» vivant. Ils faiſoient des captifs, & ils
» les engraiſſoient pour leurs feſtins abo-
» minables. Si ces captifs avoient des
» femmes, ils les laiſſoient s'unir en-
» ſemble, ou ils rendoient eux-mêmes
» leurs eſclaves fécondes, & ils dévo-
» roient les enfans.

» Quelques-uns d'entre eux, par l'inſ-
» tinct de la reconnoiſſance, adoroient,
» dans la nature, tout ce qui leur faiſoit
» du bien, les montagnes meres des
» fleuves, les fleuves mêmes, & les fon-
» taines qui arroſoient la terre & la fer-
» tiliſoient, les arbres qui donnoient du
» bois à leurs foyers, les animaux doux
» & timides dont la chair étoit leur pâ-
» ture, la mer abondante en poiſſons,
» & qu'ils appelloient leur nourrice (**).
» Mais le culte de la terreur étoit celui
» du plus grand nombre.

(*) *Voyez* Garcil. liv. 1, chap. 12.
(**) *Mama Cocha*, mere mer.

» Ils s'étoient fait des Dieux de » tout ce qu'il y avoit de plus hi- » deux, de plus horrible ; car il ſemble » que l'homme ſe plaiſe à s'effrayer. Ils » adoroient le tigre, le lion, le vautour, » les grandes couleuvres ; ils adoroient » les élémens, les orages, les vents, la » foudre, les cavernes, les précipices ; » ils ſe proſternoient devant les torrens » dont le bruit imprimoit la crainte, » devant les forêts ténébreuſes, au pied » de ces volcans terribles qui vomiſſoient » ſur eux des tourbillons de flammes, & » des rochers brûlans.

» Après avoir imaginé des Dieux cruels » & ſanguinaires, il fallut bien leur rendre » un culte barbare comme eux. L'un crut » leur plaire en ſe perçant le ſein, en ſe » déchirant les entrailles ; l'autre, plus » forcené, arracha ſes enfans de la ma- » melle de leur mere, & les égorgea ſur » l'autel de ſes Dieux altérés de ſang. Plus » la nature frémiſſoit, plus la Divinité » devoit ſe réjouir. On croyoit pouvoir

Digitized by Google

» tout attendre des Dieux à qui l'on » immoloit tout ce qu'on avoit de plus » cher (*).

» Celui dont les rayons animent la » nature, vit cet égarement; & il en eut » pitié. Il n'eſt pas étonnant, dit-il, que » des inſenſés ſoient méchans. Au lieu de » les punir de s'égarer dans les ténébres, » envoyons-leur la vérité; ils marcheront » à ſa lumiere. Il ne m'eſt pas plus diffi- » cile d'élairer leur intelligence que d'é- » clairer leurs yeux.

» Il dit, & il envoie dans ces climats » ſauvages deux de ſes enfans bien-aimés, » le ſage & vertueux Manco, & la belle » Oello, ſa ſœur & ſon épouſe (**).

» Mon cher Alonzo, tu verras l'en- » droit célebre & révéré où ces enfans » du Soleil deſcendirent (*a*). Les Sau- » vages, répandus dans les forêts d'alen- » tour, ſe raſſemblerent à leur voix.

(*) *Voyez* Garcil. liv. 1, chap. 2.
(**) Garcil. liv. 1, chap. 15.

Digitized by Google

» Manco apprit aux hommes à labourer » la terre, à la ſemer, à diriger le cours » des eaux, pour l'arroſer; Oello inſtruiſit » les femmes à filer, à ourdir la laine, » à ſe vêtir de ces tiſſus, à vaquer aux » ſoins domeſtiques, à ſervir leurs époux » avec un zele tendre, à élever leurs » enfans.

» Au don des arts, ces fondateurs ajoû- » terent le don des loix. Le culte du Soleil » leur pere, ce culte inſpiré par l'amour, » fondé ſur la reconnoiſſance, & qui ne » coûta jamais un ſoupir à la nature, ni » un murmure à la raiſon, fut la pre- » miere de ces loix & l'ame de toutes les » autres.

» L'homme, étonné de voir ſi près » de lui des biens qu'il ne ſoupçonnoit » pas, l'abondance, la sûreté, la paix, » crut recevoir un nouvel être. Ses beſoins » ſatisfaits, ſes terreurs diſſipées, le plaiſir » d'adorer un Dieu propice & bienfai- » ſant, le devoir d'être juſte & bon à ſon » exemple, la facilité d'être heureux, la

» bienveillance mutuelle, le charme en-
» fin d'une innocente & paisible société
» captiva tous les cœurs. Honteux d'avoir
» été aveugles & barbares, ces Peuples
» se laissèrent apprivoiser sans peine, &
» ranger sous de douces loix. Cusco fut
» fondée par leurs mains; cent villages
» l'environnèrent (*b*); & le vénérable
» Manco, avant d'aller se reposer auprès
» du Soleil son pere, vit prospérer, dès
» sa naissance, l'Empire qu'il avoit fondé.

» Son fils aîné lui succéda (*c*); &,
» comme lui, par la douceur, la persua-
» sion, les bienfaits, il recula les bornes
» de cet heureux Empire.

» Le fils aîné de celui-ci (*d*) fit res-
» pecter ses armes, mais ne les employa
» qu'à rendre ses voisins dociles, sans
» tremper ses mains dans leur sang.

» Son successeur (*e*) fut moins heu-
» reux : les Peuples qu'il vouloit gagner
» le forcerent de les combattre (*f*). Le
» premier combat fut sanglant; mais le
» vainqueur, par ses vertus, se fit

» pardonner sa victoire. Sa valeur apprit » à le craindre ; sa clémence apprit à » l'aimer.

» Le fils aîné de ce héros (*g*) fit des » conquêtes encore plus vastes, sans coû- » ter ni larmes ni sang aux Peuples qu'il » soumit à son obéissance. Son retour à » Cusco fut le plus beau triomphe : il y » fut porté par des Rois.

» Les Incas qui lui succéderent (*h*), » furent obligés quelquefois, pour domp- » ter des Peuples féroces, d'assiéger leur » retraite, de les y repousser, & de leur » laisser prendre conseil de la nécessité. » Mais nos armes les attendoient, & ne » les provoquoient jamais. On avoit pour » maxime de les abandonner, plutôt que » de les détruire, s'ils s'obstinoient à vivre » indépendans & malheureux. La paix » alloit au-devant d'eux, toujours indul- » gente & facile, & n'exigeant de ces » rebelles que de consentir à goûter les » biens qu'elle leur présentoit (*i*). Enga- » ger le monde à être heureux, fut le

» grand projet des Incas. Un culte pur, » de ſages loix, des lumieres, des arts » utiles étoient les fruits de la victoire ; & » ils les laiſſoient aux vaincus. Telle a été, » pendant onze regnes, leur ambition & » leur gloire; tel a été le prix de leurs tra- » vaux.

» Cependant, plus on étendoit les li- » mites de cet Empire, plus on avoit de » peine à les garder. Dans tout l'eſpace » de dix regnes, l'Empire n'avoit vu » qu'une ſeule révolte. Mon pere, le plus » doux & le plus juſte des Rois, en vit » trois, l'une vers le nord, deux au midi » de ces montagnes. Les extrêmités, re- » culées, n'étoient plus ſous les yeux du » Monarque. Vers l'aurore, on avoit » franchi la haute barriere des Andes (*) ; » on touchoit à la mer dans les régions » du couchant ; vers le nord & vers le » midi, nous avions encore à pénétrer

(*) Montagnes des Antis, depuis appellées *Cordelieres.*

„ dans des déſerts profonds & vaſtes ;
„ enfin, le plan de nos conquêtes em-
„ braſſoit tout ce continent. Il exigeoit
„ donc un partage entre les enfans du
„ Soleil.

„ Mon pere, après avoir conquis cette
„ vaſte & riche province, a cru que le
„ moment du partage étoit arrivé. Il
„ avoit épouſé deux femmes ; l'une étoit
„ Ocello, ſa ſœur ; l'autre, Zulma, fille
„ du ſang des Rois (*k*). Huaſcar eſt l'aîné
„ des enfans d'Ocello ; il poſſede Cuſco,
„ la ville du Soleil, & l'Empire de nos
„ ancêtres. Je ſuis l'aîné des enfans de
„ Zulma ; & la province de Quito, ce
„ fruit des exploits de mon pere, eſt
„ l'héritage qu'en mourant il a bien voulu
„ me laiſſer.

„ A-t-il pu diſpoſer d'un bien qu'il ne
„ tenoit que de lui-même, qu'il ne
„ devoit qu'à ſa valeur ? C'eſt ce qui
„ cauſe, entre mon frere & moi, des
„ débats qui feront ſanglans, il me force
„ à prendre les armes.

„ Mon frere eſt altier & ſuperbe. Son
„ froid orgueil ne ſut jamais fléchir. Au
„ mépris de la volonté & de la mémoire
„ d'un pere, il exige de moi que je
„ deſcende du trône, & que je me range
„ ſous ſes loix. Tu ſens ſi je puis m'y
„ réſoudre. J'aime mon frere; il m'eſt
„ affreux de voir ſa haine me pourſuivre;
„ il m'eſt affreux de penſer que ſon Peuple
„ & le mien vont être ennemis l'un de
„ l'autre, & qu'une guerre domeſtique,
„ allumée entre les Incas, va les livrer,
„ demi-vaincus, à un oppreſſeur étran-
„ ger. Mais ce ſceptre, ce diadème,
„ c'eſt de mon pere que je les tiens;
„ laiſſerai-je outrager mon pere? Il n'eſt
„ rien qu'à titre d'égal, d'allié, de frere
„ & d'ami, Huaſcar n'obtienne de moi.
„ Veut-il étendre ſes conquêtes par-delà
„ les bords du Mauli (*), ou ſur le
„ fleuve des Couleuvres (**)? Je le

(*) Riviere du Chili.

(**) *Amarumayu*, aujourd'hui la riviere de la *Plata*.

Digitized by Google

„ ſeconderai. Lui reſte-t-il encore, dans
„ les vallées de Naſca ou de Piſco,
„ quelques rebelles à dompter ? Je l'ai-
„ derai à les ſoumettre. Ses ennemis ſe-
„ ront les miens. Mais pourquoi deman-
„ der ma honte ? pourquoi vouloir déſ-
„ honorer & avilir ſon propre ſang ? Les
„ larmes que tu vois s'échapper de mes
„ yeux, te ſont témoins de ma franchiſe.
„ Je deſire ardemment la paix : je ſuis
„ ſenſible, mais je ſuis violent ; & je
„ me crains ſur-tout moi-même. C'eſt
„ à toi, cher Alonzo, à nous ſauver
„ des maux dont la diſcorde nous me-
„ nace. Va trouver mon frere à Cuſco.
„ L'humanité réſide dans ton cœur, &
„ la vérité ſur tes levres ; ta candeur,
„ ta droiture, l'aſcendant naturel de ta
„ raiſon ſur nos eſprits, enfin ce charme
„ ſi touchant que tu donnes à tes pa-
„ roles, le fléchira peut-être, & nous
„ épargnera d'effroyables calamités. Ne
„ crains pas d'exprimer trop vivement
„ l'horreur que me fait la guerre civile ;

» mais auſſi ne crains pas d'aſſurer, que » jamais je n'abandonnerai mes droits. » Mon pere, en mourant, m'a placé » ſur un trône élevé, affermi par lui- » même ; il m'en faut arracher ſan- » glant ».

Alonzo ſentit l'importance & les difficultés d'une telle entremiſe ; mais il voulut bien s'en charger ; & tout fut préparé dans peu, pour donner à ſon ambaſſade une ſplendeur qui répondit à la majeſté des deux Rois.

NOTES.

(*a*) *Ou ces enfans du Soleil deſcendirent*]. Au bord d'un lac, à une lieue de Cuſco. Les Incas y avoient élevé un magnifique temple au Soleil.

(*b*) *Cent villages l'environnerent.*]. Treize à l'Orient, trente à l'Occident, vingt au Nord, quarante au Midi.

(*c*) *Son fils aîné lui ſuccéda*]. SINCHI ROCA, deuxieme Roi. Il conquit vingt lieues de pays, au midi.

Digitized by Google

(*d*) *Le fils aîné de celui-ci*]. LOQUE YUPANGUÉ, troiſieme Roi. Il conquit quarante lieues de pays du nord au ſud, & vingt du couchant au levant.

(*e*) *Son ſucceſſeur*]. MAÏTA CAPA, quatrieme Roi, conquit quatre-vingt-dix lieues d'étendue, dans le pays de *Cunti Suyu*.

(*f*) *Le forcerent de les combattre*]. Ceux de *Cayaviri*, peuple du midi, qu'il aſſiégea ſur leur montagne. Il combattit auſſi les *Collas* au paſſage d'une riviere, les peuples des montagnes d'*Atom-Puna*, & ceux de *Villili* & *Dallia* au couchant.

(*g*) *Le fils aîné de ce Héros*]. CAPAC YUPANGUÉ, cinquieme Roi. Ses conquêtes s'étendoient, au couchant, juſqu'à la mer; au midi, juſqu'à *Tatira*, au pays des *Charcas*; à l'orient, juſqu'au pied de la montagne des *Antis*; au nord, juſqu'à *Racuna*, dans la province de *Chinca*.

(*h*) *Les Incas qui lui ſuccéderent*]. ROCA, ſurnommé *Pleure-ſang*, ſixieme Roi.

Septieme, VIRACOCHA.
Huitieme, PACHACUTEC.
Neuvieme, YUPANGUÉ.
Dixieme, TUPAC YUPANGUÉ.
Onzieme, HUAÏNA CAPAC, pere des deux Incas régnans.

(*i*) *Les biens qu'elle leur préſentoit*]. Lorſqu'aſſiégés ſur leurs montagnes, ils manquoient de ſubſiſtances, & qu'on trouvoit leurs enfans

Digitized by Google

& leurs femmes paiſſant l'herbe dans les vallons, on leur donnoit à manger, & on les renvoyoit, chargés de vivres, vers leurs peres & leurs maris, avec des offres de paix & d'amitié.

(*k*) *Fille du ſang des Rois*]. Des Caciques, rois de *Quito*, avant la conquête de cette province.

CHAPITRE XXVII.

AVANT le départ d'Alonzo, l'Inca, pour entreprendre l'ouvrage de la paix sous de favorables auspices, fit un sacrifice au Soleil. Les Mexicains y assistèrent; & Alonzo lui-même, sans y participer, crut pouvoir en être témoin.

Les Vierges du Soleil, admises dans son temple, servoient le Pontife à l'autel. C'est de leur main qu'il recevoit le pain du sacrifice (*a*); & l'une d'elles, après l'offrande, le présentoit aux Incas.

La destinée de Cora voulut qu'en ce jour solemnel, ce fût elle qui dût remplir ce ministere si funeste.

Alonzo, par une faveur signalée du Monarque, étoit placé auprès de lui. La Prêtresse s'avance, un voile sur la tête, & le front couronné de fleurs. Ses yeux étoient baissés; mais ses longues paupieres en laissoient échapper des feux étincelans.

Digitized by Google

Ses belles mains trembloient ; ſes levres palpitantes, ſon ſein vivement agité, tout en elle exprimoit l'émotion d'un cœur ſenſible. Heureuſe ſi ſes yeux timides ne s'étoient pas levés ſur Alonzo ! Un regard la perdit ; ce regard imprudent lui fit voir le plus redoutable ennemi de ſon repos & de ſon innocence. Lui, dont la grace & la beauté, chez les féroces antropophages, avoient apprivoiſé des cœurs nourris de ſang, quel charme n'eut-il pas pour le cœur d'une vierge, ſimple, tendre, ingénue & faite pour aimer ! Ce ſentiment, dont la nature avoit mis dans ſon ſein le germe dangereux, ſe développa tout-à-coup.

Dans le treſſaillement que lui cauſa la vue de ce mortel, dont la parure relevoit encore la beauté, peu s'en fallut que la corbeille d'or qui contenoit l'offrande, ne lui tombât des mains. Elle pâlit ; ſon cœur ſuſpendit tout-à-coup & redoubla ſes battemens. Un friſſon rapide eſt ſuivi d'un feu brûlant qui coule dans

ſes veines ; & ſur ſes genoux défaillans elle a peine à ſe ſoutenir.

Son miniſtere enfin rempli, elle retourne vers l'autel. Mais Alonzo, préſent à ſes eſprits, ſemble l'être encore à ſes yeux. Interdite & confuſe de ſon égarement, elle jette un regard ſuppliant ſur l'image du Soleil ; elle y croit voir les traits d'Alonzo. « O Dieu ! dit-elle, » ô Dieu ! quel eſt donc ce délire ? Quel » trouble ce jeune Etranger a mis dans » tous mes ſens ! Je ne me connois plus ».

Le ſacrifice & les vœux offerts, l'Inca, ſuivi de ſa Cour, ſe retire ; les Prêtreſſes ſortent du temple, & rentrent dans l'aſyle inviolable & ſaint qui les cache aux yeux des mortels.

Cette retraite, où Cora voyoit couler ſes jours dans une paiſible langueur, fut pour elle, dès ce moment, une priſon triſte & funeſte. Elle ſentit tout le poids de ſa chaîne ; & ſon cœur ne deſira plus qu'un déſert & la liberté, un déſert où fût Alonzo : car elle ne ceſſoit

Digitized by Google

de le voir, de l'entendre, de lui parler, & de se plaindre à lui, comme s'il eût été présent. « Quoi ! jamais, jamais, » disoit-elle, l'illusion que je me fais ne » sera qu'une illusion ! Ah ! pourquoi » t'ai-je vu, charme unique de ma pen- » sée, si je suis condamnée à ne plus te » revoir ? Ah ! du moins, avant que » j'expire, viens, mortel adoré, viens » voir quel ravage ta seule vue a causé » dans un foible cœur ; viens voir & » plaindre ta victime. Où es-tu ? Daignes- » tu penser à moi, à moi, qui brûle, » qui me meurs du desir, sans espoir, » de te revoir encore ? Hélas ! quel mal- » heur est le mien ! Je sens qu'un pouvoir » invincible m'attire sans cesse vers lui ; » sans cesse mon ame s'élance hors de ces » murs pour le chercher ; dans la veille » & dans le sommeil, lui seul occupe » mes esprits ; je donnerois ma vie pour » qu'un seul de mes songes pût se réaliser, » ne fût-ce qu'un moment ; & ce moment, » on l'a retranché de ma vie ! O Dieu

» bienfaiſant ! eſt-ce toi qui te plais à » tyranniſer, à déchirer un cœur ſenſible ? » Tu ſais ſi le mien conſentoit au ſerment » que t'a fait ma bouche. Un pouvoir » abſolu me l'a fait prononcer ; mais la » nature, par un cri qui a dû s'élever » juſqu'à toi, réclamoit dans le même » inſtant contre une juſte violence. Mon » cœur n'eſt point parjure ; il ne t'a rien » promis. Rends-moi donc à moi-même. » Hélas ! ſuis-je digne de toi ? Trop » foible, trop fragile, un ſeul moment, » tu le vois, un ſeul regard a mis le » trouble dans mon ame : éperdue, inſen- » ſée, je ne commande plus à ma raiſon » ni à mes ſens ». A ces mots, proſternée, & n'oſant plus voir la lumiere du Dieu qu'elle croyoit trahir, elle ſe couvroit le viſage de ſon voile arroſé de larmes. Mais bientôt l'image d'Alonzo, & cette penſée accablante : *Je ne le verrai plus*, venant s'offrir encore, faiſoient éclater ſa douleur. « O mon pere ! qu'avez-vous » fait ? que vous avois-je fait moi-même ?

» pourquoi me ſéparer de vous? pourquoi » m'enſevelir vivante? Hélas! j'avois pour » vous une vénération ſi tendre! je vous » aurois ſervi avec tant de zele & d'a- » mour! O mon pere! mon pere! vous » m'auriez vue auprès de vous, douce » conſolation de votre paiſible vieilleſſe, » partager avec mon époux le devoir de » vous rendre heureux, élever ſous vos » yeux mes enfans..... Mes enfans! ah! » jamais je ne ſerai mere; jamais ce nom » cher & ſacré ne fera treſſaillir mon » cœur. Ce cœur eſt mort aux ſentimens » les plus tendres de la nature: ſes pen- » chans les plus doux, ſes plaiſirs les » plus purs me ſont interdits pour ja- » mais ».

Cet éclair rapide & terrible, qui embraſe à la fois deux cœurs faits l'un pour l'autre, avoit frappé le jeune Eſpagnol au même inſtant que la jeune Indienne. Étonné de voir tant de charmes, ému, troublé juſqu'à l'ivreſſe, d'un ſeul regard qu'elle lui avoit lancé, il la ſuivit des

BIBLIOTECA NAZ. ROMA VITTORIO EMANUELE

Digitized by Google

yeux au fond du temple ; & il fut jaloux du Dieu même, en le lui voyant adorer.

Sombre, inquiet, impatient, il retourne au palais. Tout l'afflige & le gêne. Il veut rappeller sa raison ; il se reproche un fol amour, il le condamne, il en rougit, il veut l'éloigner de son ame ; vain reproche ! efforts inutiles ! La réflexion même enfonce plus avant le trait qu'il voudroit arracher. Un seul regard de la Prêtresse a versé au fond de son cœur le doux poison de l'espérance. Des vœux indissolubles, un étroit esclavage, une garde incorruptible & vigilante, une austere prison, il voit tout ; & il espere encore. Il lui est impossible de posséder Cora, mais non pas d'avoir su lui plaire ; « & si elle m'aimoit, disoit-il, si elle » savoit que je l'adore, si nos deux cœurs, » d'intelligence, pouvoient du moins s'en- » tendre, ah ! ce seroit assez ».

En s'occupant d'elle sans cesse, il passoit mille fois le jour par tous les mouvemens d'un amour insensé. Mais la

réflexion le rendoit à lui-même, & lui faisoit voir l'imprudence & la honte de ses transports. Chez un Peuple religieux, oser tenter un sacrilege ! dans la Cour d'un Roi, son ami, violer les droits de l'hospitalité ! exposer celle qu'il aimoit à l'opprobre & au châtiment qui suivroient l'oubli de ses vœux ! C'étoient autant de crimes, dont un seul eût suffi pour faire frémir Alonzo. Il en repoussoit la pensée, bien résolu de n'y jamais céder.

Seulement il alloit nourrir sa profonde mélancolie autour de l'enceinte sacrée des murs qui renfermoient Cora. L'enclos des Vierges étoit vaste, & ombragé d'arbres épais, dont la hauteur majestueuse ajoutoit encore au respect qu'imprimoit ce lieu révéré. « C'est sous ces » arbres, disoit-il, que la belle Cora res- » pire. Hélas ! peut-être elle y gémit ; & » ni la pitié ni l'amour n'oseroient entre- » prendre de rompre ses liens. Ces murs » sont élevés ; la garde en est sévere ; » mais combien ne seroit-il pas facile

» encore d'y pénétrer ! C'eſt leur ſainteté » qui les garde. L'amour, cet ennemi » fatal du repos & de l'innocence, l'a- » mour, tel que je le reſſens, n'eſt point » connu de ce bon Peuple. L'habitude à » ne deſirer que les biens qui lui ſont per- » mis, le fait marcher paiſiblement dans » l'étroit ſentier de ſes loix. Qu'elles ſont » cruelles ces loix, dont la jeuneſſe, la » beauté, l'amour, ſont les triſtes vic- » times ! Qu'il ſeroit juſte & généreux » de les en affranchir » ! A ces mots, effrayé lui-même de ſentir treſſaillir ſon cœur, il s'éloignoit. « Ah ! diſoit-il, » eſt-ce là ce projet ſi beau, ſi magna- » nime qui m'avoit amené à la Cour de » l'Inca ! Je m'annonce comme un héros ; » je finis par être un perfide, un foible » & lâche raviſſeur ».

Ainſi ſa vertu combattoit ; elle auroit triomphé ſans doute. Mais un événement terrible la fit céder aux mouvemens de la crainte & de la pitié.

NOTE.

Digitized by Google

NOTE.

(a) *Le pain du sacrifice*]. Ce pain étoit fait du maïs le plus pur : on l'appelloit *Cancæ*.

Digitized by Google

CHAPITRE XXVIII.

HEUREUX les Peuples qui cultivent les vallées & les collines que la mer forma dans ſon ſein, des ſables que roulent ſes flots, & des dépouilles de la terre ! Le paſteur y conduit ſes troupeaux ſans allarmes; le laboureur y ſeme & y moiſſonne en paix. Mais malheur aux Peuples voiſins de ces montagnes ſourcilleuſes, dont le pied n'a jamais trempé dans l'océan, & dont la cime s'éleve au-deſſus des nues ! Ce ſont des ſoupiraux que le feu ſouterrein s'eſt ouverts, en briſant la voûte des fournaiſes profondes où ſans ceſſe il bouillonne. Il a formé ces monts des rochers calcinés, des métaux brûlans & liquides, des flots de cendre & de bitume qu'il lançoit, & qui, dans leur chûte, s'accumuloient aux bords de ces gouffres ouverts. Malheur aux Peuples que la fertilité de ce terrein perfide

Digitized by Google

attache : les fleurs, les fruits & les moiſſons couvrent l'abîme ſous leurs pas. Ces germes de fécondité, dont la terre eſt pénétrée, ſont les exhalaiſons du feu qui la dévore : ſa richeſſe, en croiſſant, préſage ſa ruine ; & c'eſt au ſein de l'abondance qu'on lui voit engloutir ſes heureux poſſeſſeurs. Tel eſt le climat de Quito. La ville eſt dominée par un volcan terrible (*a*), qui, par de fréquentes ſecouſſes, en ébranle les fondemens.

Un jour que le Peuple Indien, répandu dans les campagnes, labouroit, ſemoit, moiſſonnoit (car ce riche vallon préſente tous ces travaux à la fois), & que les filles du Soleil, dans l'intérieur de leur palais, étoient occupées les unes à filer, les autres à ourdir les précieux tiſſus de laine dont le Pontife & le Roi ſont vêtus, un bruit ſourd ſe fait d'abord entendre dans les entrailles du volcan. Ce bruit, ſemblable à celui de la mer, lorſqu'elle conçoit les tempêtes, s'accroît, & ſe change bientôt en un mugiſſement

profond. La terre tremble, le ciel gronde; de noires vapeurs l'enveloppent; le temple & les palais chancelent & menacent de s'écrouler; la montagne s'ébranle, & sa cîme entr'ouverte vomit, avec les vents enfermés dans son sein, des flots de bitume liquide, & des tourbillons de fumée qui rougissent, s'enflamment & lancent dans les airs des éclats de rochers brûlans qu'ils ont détachés de l'abîme: superbe & terrible spectacle, de voir des rivieres de feu bondir à flots étincelans à travers des monceaux de neige, & s'y creuser un lit vaste & profond.

Dans les murs, hors des murs, la désolation, l'épouvante, le vertige de la terreur se répandent en un instant. Le laboureur regarde & reste immobile. Il n'oseroit entamer la terre, qu'il sent comme une mer flottante sous ses pas. Parmi les Prêtres du Soleil, les uns, tremblans, s'élancent hors du temple; les autres, consternés, embrassent l'autel de leur Dieu. Les Vierges, éperdues,

ſortent de leur palais, dont les toits menacent de fondre ſur leur tête ; & courant dans leur vaſte enclos, pâles, échevelées, elles tendent leurs mains timides vers ces murs ; d'où la pitié même n'oſe approcher pour les ſecourir.

Alonzo ſeul, errant autour de cette enceinte, entend leurs gémiſſantes voix. Dans le péril de la nature entiere, il ne tremble que pour Cora. Les cris qui frappent ſon oreille, lui ſemblent tous être les ſiens. Egaré, frémiſſant de douleur & de crainte, & pareil au ramier qui, d'une aîle tremblante, voltige autour de la priſon où ſa palombe eſt enfermée, ou tel plutôt que la lionne qui, l'œil étincelant, rode & rugit autour du piege où l'on a pris ſes lionceaux, il cherche, il découvre à la fin des ruines & un paſſage. Tranſporté de joie, il gravit ſur les débris du mur ſacré. Il pénetre dans cet aſyle où nul mortel jamais n'oſa pénétrer avant lui. Les ténebres le favoriſent ; un jour lugubre & ſombre a fait

place à la nuit ; la nuit n'eſt éclairée que par les flots brûlans qui s'élancent de la montagne ; & cette effroyable lueur, pareille à celle de l'Erebe, ne laiſſe voir aux yeux d'Alonzo que comme des ombres errantes, les Prêtreſſes du Soleil, courant épouvantées dans les jardins de leur palais.

D'autres yeux que ceux d'un amant, tout occupé de l'objet qu'il adore, chercheroit inutilement l'une d'elles entre ſes compagnes. Alonzo reconnoît Cora. Les graces qui, dans la frayeur, ne l'ont point abandonnée, la lui font diſtinguer de loin. Il retient ſes premiers tranſports, de peur de l'effrayer. Il s'avance d'un pas timide. « Cora, lui dit-il de la voix » la plus douce & la plus ſenſible, un » Dieu veille ſur vous & prend ſoin de » vos jours ». A cette voix, Cora s'arrête intimidée ; & à l'inſtant la terre tremble, & la montagne, avec éclat, jette une colonne de flamme, qui, dans l'obſcurité, découvre aux yeux de la

Prêtreſſe ſon amant qui lui tend les bras.

Soit par un mouvement ſoudain de frayeur, ou d'amour peut-être, Cora ſe précipite & tombe évanouie dans les bras du jeune Eſpagnol. Il la ſoutient, il la ranime, il tâche de la raſſurer. « O toi, » lui dit-il, que j'adore depuis que je t'ai » vue au temple, toi, pour qui ſeule je » reſpire, Cora, ne crains rien : c'eſt le » ciel qui t'envoie un libérateur. Súis-» moi. Quittons ces lieux funeſtes ; laiſſe-» moi te ſauver ».

Cora, foible & tremblante, s'abandonne à ſon guide. Il l'emporte ; il franchit ſans peine les débris du mur écroulé ; & le premier aſyle qui s'offre à ſa penſée, eſt le vallon de Capana, du Cacique ami de Las-Caſas.

« Où vais-je, lui diſoit Cora ? La » frayeur a troublé mes ſens. Je ne ſais » où je ſuis ; je ne ſais même qui vous » êtes. Que vais-je devenir ? Ayez pitié » de moi. — Vous êtes, lui dit Alonzo,

» ſous la garde d'un homme qui ne reſpire
» que pour vous. Je vous mene loin du
» danger, dans un vallon délicieux, où
» un Cacique, mon ami, vous recevra
» comme ſa fille. — Ah! cachez-moi plu-
» tôt, dit-elle, à tous les yeux. Il y va de
» ma vie; il y va de bien plus! Vous
» ignorez la loi terrible que vous me faites
» violer. Me voilà hors de cet aſyle où
» je devois vivre cachée. Je ſuis les pas
» d'un homme, après avoir fait vœu de
» fuir à jamais tous les hommes. A quoi
» m'expoſez-vous? Ah! plutôt laiſſez-moi
» périr ».

» Cora, lui répondit Alonzo, le pre-
» mier devoir de tout ce qui reſpire,
» comme ſon premier ſentiment, c'eſt le
» ſoin de ſa propre vie; & dans un mo-
» ment où la mort vous environne &
» vous pourſuit, il n'eſt ni vœu ni loi
» qui doivent s'oppoſer à ce mouvement
» invincible. Quand tout ſera calmé,
» demain, avant l'aurore, vous rentre-
rez dans ces jardins, où vos compagnes

» effrayées auront passé la nuit sans doute ; » & le secret de votre absence ne sera ja- » mais révélé ».

Cependant le péril s'éloigne, & bientôt il s'évanouit. La terre cesse de trembler, Le volcan cesse de mugir. Cette piramide de feu, qui s'élevoit du sommet de la montagne, s'émousse, & paroît s'enfoncer ; les noirs tourbillons de fumée dont le ciel étoit obscurci, commencent à se dissiper ; un vent d'orient les chasse vers la mer. L'azur du ciel s'épure ; & l'astre de la nuit, par sa consolante clarté, semble vouloir rassurer la nature.

Dans ce moment, Alonzo & sa tendre compagne traversoient de belles prairies, où mille arbres, chargés de fruits ; entrelaçoient leurs rameaux. Les rayons tremblans de la lune, perçant à travers le feuillage, alloient nuancer la verdure, & se jouer parmi les fleurs. « Respire, » ma chere Cora, dit Alonzo ; repose- » toi ; & dans le calme & le silence d'une » nuit qui nous favorise, laisse-moi me

» rassasier du plaisir de te voir, d'adorer » tant de charmes ». Cora consentit à s'asseoir. Le premier soin d'Alonzo fut de cueillir des fruits, qu'il vint lui présenter. Le doux savinte, le palta, d'un goût plus ravissant encore, la moëlle du coco, son jus délicieux, furent les mets de ce festin.

Assis aux genoux de Cora, Alonzo respiroit à peine. Le trouble, le saisissement, cette timidité craintive qui se mêle aux brûlans desirs, & dont l'émotion redouble aux approches du bonheur, suspendent son impatience. Il presse de ses mains, il presse de ses levres la main tremblante de Cora. « Fille du ciel, » lui disoit-il, est-ce bien toi que je » possede, toi, l'unique objet de mes » vœux ? Qui m'eût dit qu'un prodige, » dont frémit la nature, s'opéroit pour » nous réunir, & qu'il n'épouvantoit la » terre, que pour nous dérober aux yeux » de tes surveillans inhumains ? Un Dieu, » sans doute, a pris pitié de mon amour

» & de mes peines. Ah ! profitons de » ſa faveur. Nous voilà ſeuls, libres, » cachés, & n'ayant pour témoins que la » nuit, qui jamais n'a trahi les tendres » amans. Mais ces inſtans ſi précieux s'é- » coulent; n'en perdons plus aucun ; &, » ſi je te ſuis cher, dis-moi : *Sois heu-* » *reux.* — Sois heureux, dit-elle » ; & dès ce moment un nuage ſe répandit ſur l'avenir.

A leurs yeux tout s'eſt embelli. La ſérénité de la nuit, la ſolitude, le ſilence ont pour eux un charme nouveau. « Ah ! » le délicieux ſéjour ! diſoit Cora. Pour- » quoi chercher un autre aſyle ? Cette » douce clarté, ces gazons, ces feuillages » ſemblent nous dire : Où voulez-vous » aller ? où ſerez-vous mieux qu'avec » nous ? — O douce moitié de moi-même, » dit Alonzo, ainſi toujours puiſſes-tu te » plaire avec moi ! Paſſons ici la nuit ; » & demain, dès l'aube du jour, fuyons » des lieux où tu es captive. Allons.... » que ſuis-je ? où le deſtin nous conduira-

» fût-ce dans un antre ſauvage, j'y » vivrois heureux avec toi ; & ſans toi, » je ne puis plus vivre «. Ainſi le fol amour faiſoit parler Alonzo. Cora le preſſoit dans ſes bras ; & il ſentoit tomber ſur ſon viſage les larmes qu'elle répandoit, » Mon ami, lui dit-elle, éloignons, » s'il ſe peut, une prévoyance affligeante. » Je ſuis avec toi, je ne veux m'occuper » que de toi : qu'un bien que j'ai tant » ſouhaité ne ſoit pas mêlé d'amertume ».

Cora ne ſavoit point encore le nom de ſon amant ; elle deſira de l'entendre, & le répéta mille fois. Il lui parla de ſa patrie, il voulut même la flatter de la douce eſpérance de voir un jour avec lui les bords où il étoit né. Elle n'en fut point abuſée, & la réflexion cruelle écarta cette illuſion. Enfin le ſommeil ſuſpendit tous les mouvemens de leurs ames ; & Cora, aux genoux d'Alonzo, repoſa juſqu'au point du jour.

L'étoile du matin éveille les oiſeaux, & leurs chants éveillent Alonzo. Il ouvre

les yeux, & il voit Cora : ſes yeux parcourent mille charmes. Il approche ſa bouche de ces levres de roſe, où la volupté lui ſourit ; il en reſpire l'haleine ; & ſon ame y vole, attirée par un ſouffle délicieux.

Cora s'éveille ; un treſſaillement, mêlé de frayeur & de joie, exprime ſon émotion. « Eſt-ce toi, dit-elle, en ſe précipitant dans le ſein d'Alonzo, eſt-ce » bien toi que je retrouve ? Ah ! je » croyois t'avoir perdu. — Non, Cora, » non ; raſſure-toi : nous ne ſerons point » ſéparés. Mais hâtons-nous : voici l'aube » du jour : gagnons le détroit des mon» tagnes ; & ſur la foi de la nature, qui » nourrit les hôtes des bois, cherche » avec moi, dans leur aſyle, la liberté, » le premier des biens après l'amour. » — Ah ! cher Alonzo, dit Cora, que ne » ſuis-je ſeule, avec toi, dans ces forêts » où elle regne ! que n'y ſuis-je inconnue » au reſte des mortels » ! Et, en diſant ces mots, elle le ſerroit dans ſes bras ;

Digitized by Google

elle frémiſſoit ; & ſes yeux, attachés ſur ceux de ſon amant, ſe rempliſſoient de larmes. Attendri & troublé lui même, il la preſſe de lui avouer ce qui l'agite. Elle s'effraie du coup qu'elle va lui porter ; mais elle cede enfin. « Délices de » mon ame, mon cher Alonzo, lui dit- » elle, mon cœur eſt déchiré ; le tien » va l'être ; mais pardonne : un devoir » ſacré, un devoir terrible m'enchaîne ; » il va m'arracher de tes bras ; voici le » moment d'un éternel adieu. — Ah ! que » dis-tu, cruelle ! — Ecoute. En me » dévouant aux autels, mes parens ré- » pondirent de ma fidélité. Le ſang d'un » pere, d'une mere, eſt garant des vœux » que j'ai faits. Fugitive & parjure, je » les livrerois au ſupplice ; mon crime » retomberoit ſur eux ; & ils en porte- » roient la peine : telle eſt la rigueur de » la loi. — O Dieu ! — tu frémis ! » — Malheureuſe ! qu'as-tu fait ? qu'ai-je » fait moi-même, s'écria-t-il, en ſe pré- » cipitant le front contre terre, & en

» s'arrachant les cheveux. Que ne m'as-
» tu montré plutôt l'abîme où je tom-
» bois, où je t'entraînois ?... Laiſſe-moi.
» Ton amour, ta douleur, tes larmes
» redoublent l'horreur où je ſuis.... Que
» veux-tu ? que je te remmene ? Tu veux
» ma mort.... Te retenir ! oh ! non ; je
» ne ſuis pas un monſtre. Je ne ſouffrirai
» pas que tu ſois parricide ; je ne le ſouffri-
» rai jamais. Va-t-en... cruelle.... Ar-
» rête ! arrête ! Je me meurs ».

Cora, déſolée & tremblante, étoit revenue à ſes cris, étoit tombée à ſes genoux. Il la regarde, il la prend dans ſes bras, l'arroſe de ſes pleurs, ſe ſent baigner des ſiens, lui jure un éternel amour ; &, dans l'excès de ſa douleur, il s'égare & s'oublie encore. « Que fai-
» ſons-nous, lui dit Cora ? Voilà le jour.
» Si nous tardons, il ne ſera plus temps ;
» & mon pere, & ma mere, & leurs
» enfans, tout va périr. Je vois le bû-
» cher qui s'allume. — Viens donc, viens,
» lui dit-il, avec le regard ſombre, l'air

» farouche du déſeſpoir » ; & tout-à-coup, s'armant de force, de cette force courageuſe qui foule aux pieds les paſſions, il la prend par la main, &, marchant à grands pas, la remmene, pâle & tremblante, juſqu'au pied de ces murs, où elle va cacher ſon crime, ſon amour & ſon déſeſpoir.

L'amour, dans l'ame de Cora, n'avoit été, juſqu'au moment de cette fatale entrevue, qu'un délire confus & vague : elle n'en connut bien la force que lorſqu'elle en eut poſſédé l'objet. Sa paſſion, en s'éclairant, a redoublé de violence ; le ſouvenir & le regret en ſont devenus l'aliment ; & le deſir, ſans eſpérance, toujours trompé, toujours plus vif & plus ardent, en eſt le ſupplice éternel.

Mais du moins elle eſt ſans remords, & ſans frayeur ſur l'avenir. Le déſordre de cette nuit, où chacun trembloit pour ſoi-même, n'a pas permis qu'on s'apperçut de ſa fuite & de ſon abſence ; elle ne ſe fait point un crime de l'égarement où

l'ont précipitée le péril, la crainte & l'amour. Sa plus cruelle prévoyance eſt d'être en proie au feu qui la conſume, & qui ne s'éteindra jamais. Son amant eſt plus malheureux. Il éprouve les mêmes peines, & de plus un ſouci rongeur qui le tourmente inceſſamment.

O ! ſous combien de formes, diverſement cruelles, l'amour tyranniſe les cœurs ! Alonzo trembloit d'être pere ; & ce danger, que l'innocence déroboit aux yeux de Cora, étoit ſans ceſſe préſent aux ſiens. Il ſe rappelle avec effroi les plus doux momens de ſa vie, & déteſte l'amour qui l'a rendu heureux. Cependant, il fallut partir. Mais, en s'éloignant de Quito, il ſentit ſon ame, attirée par une force irréſiſtible, ſe détacher de lui, s'élancer vers les murs où ſon amante gémiſſoit.

Digitized by Google

NOTE.

(a) PAR *un volcan terrible*]. Pichencha ; *voyez* la deſcription de ce volcan & ſes éruptions en 1538 & 1660, dans la Relation du voyage de M. de la Condamine.

Digitized by Google

CHAPITRE XXX.

UNE route immenſe, applanie d'une extrêmité de l'Empire à l'autre, à travers les hautes montagnes, les abîmes & les torrents (*a*), monument prodigieux de la grandeur des Incas; & ſur cette route les arcenaux diſtribués par intervalles; les hoſpices ſans ceſſe ouverts aux voyageurs, les fortereſſes & les temples, les canaux qui dans les campagnes faiſoient circuler l'eau des fleuves (*b*), les merveilles de la nature, dans des climats nouveaux pour lui, rien ne put effacer Cora de ſa penſée. Son image, qu'en ſoupirant il écartoit toujours, lui revenoit ſans ceſſe.

Enfin l'impérieuſe voix de l'amitié ſe fit entendre. Alonzo tout-à-coup ſortit comme d'un long délire; & en approchant de Cuſco, les ſoins dont il étoit chargé commencerent à l'occuper. Il ſe

fit précéder par trois Caciques, & s'annonça au Monarque en ces mots : « Un » homme né par-delà les mers, & vers » les bords d'où le Soleil se leve, un » Castillan, reçu dans la Cour de ton » frere, vient te voir, & t'apporte des » paroles de paix ».

La renommée des Castillans étoit parvenue à Cusco ; & ce nom, devenu terrible, frappa le superbe Huascar. Il envoya au-devant d'Alonzo une partie de sa Cour, & le reçut lui-même dans toute la splendeur de la majesté des Incas, élevé sur un trône d'or, dans un palais dont les lambris, les murs même étoient revêtus de ce métal éblouissant, ayant à ses pieds vingt Caciques, & à ses côtés vingt tribus d'Incas descendans de Manco.

Alonzo, qui jamais n'avoit rien vu de si auguste, en fut saisi d'étonnement. Le Prince, avec une bonté majestueuse, lui fit signe de s'approcher & de parler.

« Inca, lui dit Alonzo, c'est un présent » du ciel, qu'un frere vertueux & tendre ;

» c'eſt un don du ciel, non moins rare,
» qu'un véritable ami. Réjouis-toi : le ciel
» t'a donné l'un & l'autre dans le Roi
» de Quito. Son ame m'eſt connue ; &
» mon cœur, qui n'a jamais ſu mentir,
» répond du ſien. Vous êtes tous deux
» menacés par un ennemi redoutable,
» qui s'avance de l'orient. Vous avez
» beſoin l'un de l'autre, pour réſiſter à
» ſes efforts. Réunis, vous pouvez le
» vaincre ; diviſés, vous êtes perdus.
» L'Inca ton frere demande ton ſecours,
» & t'offre celui de ſes armes. Tel eſt
» l'objet de l'ambaſſade dont il m'honore
» auprès de toi ».

« J'ai bien voulu t'entendre, lui répon-
» dit l'Inca, quoiqu'envoyé par un re-
» belle ; mais, avant tout, n'es-tu pas
» toi-même un de ces Etrangers nouvelle-
» ment deſcendus ſur nos bords, & qui,
» dans la vallée, ont ſemé l'épouvante ?
» Tu te dis Caſtillan ; c'eſt, je crois, le
» nom qu'on leur donne ; ils viennent, dit-
» on, comme toi, des bords de l'orient «.

Digitized by Google

« Oui, je ſuis du nombre de ceux » que l'on a vus ſur ce rivage, lui dit » Alonzo. Je cherchois la gloire ſur leurs » pas : je n'ai vu que le crime ; & je les » ai abandonnés. J'aime la bonne foi, » j'honore la droiture & la grandeur » d'ame ; & c'eſt ce qui m'attache à ce » généreux Prince qui te parle ici par » ma voix. Tous les deux nés du même » ſang, enfans du même pere, aimez-» vous, & vivez en paix ; vous ſerez » heureux & puiſſans ».

» S'il ſe ſouvient, reprit Huaſcar, de » quel pere nous ſommes nés, qu'il ſe » rappelle auſſi quels rangs nous a mar-» qués la naiſſance. Le Soleil n'a donné » qu'un Maître à cet Empire ; le regne » de ſon fils doit être l'image du ſien. Il » n'a point d'égal dans le ciel ; & je n'en » veux point ſur la terre ».

« Inca, lui répondit Alonzo, je veux » bien parler ton langage, & ſuppoſer » ce que tu crois. N'aimes-tu pas aſſez les » hommes, & n'eſtimes-tu pas aſſez les

» loix de tes aïeux, pour ſouhaiter que » l'univers fût rangé ſous ces loix pai- » ſibles » ?

« Sans doute, répondit l'Inca, je le » ſouhaite, & je l'eſpere : c'eſt la volonté » du Soleil ; les temps la verront s'accom- » plir ».

« Et alors, pourſuivit Alonzo, le » monde n'aura-t-il qu'un Roi, comme » il n'a qu'un Soleil ? La ſageſſe d'un » homme étendra-t-elle ſes regards auſſi » loin que l'aſtre du jour étend l'éclat » de ſa lumiere ? Tu oſerois le croire ; » oſe donc avouer que ta vigilance a des » bornes, que ta puiſſance en doit avoir, » & qu'il ſeroit injuſte de vouloir envahir » ce que l'on ne peut gouverner ».

« Etranger, quelle eſt donc ton audace, » interrompit l'Inca, de venir me mar- » quer les limites de ma puiſſance » ?

« Ce n'eſt pas moi, lui dit Alonzo, » c'eſt la nature qui les a marquées : je » ne dis que ce qu'elle a fait. Je t'aver- » tis que tu es homme par ta foibleſſe,

Digitized by Google

» quand tu veux être un Dieu par ton » ambition ».

« Je ſuis homme, mais je ſuis Roi, » reprit l'Inca; & ce nom ſeul t'apprend » le reſpect qui m'eſt dû ».

« Sache, lui dit Alonzo, que mes » pareils parlent aux Rois ſans les flatter, » & les reſpectent ſans les craindre. Il » ne tient qu'à toi de me voir à tes » pieds; mais commence par être juſte, » & par honorer la mémoire d'un pere, » qui fut Roi lui-même. C'eſt de ſa main » que ton frere a reçu le ſceptre que tu » lui diſputes; & en déſavouant le don » qu'il lui a fait, tu l'inſultes dans ſon » tombeau, & tu foules aux pieds ſa » cendre ».

L'Inca frémit; mais ſon orgueil l'emporta ſur ſa piété. « Mon pere, dit-il, » a vieilli; & dans cet état de défaillance, l'homme eſt crédule & facile à » tromper. Il a cédé aux artifices d'une » femme ambitieuſe; & pour le fils de » l'étrangere, il a déshérité celui que les

» ſages

» ſages loix de Manco lui avoient donné » pour ſucceſſeur ».

« Il t'a remis, lui dit Alonzo, tout » ce qu'il avoit reçu : il n'a diſpoſé que » de ſa conquête ».

« Si, comme lui, chacun de nos Rois, » dit le Prince, eût diſſipé ce qu'il avoit » acquis, où ſeroit leur empire ? L'unité » de pouvoir en fait la grandeur & la » force ; & mon pere, qui, ſans par- » tage l'avoit reçu de ſes aïeux, devoit » le laiſſer ſans partage. On l'a ſurpris ; » & ſans ceſſer d'honorer ſes vertus, de » révérer ſa cendre, je puis déſavouer un » moment de foibleſſe, qui lui fit oublier » mes droits ».

« Apprends, lui dit Alonzo, qu'au » nord de ces climats, un Empire auſſi » vaſte, plus puiſſant que le tien, vient » d'être ravagé, détruit, inondé du ſang » de ſes Peuples, pour avoir été diviſé. » Ses Princes, à peine échappés au glaive » du vainqueur, ſe ſont refugiés dans la » Cour de l'Inca ton frere ; & leur malheur

» atteſte ce que je te prédis. Un ennemi » terrible va vous trouver tous deux affoi- » blis ; défaits l'un par l'autre. Ah ! ſonge » à ſauver ton Empire ; & quand la » foudre eſt ſur ta tête & l'abîme à tes » pieds , tremble , malheureux Prince , » tremble toi-même , au lieu de me- » nacer ».

Toute la Cour qui l'entendoit, parut troublée à ce langage ; l'Inca lui-même en fut ému ; mais diſſimulant ſa frayeur ſous les dehors de la fierté : « C'eſt, dit-il, à » l'uſurpateur à prévenir les maux dont » il ſeroit la cauſe, & à ſe ranger ſous » mes loix ».

« Ne l'eſpere pas, dit Alonzo, conſ- » terné de ſa réſiſtance. Ataliba couronné » par un pere expirant, ne croira jamais » avoir uſurpé ce qu'il a reçu de ſon pere. » Il regarde ſa volonté comme une invio- » lable loi. Il faut, pour le chaſſer du » trône, l'en arracher ſanglant : Je te » répete ſes paroles. C'eſt à toi de voir » ſi tu veux te baigner dans le ſang d'un

» frere, d'un frere vertueux qui t'aime,
» qui fait ſa gloire & ſon bonheur d'être
» ton allié, ton ami le plus tendre; qui
» te conjure, au nom d'un pere, de ne
» pas révoquer les dons qu'il lui a faits;
» qui te conjure, au nom de ſon Peuple
» & du tien, de ne pas le forcer à une
» guerre impie. Diſpoſe de lui, de ſes
» armes: il ne craint point la guerre: il a
» ſous ſes drapeaux un Peuple fidele &
» vaillant; il a vingt Rois autour de lui,
» tous auſſi dévoués que moi. Tout ce qu'il
» craint, c'eſt de verſer le ſang de ſes
» amis, de ſa famille, de ces Peuples,
» qui, Sujets de vos peres, nés ſous les
» mêmes loix, ſont ſes enfans comme
» les tiens. Conſulte, comme lui, ton
» cœur: il doit être bon, magnanime,
» ſenſible au moins à la pitié. Il ne s'agit
» pas de régler entre nous tes droits &
» les ſiens: de pareils débats n'ont jamais
» été vuidés que par les armes. Il s'agit
» de ſavoir lequel des deux perd le plus à
» céder. Il y va, pour lui, d'un royaume;

Digitized by Google

„ pour toi, d'une province inutile à ta „ gloire, à ta puiſſance, à ta grandeur. „ Il défend, avec ſa couronne, l'honneur „ de ſon pere, & le ſien; & à ces intérêts „ qu'oppoſes-tu ? L'orgueil de ne point „ ſouffrir de partage ! Vois ſi cela mérite „ d'allumer entre vous les feux d'une „ guerre civile, au moment qu'un péril „ commun vous preſſe de vous réunir „.

Le fier Huaſcar n'en voulut pas entendre davantage. Mais la franchiſe courageuſe, la noble fierté d'Alonzo laiſſerent dans tous les eſprits l'étonnement & le reſpect; l'Inca lui-même en fut ſaiſi.

" Je ne ſais, diſoit-il, mais cette race „ d'hommes a quelque choſe d'impoſant „ & de ſupérieur à nous. Je veux gagner „ la bienveillance & l'eſtime de celui-ci. „ Qu'on lui rende tous les honneurs qui „ ſont dus à ſon miniſtere & à la dignité „ dont il eſt revêtu „.

Il l'admit à ſa table; & prenant avec lui le ton de l'amitié: " Caſtillan, lui

» dit-il, je veux bien accéder, autant » que je le puis ſans honte, à la paix » que tu me propoſes. Qu'Ataliba garde » ſon apanage; qu'il regne à Quito, j'y » conſens, mais tributaire de l'Empire, » & obligé de rendre hommage à l'aîné » des fils du Soleil ».

Quoiqu'il y eût peu d'apparence qu'Ataliba ſubît cette condition, Alonzo ne crut pas devoir la rejeter ſans l'en inſtruire, &, en attendant ſa réponſe, il eut le temps de voir tout ce qui décoroit, & au dedans & au dehors, cette floriſſante Cité.

Digitized by Google

NOTES.

(*a*) *A Travers les hautes montagnes, les abîmes & les torrens*]. La route de Quito à Cuſco, & par-delà, avoit cinq cents lieues. Elle fut faite ſous le regne de *Huaïna Capac.* Sous le même regne, on en fit une de la même étendue dans le plat pays, & pluſieurs autres qui traverſoient l'Empire, du centre aux extrêmités. C'étoient des levées de terre de quarante pieds de largeur, qui mettoient les vallées au niveau des collines.

(*b*) *Faiſoient circuler les eaux des fleuves*]. Un de ces canaux, dans les plaines du couchant, avoit cent cinquante lieues de longueur, du ſud au nord.

Digitized by Google

CHAPITRE XXX.

LE temple du Soleil, le palais du Monarque, ceux des Incas, celui des Vierges, la forteresse à triple enceinte qui dominoit la ville & qui la protégeoit, les canaux qui, du haut des montagnes voisines, y répandoient en abondance les eaux vives & salutaires, l'étendue & la magnificence des places qui la décoroient, ces monumens, dont il ne reste plus que de déplorables ruines, le frappoient d'admiration. « Sans le fer, » disoit-il, sans l'art des méchaniques, » la main de l'homme a opéré tous ces » prodiges ! Elle a roulé ces rochers énor- » mes ; elle en a formé ces murailles dont » la structure m'épouvante, dont la soli- » dité ne cédera jamais qu'aux lentes se- » cousses du temps, & à l'écroulement du » globe. On peut donc suppléer à tout par » le travail & la constance » ?

Mais il voyoit avec effroi cet amas incroyable d'or, qui, dans le temple & les palais, tenoit lieu du fer, du bois & de l'argile, &, ſous mille formes diverſes, éblouiſſoit par-tout les yeux (*a*). " Ah ! „ diſoit-il, en ſoupirant, ſi jamais l'ava- „ rice européenne vient à découvrir ces „ richeſſes, avec quelle avide fureur elle „ va les dévorer „ !

Le culte du Soleil avoit à Cuſco une majeſté ſans égale. La magnificence du temple, la ſplendeur de la Cour, l'affluence des Peuples, l'ordre des Prêtres du Soleil & le chœur des Vierges choiſies (*), plus nombreux & plus impoſans, donnoient, dans cette ville, à la pompe du culte un caractere ſi auguſte, qu'Alonzo même en fut pénétré de reſpect.

Il y avoit dans toutes les fêtes, des rites, des jeux, des feſtins, des ſacrifices uſités. Ce qui diſtinguoit celle du mariage, c'étoit le don du feu céleſte.

(*) A Cuſco elles étoient au nombre de 1500.

Digitized by Google

Alonzo la vit célébrer. C'étoit le jour où le Soleil, terminant sa course au midi, se repose sur le tropique, pour revenir sur ses pas vers le nord.

On observoit l'instant où le flambeau du jour étant sur son déclin, les colonnes mystérieuses formoient, vers l'orient, une ombre égale à elles-mêmes; & alors l'Inca, prosterné devant le Soleil son pere: " Dieu bienfaisant, lui disoit-il, tu „ vas t'éloigner de nous, & rendre la vie „ & la joie aux Peuples d'un autre hé- „ misphere, que l'hiver, enfant de la nuit, „ afflige loin de toi; nous n'en murmu- „ rons pas. Tu ne serois pas juste, si tu „ n'aimois que nous, & si, pour tes en- „ fans, tu oubliois le monde. Suis ton „ penchant; mais laisse-nous, comme un „ gage de ta bonté, une émanation de „ toi-même; & que le feu de tes rayons, „ nourri sur tes autels, répandu chez ton „ Peuple, le console de ton absence, & „ l'assure de ton retour „.

Il dit, & présente au Soleil la surface

creuſe & polie d'un cryſtal (*b*) enchâſſé dans l'or, artifice myſtérieux qu'on avoit grand ſoin de cacher au Peuple, & qui n'étoit connu que des Incas. Les rayons croiſés en un point, tombent ſur un bûcher de cedre & d'aloès, qui tout-à-coup s'enflamme, & répand dans les airs le plus délicieux parfum.

C'étoit ainſi que le ſage Manco avoit fait atteſter aux Indiens, par le Soleil lui-même, qu'il l'envoyoit pour leur donner des loix. « O Soleil, lui dit-il, ſi je » ſuis né de toi, que tes rayons, du » haut des cieux, allument ce bûcher » que ma main te conſacre »; & le bûcher fut allumé.

La multitude, en voyant ce prodige ſe renouveller tous les ans, fait éclater les tranſports de ſa joie; chacun s'empreſſe à recueillir une parcelle du feu céleſte; le Monarque le diſtribue à la famille des Incas; ceux-ci le font paſſer au Peuple; & les Prêtres veillent au ſoin de l'entretenir ſur l'autel.

Digitized by Google

Alors s'avancent les amans que l'âge appelle aux devoirs d'époux (*c*); & rien de plus majeſtueux que ce cercle immenſe, formé d'une floriſſante jeuneſſe, la force & l'eſpoir de l'Etat, qui demande à ſe reproduire, & à l'enrichir à ſon tour d'une poſtérité nouvelle. La ſanté, fille du travail & de la tempérance, y regne, & s'y joint avec la beauté, ou ſupplée à la beauté même.

« Enfans de l'Etat, dit le Prince, c'eſt » à préſent qu'il attend de vous le prix » de votre naiſſance. Tout homme qui » regarde la vie comme un bien, eſt » obligé de la tranſmettre, & d'en mul- » tiplier le don. Celui-là ſeul eſt diſpenſé » de faire naître ſon ſemblable, pour qui » c'eſt un malheur que de vivre & que » d'être né. S'il en eſt quelqu'un parmi » vous, qu'il éleve la voix; qu'il diſe ce qui » lui fait haïr le jour : c'eſt à moi d'écou- » ter ſes plaintes. Mais ſi chacun de vous » jouit paiſiblement des bienfaits du So- » leil mon pere, venez, en vous donnant

„ une foi mutuelle, vous engager à re-
„ produire & à perpétuer le nombre des
„ heureux „.

On n'entendit pas une plainte; & mille couples, tour-à-tour, ſe préſentent devant lui. " Aimez-vous, obſervez les loix,
„ adorez le Soleil mon pere „, leur dit le Prince; & pour ſymbole des travaux & des ſoins qu'ils alloient partager, il leur faiſoit toucher, en ſe donnant la main, la bêche antique de Manco, & la quenouille d'Oello, ſa laborieuſe compagne.

Alonzo, parcourant des yeux ce cercle de jeunes beautés, ſoupira, & dit en lui-même: " Ah! ſi dans cette fête, Cora,
„ tu paroiſſois, fille céleſte, tous ces
„ charmes ſeroient effacés par les tiens. „

L'une des jeunes épouſes, en approchant de l'Inca, avoit les yeux mouillés de pleurs. Le Prince, qui s'en apperçoit, lui demande ce qui l'afflige. Elle gardoit encore un timide & triſte ſilence. L'Inca daigne la raſſurer. " Hélas, dit-elle,

» j'eſpérois conſoler l'amant de ma ſœur : » car ma ſœur eſt ſi belle, qu'on la ré- » ſerve pour le temple ; & le malheureux » Ircilo, à qui mon pere la refuſe, ve- » noit pleurer auprès de moi. Elina, me » dit-il un jour, tu n'es pas auſſi belle, » mais tu es auſſi douce : ton cœur eſt » bon, il eſt ſenſible ; tu aimes tendre- » ment Méloé ; je ſais combien tu lui es » chere ; je croirai la voir dans ſa ſœur : » tiens-moi lieu d'elle, par pitié. Je re- » fuſai d'abord : Méloé, toute en pleurs, » me preſſa de prendre ſa place. Qui le » conſolera, ſi ce n'eſt toi, me dit-elle ? » Vois comme il eſt affligé. Je le veux » bien, lui dis-je, ſi cela le conſole. Il » le croyoit ; il le promit. Hé bien, il » vient de m'avouer qu'il ne peut jamais » aimer qu'elle, & qu'il la pleurera tou- » jours ».

L'Inca fit appeller le pere d'Elina & de Méloé. « Amenez-moi Méloé, lui » dit-il. Vous la réſervez pour le temple ; » mais le Soleil veut des cœurs libres ;

» & le sien ne l'est pas. Elle aime ce jeune » homme, & je veux qu'il soit son époux. » Pour Elina, je prendrai soin de lui en » choisir un digne d'elle ».

Le pere obéit. Méloé s'avance affligée & tremblante. Mais, dès qu'elle voit Ircilo, & qu'elle entend que c'est à lui qu'on accorde sa main, sa beauté se ranime, un doux ravissement éclate sur son front; & levant ses yeux attendris sur les yeux de son jeune amant: « Tu » ne seras donc plus affligé, lui dit-elle? » C'est tout ce que je souhaitois ».

Un nouveau couple se présente; & tout-à-coup un jeune homme éperdu fend la foule, s'élance entre les deux époux, & tombant aux pieds de l'Inca: « Fils du Soleil, s'écria-t-il, empêchez » Osaï de manquer à la foi qu'elle m'a » donnée: c'est moi qu'elle aime. Elle » va faire son malheur, en faisant le » mien ».

Le Roi, surpris de son audace, mais touché de son désespoir, lui permit de

Digitized by Google

parler. « Inca, dit-il, daigne m'entendre. » c'étoit le temps de la moiſſon ; je faiſois celle de mon pere ; on annonça » celle du ſien. Hélas ! diſois-je, c'eſt » demain qu'on moiſſonne le champ du » pere d'Oſaï, mes rivaux s'y rendront » en foule ; quel malheur, ſi je n'y ſuis » pas ! Hâtons-nous, redoublons d'ardeur pour achever la moiſſon de mon » pere. J'en vins à bout ; j'étois épuiſé de » fatigue ; j'allai me repoſer ; le ſommeil » me trompa ; & quand je m'éveillai, » votre pere éclairoit le monde. Déſolé, » j'arrive ; & je trouve Oſaï dans les » champs, avec le jeune Mayobé, qui, » dès l'aube du jour, avoit moiſſonné » avec elle. Va, Nelti, tu ne m'aimes » point, & tu ne chéris point mon pere, » me dit-elle avec mépris : l'amour & » l'amitié auroient été plus diligens. Elle » ne voulut point m'entendre, & depuis, » elle n'a ceſſé de m'éviter & de me fuir. » Mais elle m'aime encore ; oui, ſois » ſûr qu'elle m'aime : car elle, qui jamais

» ne trompe, m'a dit ſouvent : Nelti, je n'aimerai que toi. ».

« Oſaï, demanda le Prince, eſt-il vrai ? » — Non, jamais je n'euſſe aimé que » lui ; mais l'ingrat ! il a négligé la moiſ- » ſon de mon pere, qui l'aimoit comme » ſon enfant ». A ces mots elle s'attendrit. » Tu l'aimes, & tu lui pardonnes, reprit » l'Inca. Reçois ſa main. Et toi, dit-il à » Mayobé, cede-lui ſon amante ; & pour » te conſoler, regarde : celle-ci n'eſt-elle » pas aſſez belle ? — Ah ! ſi belle, qu'Oſaï » même ne l'efface point à mes yeux, dit » le jeune homme. — Hé bien, ſi tu lui » plais, je te la donne, dit le Prince. » Y conſentez-vous Elina ? — Je le veux » bien, dit-elle, pourvu qu'il ne s'afflige » pas : car c'eſt la joie du mari qui fait la » gloire de la femme. Ma mere me l'a dit » ſouvent, & mon cœur me le dit auſſi ».

Tels étoient, parmi ce bon Peuple, les plus grands troubles de l'amour.

Au milieu des chants & des danſes qui précédoient le ſacrifice, un prodige

parut dans l'air ; & il attira tous les yeux. On vit un aigle assailli & déchiré par des milans, qui, tour-à-tour, fondoient sur lui d'un vol rapide (*). L'aigle, après s'être débattu sous leurs griffes tranchantes, tombe, épuisé de sang, au pied du trône de l'Inca, & au milieu de sa famille. Le Roi, comme le Peuple, en fut d'abord saisi d'étonnement & de frayeur ; mais, avec cette fermeté qui ne l'abandonnoit jamais : « Pontife, dit-il, immolez sur l'autel du Soleil mon pere, cet oiseau, » l'image frappante de l'ennemi qui nous » menace, & qui vient tomber sous nos » coups »

Le Pontife invita le Prince à venir dans le sanctuaire. « Je vous suis, lui dit » Huascar ; mais cachez la frayeur qui se » peint sur votre visage. Le vulgaire n'a » pas besoin qu'on l'avertisse de trembler ».

« Regardez, lui dit le Pontife, avant » que d'entrer dans le temple, ces trois

(*) Ce trait est pris de Garcilasso.

» cercles empreints sur le front pâlissant » de l'épouse du Soleil. « La lune se levoit alors sur l'horizon ; & l'Inca vit distinctement trois cercles marqués sur son disque, l'un couleur de sang, l'autre noir, l'autre nébuleux, & semblable à une trace de fumée.

» Prince, lui dit le Prêtre, ne nous » déguisons pas la vérité de ces présages, » ce cercle de sang est la guerre, le cercle » noir annonce les revers ; & ce trait de » fumée, plus effrayant encore, est le » présage de la ruine ».

« Le Soleil, lui dit le Monarque, vous » a-t-il révélé ce malheureux avenir ?— » Je l'entrevois, dit le Pontife ; le Soleil » ne m'a point parlé.—Laissez-moi donc, » reprit l'Inca, le dernier bien qui reste » à l'homme, l'espérance, qui l'encou- » rage, & le soutient dans ses malheurs. » Tout ce qui peut n'être qu'un jeu, » qu'un accident de la nature, ne se doit » jamais expliquer comme un signe pro- » digieux, à moins qu'il ne soit à propos

» d'en intimider le vulgaire. Ce n'eſt » pas ici le moment ».

NOTES.

(*a*) *Et BLOUISSOIT par-tout les yeux*]. Les Hiſtoriens ont pouſſé juſqu'à l'extravagance l'exagération de ces richeſſes. Il y avoit, dit Garcilaſſo, des bûchers de lingots d'or, en forme de bûches, des greniers remplis de grains d'or, &c.

(*b*) *D'un Chryſtal*]. Ils avoient le chryſtal de roche. Garcilaſſo dit que l'on tiroit le feu céleſte avec une petite coupe d'or, *comme la moitié d'une orange*, que le Grand-Prêtre portoit en bracelet.

(*c*) *Que l'âge appelle aux devoirs d'époux*]. Vingt-cinq ans pour les garçons, & vingt ans pour les filles. (*Idem.*).

CHAPITRE XXXI.

HUASCAR, loin de laiſſer paroître le trouble élevé dans ſon ame, ſe montra aux yeux d'Alonzo, plus ferme & plus réſolu que jamais. Il le mena le lendemain dans ces jardins (*) éblouiſſans, où l'on voyoit imités en or, & avec aſſez d'induſtrie, les plantes, les fleurs, & les fruits qui naiſſent dans ces climats. Ce qui eût été parmi nous un exemple inoui de luxe, n'annonçoit là que l'abondance & l'inutilité de l'or.

De ces jardins, où l'art s'étoit joué à copier la nature, l'Inca fit paſſer Alonzo dans ceux où la nature même étaloit ſes propres richeſſes. Ils occupoient un vallon charmant, au bord du fleuve Apurimac. Ces jardins étoient l'abrégé des campagnes du Nouveau Monde. Des touffes d'arbres majeſtueux, aſſociant leurs

(*) Ceci eſt hiſtorique.

Digitized by Google

ombres, mariant leurs ramaux, formoient, par la variété de leurs bois & de leur feuillage, un mêlange rare & frappant. Plus loin, des boſquets, compoſés d'arbuſtes couronnés de fleurs, attiroient & charmoient la vue. Là, des prairies odorantes répandoient les plus doux parfums. Ici, les arbres d'un verger, ployant ſous le poids de leurs fruits, étendoient & ployoient leurs branches au-devant de la main, dont ils ſollicitoient le choix. Là, des plantes, d'une vertu ou d'une ſaveur précieuſe, ſembloient préſenter à l'envi des ſecours à la maladie, & des plaiſirs à la ſanté.

Alonzo parcouroit ces jardins enchantés, d'un œil triſte & compatiſſant. « Ces » beaux lieux, diſoit-il, ces aſyles ſacrés » de la paix & de la ſageſſe, ſeront-ils » violés par nos brigands d'Europe ? & » ſous la hache impie les verrai-je tomber, ces arbres, dont l'antique ombrage » a couvert la tête des Rois » ?

Non loin de Guſco eſt un lac que la

Digitized by Google

Peuple Indien révere : car ce fut, dit-on, sur ses bords que Manco descendit, avec Oello, sa compagne, & au milieu du lac est une île riante, où les Incas ont élevé un superbe temple au Soleil. Cette île est un lieu de délices ; & sa fertilité semble tenir de l'enchantement. Ni les prairies de Chita, où l'on voyoit bondir les troupeaux du Soleil, ni les champs de Colcampara, dont la moisson lui étoit consacrée, ni la vallée de Youcaï, qu'on appelloit le jardin de l'Empire, n'égaloient cette île en beauté. Là, mûrissoient les fruits les plus délicieux ; là, se recueilloit le maïs, dont la main des Vierges choisies faisoit le pain des sacrifices.

Le Roi voulut aussi lui-même y conduire Alonzo. Le jeune Castillan ne pouvoit se lasser d'y admirer, à chaque pas, les prodiges de la culture.

Il vit les prêtres du Soleil labourer eux-mêmes leurs champs. Il s'adresse à l'un d'eux, que sa vieillesse & son air vénérable lui avoient fait remarquer.

„ Inca, lui dit-il, ſeroit-ce à vous de „ vaquer à ces durs travaux ? N'en êtes- „ vous pas diſpenſé par votre miniſtere „ auguſte ? & n'eſt-ce point le profaner, „ que de vous dégrader ainſi „ ?

Quoiqu'Alonzo parlât la langue des Incas, celui-ci crut ne pas l'entendre. Appuyé ſur ſa bêche, il le regarde avec étonnement. " Jeune homme, lui dit-il, „ que me demandes-tu ? & que vois-tu „ d'aviliſſant dans l'art de rendre la terre „ fertile ? Ne ſais-tu pas que, ſans cet „ art divin, les hommes, épars dans les „ bois, ſeroient encore réduits à diſputer „ la proie aux animaux ſauvages ? Sou- „ viens-toi que l'agriculture a fondé la „ ſociété, & qu'elle a, de ſes nobles mains, „ élevé nos murs & nos temples „.

„ Ces avantages, dit Alonzo, honorent „ l'inventeur de l'art ; mais l'exercice n'en „ eſt pas moins humiliant & bas, autant „ qu'il eſt pénible : c'eſt du moins ainſi „ que l'on penſe dans les climats où je „ ſuis né „.

Digitized by Google

« Dans vos climats, dit le vieillard, » il doit être honteux de vivre, puiſqu'on » attache de la honte à travailler pour ſe » nourrir ? Ce travail, ſans doute, eſt » pénible, & c'eſt pour cela que chacun » y doit contribuer ; mais il eſt honorable » autant qu'il eſt inutile ; & parmi nous, » rien ne dégrade que le vice & l'oiſiveté ».

« Il eſt étrange cependant reprit Alonzo, » que des mains qui ſe conſacrent aux autels, & qui viennent d'y préſenter les » parfums & les ſacrifices, prennent, » l'inſtant d'après, la bèche & le hoyau, » & que la terre ſoit labourée par les enfans du Soleil ».

» Les enfans du Soleil font ce que fait » leur pere, dit le Prêtre. Ne vois-tu pas » qu'il eſt tout le jour occupé à fertiliſer » nos campagnes ? Tu l'admires dans ſes » bienfaits, & tu reproches à ſes enfans » de l'imiter dans leurs travaux » !

Le jeune Eſpagnol, confondu, inſiſtoit cependant encore. « Mais le Peuple, dit-» il, n'eſt-il pas obligé de cultiver pour vous

» vous les champs qui vous nourriſſent »?

« Le Peuple eſt obligé de venir à notre » aide, dit le vieillard; mais c'eſt à nous » d'être avares de ſa ſueur ».

« Vous avez, dit Alonzo, de quoi » payer ſes peines; & votre ſuperflu.... » — Nous n'en avons jamais, dit le vieil- » lard. — Comment! ces richeſſes im- » menſes? — Ces richeſſes ont leur emploi. » Si tu as vu nos ſacrifices, ils conſiſtent » dans une offrande pure, dont la plus » legere partie eſt conſumée ſur l'autel: » le reſte en eſt diſtribué au Peuple. Tel » eſt l'emploi que le Soleil veut que l'on » faſſe de ſes biens. C'eſt lui rendre le culte » le plus digne de lui: c'eſt ſur-tout à ce » caractere que l'on reconnoît ſes enfans. » Nos beſoins ſatisfaits, le reſte de nos » biens n'eſt plus à nous: c'eſt l'apanage » de l'orphelin & de l'infirme. Le Prince » en eſt dépoſitaire; c'eſt à lui de le diſ- » penſer: car perſonne ne doit mieux » connoître les beſoins du Peuple, que le » pere du Peuple ».

« Mais, en vous dépouillant ainſi, ne » retranchez-vous point de la vénération » qu'auroit pour vous la multitude, ſi elle » vous voyoit vous-mêmes répandre avec » magnificence ces richeſſes, qui vous » échappent obſcurément & ſans éclat? »

Le ſage vieillard, à ces mots, ſourit modeſtement; & ſes mains reprirent la bèche.

« Pardonnez, lui dit Alonzo, à l'im- » prudence de mon âge: je vois que je » vous fais pitié; mais je ne cherche qu'à » m'inſtruire ».

« Mon ami, lui dit le vieillard, je ne » ſais ſi le faſte & la magnificence inſpi- » reroient autant de vénération que la » ſimplicité d'une vie innocente; mais ce » ſeroit une raiſon de plus de nous dé- » pouiller de nos biens: car, en nous flat- » tant d'être aimés & honorés pour nos » richeſſes, nous nous diſpenſerions peut- » être de nous décorer de vertus ».

Alonzo quitta le vieillard, attendri de ſa piété, & pénétré de ſa ſageſſe.

Il témoigna le desir de voir les sources de cet or, dont l'abondance l'étonnoit ; & l'Inca voulut bien lui-même l'accompagner sur l'Abitanis, la plus riche des mines que l'on connût encore. Un peuple nombreux, répandu sur la croupe de la montagne, y travailloit à tirer l'or des veines du rocher, mais avec indolence. Alonzo s'apperçut qu'à peine on daignoit effleurer la terre, & qu'on abandonnoit les veines les plus riches, dès qu'il falloit s'ensevelir pour les suivre dans leurs rameaux " Ah ! dit-il, que les Castillans „ pousseront ces travaux avec bien plus „ d'ardeur ! Peuple timide & foible, ils te „ feront pénétrer dans les entrailles de la „ terre, en déchirer les flancs, en sonder „ les abîmes, t'y creuser un vaste tombeau. „ Encore n'assouviras-tu point leur impi„ toyable avarice. Tes maîtres opulens, „ paresseux & superbes, deviendront tri„ butaires des talens & des arts de leurs „ laborieux voisins ; ils verseront dans „ l'Europe les trésors de l'Amérique ; &

Digitized by Google

„ ce ſera comme le bitume jeté dans la
„ fournaiſe ardente : la cupidité, irritée
„ par la richeſſe & par le luxe, s'éton-
„ nera de voir ſes beſoins renaiſſans ra-
„ mener toujours l'indigence ; l'or, en
„ s'accumulant, s'avilira bientôt lui-mê-
„ me ; le prix du travail, en croiſſant,
„ ſuivra le progrès des richeſſes ; leur
„ ſtérile abondance, dans des mains plus
„ avides, ſera moins que leur rareté ; &
„ toi, malheureux Peuple, & ta poſté-
„ rité, vous aurez péri dans ces mines,
„ épuiſées par vos travaux, ſans avoir
„ enrichi l'Europe. Hélas ! peut-être
„ même en aurez-vous accru la miſere
„ avec les beſoins, & les malheurs avec
„ les crimes „.

CHAPITRE XXXII.

ALONZO, de retour à la ville du Soleil, y reçut la réponse d'Ataliba; elle étoit conçue en ces mots : " Si le „ Roi de Cusco a oublié la volonté de „ son pere, celui de Quito s'en souvient. „ Il desire d'être l'ami & l'allié de son „ frere ; mais il ne sera jamais au nombre „ de ses vassaux „.

Le jeune Ambassadeur, qui voyoit le moment où la guerre alloit s'allumer, voulut préparer Huascar au refus de l'Inca son frere ; & l'ayant attiré au temple où étoient les tombeaux des Rois : "Explique- „ moi, lui dit-il, Inca, par quel privilege „ ton pere est le seul, entre tous ces Rois, „ qui regarde en face l'image du Soleil ? „ — C'est comme son enfant chéri, lui „ répondit l'Inca, qu'il a seul cette gloire. „ — *Son enfant chéri !* N'est-ce pas la com- „ plaisance & le mensonge qui l'ont décoré

Digitized by Google

„ de ce titre ? — Tout ſon Peuple le lui a
„ donné, & tout un Peuple n'eſt point
„ flatteur. — Crois-moi, fais ceſſer, dit
„ Alonzo, cette injuſte diſtinction : tu
„ ſais bien qu'il n'en eſt pas digne.—Etran-
„ ger, dit l'Inca, reſpecte & ma préſence
„ & ſa mémoire. — Comment veux-tu,
„ reprit Alonzo, que je reſpecte un Roi
„ que ſon fils va demain déclarer inſenſé,
„ parjure & ſacrilege ? N'a-t-il pas cou-
„ ronné ton frere ? n'a-t-il pas violé les
„ loix ? Celui dont les derniers ſoupirs
„ ont allumé les feux de la guerre civile
„ entre les enfans du Soleil, a-t-il mérité
„ d'avoir place dans le temple du Soleil,
„ & de le regarder en face ? Ou tu es
„ injuſte, ou il le fut : la guerre eſt ton
„ crime ou le ſien. Choiſis : car le Roi de
„ Quito eſt réſolu de s'en tenir à la vo-
„ lonté de ſon pere „.

Un courſier fougueux & ſuperbe n'eſt pas plus étonné du frein qu'un maître habile & courageux lui a mis pour la premiere fois, que ne le fut le fier Inca de

l'intérêt puiſſant qu'oppoſoit Alonzo à ſa colere impétueuſe. " Tu as donc reçu, „ dit-il au jeune Caſtillan, la réponſe de „ ce rebelle ? — Oui, dit Alonzo ; &, „ grace au ciel, il eſt digne, par ſa con- „ ſtance, d'être ton ami & le mien. Je „ le déſavouerois, ſi, légitime Roi, il ſe „ fût rendu tributaire „.

Huaſcar, plein de colere, rentra dans ſon palais. Le reſſentiment, la vengeance furent les premiers mouvemens qui s'éleverent dans ſon cœur. Mais, en y cédant, il falloit déshonorer ſon pere, outrager ſa mémoire ; c'étoit, dans les mœurs des Incas, le comble de l'impiété. La nature ſe ſoulevoit à cette effroyable penſée ; & l'ame d'Huaſcar, tour-à-tour emportée par deux ſentimens oppoſés, ne ſavoit, dans le trouble où elle étoit plongée, auquel des deux s'abandonner.

Ce fut dans ce combat pénible, que ſon épouſe favorite, la belle & modeſte Idali, le trouva livré à lui-même, & ſi violemment agité, qu'elle n'approcha qu'en

tremblant. Idali menoit par la main le jeune Xaïra, son fils, destiné à l'Empire; & ses yeux, tendrement baissés sur cet enfant, versoient des pleurs. Le Roi, levant sur elle un regard triste & sombre, la voit pleurer, lui tend la main, & lui demande le sujet de ses larmes " Hélas! „ je suis tremblante, lui dit-elle. J'étois „ avec mon fils; je caressois l'image d'un „ époux adoré. Ocello, votre auguste „ mere, arrive pâle & désolée, le trouble „ & l'effroi dans les yeux. Tendre & „ malheureuse Idali! m'a-t-elle dit, tu te „ complais dans cet enfant, ton unique „ espérance; tu t'applaudis de sa desti- „ née; mais hélas! qu'elle est incertaine, „ & que le droit qui l'appelle à l'Empire „ est mal assuré désormais! Voilà qu'une „ paix odieuse met la volonté des Incas „ à la place de nos loix saintes; & „ l'exemple une fois donné, tout leur „ sera permis. Le caprice d'un homme, „ l'adresse d'une femme, le charme de la „ nouveauté, la séduction d'un moment

„ ſuffit pour renverſer toutes nos eſpé-
„ rances. Le ſceptre des Incas paſſera
„ dans les mains de celle qui aura ſurpris
„ un dernier mouvement d'amour ou de
„ foibleſſe. Le fils de l'Etrangere cou-
„ ronné dans Quito, & reconnu Roi lé-
„ gitime, rien ne peut plus être ſacré.
„ Ah ! cher enfant ! a-t-elle dit encore,
„ en preſſant mon fils dans ſes bras, puiſſe
„ ton pere, après avoir autoriſé le parjure
„ de ton aïeul, ne pas s'en prévaloir lui-
„ même ! Ainſi a parlé votre mere ; &
„ elle demande à vous voir „.

A l'inſtant Ocello parut ; & aux reproches de l'Inca, qui s'offenſoit de ſes alarmes, elle ne répondit qu'en l'accablant lui-même des reproches les plus amers.

Rivale de Zulma, rivale abandonnée, elle gardoit au fils la haine qu'elle avoit eue pour la mere. Le nom d'Ataliba lui étoit odieux. L'amour jaloux a beau s'affoiblir avec l'âge ; même en mourant, il laiſſe ſon venin dans la plaie : on ceſſe

d'aimer l'infidelle ; on ne ceſſe point de haïr l'objet de l'infidélité. C'eſt avec cette haine pour le ſang de Zulma, que la plus fiere des Pallas (*) s'efforça d'animer ſon fils à la vengeance.

« Hé bien, venez-vous, lui dit-elle, » de céder à l'orgueil rebelle de l'uſurpa- » teur de vos droits ? Venez-vous d'an- » noncer au monde que les loix du Soleil » doivent toutes fléchir devant les volon- » tés d'un homme ? que l'ivreſſe, l'égare- » ment, le caprice d'un Roi fait le ſort d'un » Etat ? qu'un pere injuſte peut exclure » ſon fils de l'héritage auquel la nature » l'appelle, & en diſpoſer à ſon gré » ?

« Je ſuis loin d'applaudir, lui répondit » l'Inca, à ces dangereuſes maximes ; & » ſi je diſſimule l'iniquité d'un pere, » croyez que je m'y vois forcé ». Alors il lui dit les raiſons qui s'oppoſoient à ſon reſſentiment.

(*) C'eſt le nom qu'on donnoit aux femmes du ſang royal.

» Ces raiſons ſpécieuſes, lui repliqua » ſa mere, m'en cachent deux, que je » pénetre, & que vous n'oſez avouer. » L'une eſt l'eſpoir qu'à votre tour, il vous » ſera permis de mettre la paſſion à la » place des loix; & déja de fieres rivales » partagent entre leurs enfans les débris » de votre héritage & de l'Empire du So- » leil. L'autre raiſon qui vous retient, » c'eſt l'indolence & la molleſſe, la peine » de prendre les armes, & la frayeur » d'être vaincu: ainſi du moins va le pen- » ſer tout un Peuple, témoin de cette » paix infâme; & de vaines raiſons ne » l'éblouiront pas. Le regne de tous vos » aïeux a été marqué par la gloire; le » vôtre le ſera par une honte ineffaçable. » Cet Empire qu'ils ont fondé, qu'ils ont » étendu, affermi par leur courage & leur » conſtance, vous, par votre foibleſſe, » vous en aurez hâté la décadence & la » ruine; le ſang aura perdu ſes droits; & le » premier exemple de ce lâche abandon, » c'eſt mon fils qui l'aura donné! Eſt-ce là

» honorer la mémoire d'un pere ? & pour » lui, & pour vos aïeux, & pour ce Dieu » lui-même, dont vous êtes issu, le plus » coupable des outrages n'est-ce pas » d'avilir leur sang ? Si votre pere eut des » vertus, imitez-les ; s'il eut un moment » de foiblesse, avouez, en la réparant, » ce que vous ne pouvez cacher, qu'il » fut homme, fragile, & une fois séduit » par les caresses d'une femme ; & après » cet aveu, faites céder aux loix, qui sont » toujours sages & justes, la passion, qui » est aveugle, & le caprice passager, que » le regret désavoue & condamne ».

L'Inca voulut insister sur les maux qu'entraînoit la guerre civile. « Non, » non, dit-elle ; allez souscrire à cette » paix déshonorante que l'usurpateur vous » impose ; & s'il le faut, pour le fléchir, » mettez votre sceptre à ses pieds. O mal- » heureux enfant ! s'écria-t-elle enfin, en » embrassant le jeune Prince, que je te » plains ! & qui m'eût dit qu'un jour tu » aurois à rougir de ton pere » ? A ces mots elle s'éloigna.

Digitized by Google

L'Inca, mortellement bleſſé de ces reproches, ſortit, & fit dire à l'inſtant à l'Ambaſſadeur de Quito, que la guerre étoit déclarée, & qu'il ſe hâtât de partir. Alonzo lui fit demander qu'il voulût bien le voir encore; mais ſes inſtances furent vaines; & le ſoir même il fut remmené au-delà de l'Abancaï.

Digitized by Google

CHAPITRE XXXIII.

ATALIBA fut consterné, quand il apprit le mauvais succés de l'entremise d'Alonzo. Il s'enferme seul avec lui; & après l'avoir entendu: « Roi superbe, » s'écria-t-il, rien ne peut donc te fléchir; » tu veux ou ma honte, ou ma perte! Le » ciel est plus juste que toi, & il punira » ton orgueil ». A ces mots, se précipitant dans les bras du jeune Espagnol: » O mon ami! s'écria-t-il, que de sang » tu vas voir répandre! Nos Peuples » égorgés l'un par l'autre!... Il l'a voulu; » il sera satisfait; mais la peine suivra le » crime ».

« Dispose de moi, lui dit Alonzo. Avec » la même ardeur que j'implorois la paix, » laisse-moi repousser la guerre; & quel » que soit le sort des armes, permets à » ton ami de vaincre, ou de mourir à tes » côtés ».

Digitized by Google

« Non, dit le Prince, en l'embraſſant, » je ne veux point t'aſſocier aux forfaits » d'une guerre impie. Garde-moi ta va- » leur pour des périls dignes de toi. Tu » n'es pas fait, ſenſible & vertueux jeune » homme, pour commander des parri- » cides. C'eſt bien aſſez que j'y ſois con- » damné. Toi ſeul, & quelques vrais » amis, à qui j'ai confié mes peines, » vous liſez au fond de mon cœur. Le » reſte du monde, en voyant la diſcorde » armer les deux freres, confondra l'inno- » cent avec le criminel. Laiſſe-moi ma » honte à moi ſeul; & ménage tes jours, » pour ne partager que ma gloire ».

Orozimbo & ſes Mexicains, Capana & ſes Sauvages vouloient auſſi s'armer pour ſa défenſe. Mais il les refuſa de même; & il ne leur permit, comme au jeune Eſpagnol, que de l'accompagner juſqu'aux champs d'Alauſi, ſur les confins des deux Royaumes.

Cependant, à l'un des ſommets du mont Iliniſſa, l'Inca de Quito fit arborer l'éten-

Digitized by Google

dard de la guerre ; & ſes Peuples, à ce ſignal, ſe mirent tous en mouvement.

C'eſt dans les fertiles plaines de Riobamba qu'ils s'aſſemblent ; & les premiers qui ſe préſentent, ſont les Peuples de ces campagnes, qu'enferment, du nord au midi, deux longues chaînes de montagnes : vallons délicieux, & plus voiſins du ciel que la cime des Pyrénées. (*a*)

Du pied du Sangaï, dont le ſommet brûlant fume ſans ceſſe au-deſſus des nuages, du mugiſſant Cotopaxi (*b*), du terrible Latacunga (*c*), du Chimboraço, près duquel l'Emus, le Caucaſe, l'Atlas ne ſeroient que d'humbles collines (*d*), du Cayambur, qui, noirci de bitume, le diſpute au Chimboraço, tous ces Peuples courent aux armes pour la défenſe de leur Roi.

Des régions du nord s'avancent ceux d'Ibara & de Carangué, Peuple indigent, fourbe & féroce, avant qu'il eût été dompté, mais depuis heureux & fidele. Il avoit jadis égorgé ſur l'autel de

ſes Dieux, & dévoré dans ſes feſtins les Incas qu'on lui avoit laiſſés pour l'apprivoiſer & l'inſtruire. Ce crime fut ſuivi d'un châtiment épouvantable ; & le lac où furent jetés les corps mutilés des perfides (*e*), s'eſt appellé le lac de ſang (*).

A ce Peuple ſe joint celui d'Otovalo, pays fertile (*f*), & ſillonné de mille ruiſſeaux qui, ſous un ciel brûlant, répandent une ſalutaire fraîcheur.

Des rivages du couchant, depuis Acatamès juſques aux champs de Sullana, tous les peuples de ces vallées, qu'arroſent l'émeraude, la Saya, le Dolé, & les rameaux du fleuve dont la rapidité refoule les flots du golfe de Tumbès, viennent, le carquois ſur l'épaule & la lance à la main, ſe rendre où l'Inca les appelle ; & dès qu'il les voit aſſemblés (**) il leur parle en ces mots :

« Peuples, que mon pere a ſoumis par

(*) *Yahuar-Cocha.*

(**) Ils étoient au nombre de 30,000.

» ſes bienfaits autant que par ſes armes ;
» vous ſouvient-il de l'avoir vu, avec
» ſes cheveux blancs, & ſon air véné-
» rable, s'aſſeoir au milieu de vous, &
» vous dire : ſoyez heureux ; c'eſt tout le
» prix de ma victoire ? Il eſt mort ce bon
» Roi ; il a laiſſé deux fils, & il leur a
» dit en mourant : Regnez en paix, l'un
» au midi, & l'autre au nord de mon
» Empire. Mon frere alors, content de
» ce partage, a dit à ce pere expirant : Ta
» volonté ſacrée ſera pour nous une loi. Il
» l'a dit, & il ſe dément, & il prétend
» me dépouiller de l'héritage de mon
» pere. Peuples, je vous prends pour mes
» juges. Abandonnez-moi, ſi j'ai tort,
» ſi j'ai raiſon, défendez-moi. — Tu as
» raiſon ; s'écrierent-ils d'une commune
» voix ; & nous embraſſons ta défenſe.
» — Voilà mon fils, reprit l'Inca, celui
» qui me doit ſuccéder, & me ſurpaſſer
» en ſageſſe ; car il a, comme moi,
» l'exemple des Rois nos aïeux, & de
» plus il aura le mien. — Qu'il vive,

Digitized by Google

» répondent ces Peuples, & quand tu ne
» ſeras plus, qu'il nous rappelle ſon pere.
» — Venez donc, pourſuivit l'Inca, dé-
» fendre mes droits & les ſiens. Mon
» frere, plus puiſſant que moi, me dé-
» daigne, & fait à loiſir les apprêts d'une
» guerre, dont ſans doute il ſe flatte que
» le ſignal me fait trembler; je veux le
» prévenir, avant qu'il ait pu raſſembler
» ſes forces. Demain nous marchons à
» Cuſco ».

Dès le jour ſuivant, il s'avance, par les champs d'Alauſi, vers les murs de Cannare, ville celebre encore par ſa magnificence & par ſes tréſors enfouis. Les Incas, en la décorant de murs, de palais & de temples, en avoient fait une fortereſſe, pour dominer ſur les Chancas.

Cette nation des Chancas, nombreuſe, aguerrie & puiſſante, embraſſe une foule de Peuples. Les uns, comme ceux de Curampa, de Quinvala & de Tacmar, fiers de ſe croire iſſus du lion, qu'adoroient

Digitized by Google

leurs peres, ſe préſentent, encore vêtus de la dépouille de leur Dieu, le front couvert de ſa criniere, & portant dans les yeux ſon orgueil menaçant. D'autres, comme ceux de Sulla, de Vilca, d'Hanco, d'Urimarca, ſe vantent d'être nés, ceux-là d'une montagne, ceux-ci d'une caverne, ou d'un lac, ou d'un fleuve, à qui leurs peres immoloient les premiers nés de leurs enfans. Ce culte horrible eſt aboli; mais on n'a pu les détromper de leur fabuleuſe origine; & cette erreur ſoutient leur courage guerrier.

A l'approche d'Ataliba, ces Peuples, ſurpris ſans défenſe, lui firent demander pourquoi, les armes à la main, il pénétroit dans leur pays? « Je vais, leur répondit l'Inca, ſupplier le Roi de Cuſco » de m'accorder ſon alliance, & lui jurer, s'il y conſent, ſur le tombeau de » notre pere, une inviolable amitié ».

Rien ne reſſembloit moins à un Roi ſuppliant, que ce Prince à la tête d'une puiſſante armée; mais on fit ſemblant de

le croire ; & trompé par les apparences, il alloit paſſer plus avant, lorſqu'il vit entrer dans ſa tente l'un des Caciques du pays. Ce Cacique, qu'avoit bleſſé l'orgueil de l'Inca de Cuſco, ſalue Ataliba, & lui tient ce langage : « Tu crois paſſer » en ſûreté chez un Peuple à qui tu » défends qu'on faſſe injure & violence ; » apprends que dans un conſeil, où je » viens d'aſſiſter, on a conſpiré contre toi. » Je t'aime, parce qu'on m'aſſure que tu » es affable & bon ; & je hais ton rival, » parce qu'il eſt dur & ſuperbe. Il m'a » humilié. Je ſuis fils du lion ; je ne veux » pas qu'on m'humilie ».

Ataliba rendit graces au Cacique, & conſulta ſes Lieutenants ſur l'avis qu'il avoit reçu. Ses Lieutenants étoient Palmore & Corambé, tous deux nourris dans les combats, ſous les drapeaux du Roi ſon pere : & révérés des troupes, qu'ils avoient aguerries dans la conquête de Quito. « Prince, lui dit l'un d'eux, » voyez ces plaines où s'élevent des

„ monceaux d'oſſemens enſevelis ſous „ l'herbe ; ce ſont les reſtes honorables „ de vingt mille Chancas, morts dans „ une bataille (*g*), en défendant leur „ liberté. Leurs enfans ne ſont point des „ hommes ſans courage. Vainqueurs, „ nous leur impoſerons, je le crois ; mais „ le ſort des combats eſt trompeur ; & „ celui-là eſt inſenſé qui n'en prévoit pas „ l'inconſtance. J'oſe eſpérer de vaincre, „ ſans me diſſimuler que nous pouvons „ être vaincus ; & alors je les vois, ces „ Peuples, enhardis par notre défaite, „ tomber ſur une armée alors éparſe & „ fugitive, & achever de l'accabler. Ne „ négligez donc pas l'avis de ce Cacique. „ La forteresſe de Cannare eſt un point „ d'appui, de défenſe, & de ralliement au „ beſoin. Ce poſte, auquel le ſalut de „ l'armée eſt attaché, ne peut être remis „ en des mains trop fidelles ; &, ſi j'oſe „ le dire, Inca, c'eſt à vous-même à le „ garder „.

L'Inca ne vit, dans ce conſeil prudent,

que l'intention de le laiſſer en un lieu ſûr ; & il le prit pour une offenſe. « Si ma pré- » ſence vous fait ombrage, dit-il à Coram- » bé, vous me connoiſſez mal. Votre âge, » vos exploits, l'eſtime de mon pere, vous » ont acquis ma confiance ; & je n'ai » jamais ſu la donner à demi. Vous com- » manderez ; je ſerai votre premier Sol- » dat : on apprendra de moi à vous obéir » avec zele ; & ſi la victoire eſt à nous, » n'ayez pas peur que votre Roi vous en » dérobe le mérite. Quant au ſoin de » mes jours, ce n'eſt pas le moment de » nous en occuper. Ce ſont mes droits » qu'on va défendre ; il ſeroit honteux » que, ſans moi, l'on combattit pour moi. » Ne me parlez donc plus de me tenir » loin des combats ».

« Non, Prince, lui dit Corambé, je » vous ſervirois mal, ſi je vous croyois » lâche ; mais moi, vous me croyez jaloux » & envieux de votre gloire. Vous vous » reprocherez d'avoir fait cette injure au » zele d'un ami, que votre pere a mieux » connu ».

" Ah ! généreux vieillard, pardonne ;
„ lui dit l'Inca, en l'embraſſant. J'ai été
„ un moment injuſte. Mais pourquoi vou-
„ loir me laiſſer oiſif à l'ombre de ces
„ murs „ ?

" J'y reſterai, lui dit Corambé. Laiſſez-
„ moi trois mille hommes, & ces vail-
„ lans Caciques, & cet Étranger, qui,
„ comme eux, ne demande qu'à vous
„ ſervir „. L'Inca n'héſita point. Alonzo, Capana, le vaillant Orozimbo, les Sauvages, les Mexicains applaudirent tous avec joie, réſolus de verſer leur ſang pour la défenſe de l'Inca. Ayant donc laiſſé avec eux trois mille hommes d'élite dans les murs de Cannare, il fit avancer ſon armée vers les champs de Tumibamba.

NOTES.

NOTES.

(*a*) *QUE la cime des Pyrénées*]. Le ſol du vallon de Quito eſt élevé au-deſſus du niveau de la mer de quatorze cents ſoixante toiſes, c'eſt-à-dire plus que le Canigou & le Pic du midi, les plus hautes montagnes des Pyrénées. (M. de la Condamine).

(*b*) *Du mugiſſant Cotopaxi*]. Ses éruptions ont été terribles en 1738, 1743, 1744, 1750 & 1753. En 1753 la flamme s'élevoit à cinq cents toiſes au-deſſus du ſommet de la montagne. En 1743 le bruit de l'éruption ſe fit entendre à cent vingt lieues. Le volcan a lancé à trois lieues dans la plaine, des éclats de rocher de douze à quinze toiſes cubes. (*Idem*).

(*c*) *Du terrible Latacunga*]. En 1738 le tremblement de cette montagne renverſa le bourg de ſon nom & celui de Hombato. Les habitans furent preſque tous enſevelis ſous les ruines.

(*d*) *Ne ſeroient que d'humbles collines*]. La hauteur du Chimboraço eſt de trois mille deux cent vingt toiſes au-deſſus du niveau de la mer.

(*e*) *Les corps mutilés des perfides*]. Au nombre de deux mille ſelon Garcilaſſo, & de vingt mille ſelon Pédro de Cieça.

(*f*) *Pays fertile*]. La terre y produit cent cinquante pour un.

(g) *Morts dans une bataille*]. Sous le regne de l'Inca Roca : il reſta ſur la place trente mille hommes, huit mille du côté des Incas. La plaine Saſcahuana, où ſe donna cette bataille, fut appellée *Yahuar-pampa*, *Campagne de ſang*. Voyez le Chapitre 30.

CHAPITRE XXXIV.

CEPENDANT le Roi de Cuſco ſe hâtoit d'aſſembler ſes troupes ; & tous les peuples d'alentour quittoient leurs champs, voloient aux armes, & ſe rendoient auprès de lui.

Des bords de ce lac célebre (*) où Manco deſcendit, les peuples d'Aſſilo, d'Avancani, d'Uma, d'Urco, de Cayavir, de Mullama, d'Aſſan, de Cancola & d'Hillavi, compris ſous le nom de Collas, quittent leurs rians pâturages, où ils adoroient autrefois un bélier blanc, comme le Dieu de leurs troupeaux, & la ſource de leurs richeſſes. Ils ſe diſent nés de ce lac que leurs cabanes environnent ; & c'eſt le Lethé, où leurs ames ſe replongent après la vie, pour revoir

(*) Le lac de Collao.

un jour la lumiere, & paſſer dans de nouveaux corps.

De ſon côté s'avance la fiere & courageuſe nation des Charcas. C'eſt la raiſon qui l'a ſoumiſe & non pas la force des armes. Lorſque les Incas lui annoncerent qu'ils venoient lui donner des loix, ſes jeunes guerriers pleins d'ardeur demanderent tous à combattre, & à mourir, s'il le falloit, pour la défenſe de leur liberté. Les vieillards leur firent l'éloge de la ſageſſe des Incas, & de leur bonté généreuſe; les armes leur tomberent des mains; & ils allerent tous en foule ſe proſterner aux pieds de ce fils du Soleil qui vouloit bien régner ſur eux.

Plus ſage encore avoit été le vaillant peuple de Chayanta. Sa réduction volontaire ſous la puiſſance des Incas, eſt le modele des bons conſeils. Le prince qui l'alloit ſoumettre, lui fit dire qu'il lui apportoit des loix, des mœurs, une police, un culte, une façon de vivre enfin plus raiſonnable & plus heureuſe. « S'il

» eſt vrai, répondirent les Chayantas aux » députés, votre Roi n'a pas beſoin d'une » armée pour nous réduire. Qu'il la laiſſe » ſur nos frontieres; qu'il vienne, & qu'il » nous perſuade; nous lui ſerons ſoumis: » c'eſt au plus ſage à commander. Mais » qu'il promette auſſi de nous laiſſer en » paix, ſi, après l'avoir entendu, nous » ne voyons pas comme lui, à changer » de culte & de mœurs, l'avantage qu'il » nous annonce ». A des conditions ſi » juſtes, l'Inca vint preſque ſans eſcorte; il parla, il fut écouté; & quand ce Peuple eut bien compris qu'il étoit utile pour lui de ſe ranger ſous les loix des Incas, il ſe ſoumit & rendit graces. Tels étoient ces Sauvages, que les Européens n'ont cru pouvoir apprivoiſer que par le meurtre & l'eſclavage.

En plus petit nombre s'avancent les Peuples qui, vers l'orient, cultivent le pied des montagnes inacceſſibles des Antis. Leurs aïeux adoroient d'énormes couleuvres (*a*), dont ce pays ſauvage

abonde. Ils adoroient auſſi le tigre à cauſe de ſa cruauté. Ils en ont abjuré le culte, mais ils font toujours gloire d'en porter la dépouille, & leur cœur n'en a point encore oublié la férocité. Chez les Antis, dont ils deſcendent, la mere, avant de préſenter la mamelle à ſon nourriſſon, la trempe dans le ſang humain, afin qu'ayant ſucé le ſang avec le lait, les enfans en ſoient plus avides.

Du côté du nord, ſe replient vers les bords de l'Apurimac, les peuples de Tumibamba, de Caſſamarca, de Zamore, & cette nation farouche, dont les murs ont gardé le nom du Contour (*), le Dieu de ſes peres. Un panache des plumes de cet oiſeau terrible (*b*) diſtingue les enfans de ſes adorateurs, & flotte ſur leur tête altiere.

Après eux vient l'élite des peuples de Sura, pays fertile où germe l'or de

(*) Cuntur-Marca.

Rucana, où la beauté ſemble être un des dons du climat, tant la nature en eſt prodigue; & des champs de Pumalacta (*), autrefois repaire ſauvage des lions que l'homme adoroit.

Des plaines du couchant ſe raſſemblent en foule les vaillans peuples d'Imara, de Collapampa, de Quéva, par qui l'Empire fut ſauvé de la révolte des Chancas (**), & qui portent encore les marques de leur gloire. Ces marques ſont pour eux les mêmes que pour les enfans du Soleil (c).

Enfin venoient les habitans des riches vallées d'Yca, de Piſco, d'Acari, de Naſca, de Rimac, docilement ſoumis, & ceux d'Huaman plus rébelles, mais enfin réduits à leur tour. Lorſqu'on leur avoit propoſé de recevoir le culte & les loix des Incas, ils avoient répondu qu'ils

(*) Dépot du lion.

(**) Sous l'Inca Roca. *Voyez* les Chap. 30 & 34.

adoroient la mer, divinité féconde & libérale; qu'ils ne défendoient point aux peuples des montagnes d'adorer le Soleil, qui leur faiſoit du bien, & dont la chaleur tempéroit l'âpreté de leurs froids climats; mais que pour eux qu'il conſumoit, & dont il brûloit les campagnes, ils n'en feroient jamais leur Dieu; qu'ils étoient contens de leur roi comme de leur divinité, & qu'au prix de leur ſang ils étoient réſolus à les défendre l'un & l'autre. La guerre fut longue & terrible; mais l'ennemi, pour les réduire, ayant fait couper les canaux qui arroſoient leurs ſillons arides, la néceſſité fit la loi; & la douce équité du regne des Incas juſtifia leur violence.

Ces Nations à peine étoient rendues ſous les murailles de Cuſco, lorſqu'on apprit que le Roi de Quito s'avançoit vers Tumibamba. Huaſcar vouloit aller l'attendre au paſſage du fleuve qui baigne ces campagnes. Mais la fortune le ſervit mieux que la prudence & le conſeil.

Digitized by Google

Ataliba avoit passé le fleuve; & sur la colline opposée il vouloit établir son camp. Le jour penchoit vers son déclin. L'armée de Quito avoit fait une longue marche; & le soldat, excédé de fatigue, n'eût demandé que le repos. Mais le zele donnant des forces, on montoit la colline avec sécurité. Tout-à-coup, sur la cîme, se présente en colonne l'armée du Roi de Cusco. A la vue de l'ennemi, elle se déploie; à l'instant le signal du combat se donne. L'avantage du lieu, du nombre, sur des troupes déjà vaincues par l'épuisement de leurs forces, l'emporta sur la valeur. Ceux de Quito, vingt fois ralliés & rompus, ne durent leur salut qu'aux ombres de la nuit, qui favorisa leur retraite. Il fallut repasser le fleuve; & le Roi qui voulut en personne protéger ce passage, tomba aux mains des ennemis.

Huascar dédaigna de le voir. « Il aura » le sort d'un rébelle, dit-il. Qu'on le » garde avec soin dans le fort de Tumi» bamba ».

Ce désastre porta la désolation dans l'armée du Roi captif. Tout le camp étoit en tumulte. Le fils d'Ataliba y couroit éperdu, & crioit à ses Peuples en leur tendant les bras: « Mes amis! rendez-moi mon pere ». Sa douleur, son égarement redoubloit encore la tristesse dont les esprits étoient frappés.

Palmore affligé, mais tranquille, va au-devant de Zoraï, & le ramenant dans sa tente, lui dit: « Prince, modérez-vous. » Rien n'est désespéré. Vos Peuples sont » fideles. Votre pere est vivant. Il vous » sera rendu. -- Vous me flattez, dit le » jeune homme, tremblant de frayeur & » de joie. -- Je ne vous flatte point: il » vous sera rendu, dit le vieillard. Allez, » & donnez à vos Peuples l'exemple de » la fermeté ».

La nuit vint; un silence morne, répandu dans toute l'armée, marquoit la consternation. Palmore, seul, enfermé dans sa tente, veillant & méditant, se disoit à lui-même: « Que ferai-je? Si par

» la force je veux délivrer mon Roi : je » connois bien ſon ennemi : il le fera » périr, plutôt que de le rendre ; & ſi » je laiſſe voir de l'irréſolution, de la » foibleſſe & de la crainte, le découra- » gement s'empare de l'armée : elle va » tout abandonner ».

Comme il étoit plongé dans ces triſtes penſées, un vieux ſoldat ſe préſente à lui. » Me reconnois-tu, lui dit-il ? J'ai » combattu ſous tes enſeignes dans la » conquête de Quito. Tu vois encore » mes cicatrices. Quand le Cacique de » Tacmar fut vaincu, pris & enfermé » dans le fort de Tumibamba, je fus » l'un de ſes gardes. On vint pour l'en- » lever ; & par une longue caverne, on » alloit percer ſa priſon. L'entrepriſe fût » découverte ; & Tacmar, réduite à ſe » rendre, obtint que ſon Cacique fût » mis en liberté. La paix fit oublier la » guerre ; & l'on négligea de combler le » chemin creuſé ſous le fort : ſeulement » d'épais mangliers en dérobent l'entrée ;

» mais elle m'eſt connue ; & ſi la priſon » de l'Inca eſt, comme je le crois, la » priſon du Cacique, je ne veux que dix » hommes, d'un courage éprouvé, pour » le délivrer cette nuit ».

Palmore applaudit à ſon zele, lui dit de ſe choiſir lui-même des compagnons dignes de lui, & dans le plus profond ſilence il les voit s'éloigner du camp. Mais il paſſe la nuit dans les plus cruelles alarmes. Il craint, il eſpere, il médite l'incertitude, l'apparence, le danger de l'évenement. Il y va de la liberté & de la vie de ſon Roi. Il l'aura ſauvé, ou perdu. Ce moment fatal en décide.

Cependant le Roi de Quito gémit ſous le poids de ſes chaînes, plus tourmenté par la penſée de ſes Peuples & de ſon fils, que par le ſentiment de ſon propre malheur.

Tout-à-coup, au milieu de ces réflexions, où ſon ame étoit abîmée, il entend un bruit ſouterrein. Il écoute ; ce bruit approche. Il ſent frémir la

terre ſous ſes pas. Il recule ; il la voit s'écrouler. A l'inſtant s'éleve, comme d'un tombeau, un homme qui, ſans lui parler, lui fait le geſte du ſilence, & l'ayant ſaiſi par la main, l'entraîne dans l'abîme qui vient de s'ouvrir devant lui.

Ataliba, ſans réſiſtance, ſe livre à ſon guide ; il le ſuit, &, à l'iſſue de la caverne, il ſe voit entouré de Soldats qui lui diſent : « Venez, Prince. Vous êtes » libre. Venez ; vos Peuples vous attendent. Rendez-leur la vie & l'eſpoir. » — Je ſuis libre ! & par vous ! O mes » libérateurs ! leur dit-il, en les embraſſant, que ne vous dois-je pas ! Serai-je » aſſez puiſſant pour vous récompenſer » jamais ? Achevez. Il s'agit de frapper » les eſprits par l'apparence d'un prodige. » Cachez-leur que c'eſt vous qui m'avez » délivré ». Ils lui promettent le ſilence ; &, à la faveur de la nuit, Ataliba paſſe le fleuve, arrive dans ſon camp, & pénetre ſans bruit juſqu'à la tente de Palmore.

Digitized by Google

Le vieillard, qu'avoit épuiſé le tourment de l'inquiétude, en revoyant ſon Maître, ſe jette à ſes genoux. L'inca le releve & l'embraſſe. « Soldats, que l'un » de vous, ſans bruit, coure annoncer » au Prince le retour de ſon pere », dit » Palmore ; & l'inſtant d'après arrive, dans l'égarement de la ſurpriſe & de la joie, ce fils ſi tendre & ſi chéri. Les tranſports mutuels du jeune Inca & de ſon pere furent interrompus, au réveil de l'armée, par les cris d'une multitude empreſſée à revoir ſon Roi. Il parut ; les cris redoublerent : « Le voilà : c'eſt lui ; » c'eſt lui-même. Il eſt libre. Il nous eſt » rendu ».

« Oui, Peuple, dit Ataliba, le Soleil » mon pere a trompé la vigilance de » mes ennemis. Il m'a fait échapper des » murs qui m'enfermoient. Ma délivrance » eſt ſon ouvrage ».

A ce récit la multitude ajoute, (car elle aime à exagérer l'objet de ſon étonnement) elle ajoute qu'Ataliba,

pour s'échapper de ſa priſon, a été changé en ſerpent (*). Ce bruit vole de bouche en bouche. On le croit, & on le publie comme un ſigne éclatant de la faveur du ciel.

« Palmore, dit le Roi, voilà bien le » moment de ſurprendre mes ennemis, » & de réparer ma diſgrace ».

» Non, Prince, non, lui dit Palmore, » vous ne vous expoſerez plus. C'eſt » aſſez des frayeurs que cette nuit nous » a cauſées. Allez vous joindre à ceux » qui défendent Cannare, & me ren- » voyez Corambé ». Le Roi céda à ſes inſtances; & il fit appeller ſon fils.

« Prince, lui dit-il, je vous laiſſe ſous » la conduite de mes amis, & ſous la » garde de mes Peuples. Souvenez-vous » de vos aïeux. Ils porterent dans les » combats une ſage intrépidité. Imitez leur » prudence, ou plutôt conſultez celle des » chefs qui vous commandent. Une ſage

(*) Ce trait-là eſt d'après l'hiſtoire.

» docilité pour les conseils de ceux que » les ans ont instruits, est la prudence » de votre âge. Mes amis, dit-il à Palmore & aux guerriers qui l'entouroient, » je vous le confie, & sur lui je vous » donne les droits d'un pere. Adieu, mon » fils. Reviens digne de toute ma tendresse ». A ces mots, pressant dans ses bras ce jeune homme, dont la beauté noble avec modestie, & fiere avec douceur, étoit l'image de la vertu dans l'ingénue adolescence, le Roi laissa échapper quelques larmes; & fixant sur Palmore & sur les Caciques un regard qui leur exprimoit toute l'émotion de son cœur paternel, il leur remit son fils, & détourna les yeux.

Digitized by Google

NOTES.

(*a*). *Les énormes couleuvres*]. Elles ont juſqu'à vingt-cinq & trente pieds de longueur.

(*b*) *De cet oiſeau terrible*]. Il eſt noir & blanc comme la pie. La nature lui a refuſé des ſerres ; mais il a le bec ſi dur & ſi fort, que d'un ſeul coup il perce le cuir d'un taureau. Ses ailes déployées ont plus de vingt pieds d'étendue. Deux de ces oiſeaux ſuffiſent pour tuer un taureau, & pour le dévorer.

(*c*) *Les mêmes que pour les enfans du Soleil*]. Les cheveux coupés, les oreilles percées, & la frange *Lautu* ſur le front.

Digitized by Google

CHAPITRE XXXV.

TANDIS qu'Ataliba, pour retourner à Cannare, traverſoit les champs de Loxa, la révolte des Cannarins venoit d'éclater. Tout un Peuple environnoit la citadelle, & menaçoit de couper les canaux des fontaines qui l'abreuvoient. L'extrêmité étoit preſſante. Pour forcer ce Peuple aguerri à lever le ſiege, il falloit ſortir des murs, & l'attaquer, au riſque d'être enveloppé, & d'être accablé ſous le nombre.

Alors parut le plus étonnant des phénomenes de la nature. L'aſtre adoré dans ces climats s'obſcurcit tout-à-coup, au milieu d'un ciel ſans nuage. Une nuit ſoudaine & profonde inveſtit la terre. L'ombre ne venoit point de l'orient; elle tomba du haut des cieux, & enveloppa l'horizon. Un froid humide a ſaiſi l'atmoſphere. Les animaux, ſubitement privés

Digitized by Google

de la chaleur qui les anime, de la lumiere qui les conduit, dans une immobilité morne, ſemblent ſe demander la cauſe de cette nuit inopinée. Leur inſtinct, qui compte les heures, leur dit que ce n'eſt pas encore celle de leur repos. Dans les bois, ils s'appellent d'une voix frémiſſante, étonnés de ne pas ſe voir; dans les vallons, ils ſe raſſemblent & ſe preſſent en friſſonnant. Les oiſeaux, qui, ſur la foi du jour, ont pris leur eſſor dans les airs, ſurpris par les ténebres, ne ſavent où voler. La tourterelle ſe précipite au-devant du vautour, qui s'épouvante à ſa rencontre. Tout ce qui reſpire eſt ſaiſi d'effroi. Les végétaux eux-mêmes ſe reſſentent de cette criſe univerſelle. On diroit que l'ame du monde va ſe diſſiper ou s'éteindre; & dans ſes rameaux infinis, le fleuve immenſe de la vie ſemble avoir ralenti ſon cours.

Et l'homme! .... ah! c'eſt pour lui que la réflexion ajoute aux frayeurs de l'inſtinct le trouble & les perplexités d'une

prévoyance impuiſſante. Aveugle & curieux, il ſe fait des fantômes de tout ce qu'il ne conçoit pas, & ſe remplit de noirs préſages, aimant mieux craindre qu'ignorer. Heureux, dans ce moment, les Peuples à qui des Sages ont révélé les myſteres de la nature! Ils ont vu ſans inquiétude l'aſtre du jour, à ſon midi, dérober ſa lumiere au monde; ſans inquiétude ils attendent l'inſtant marqué où notre globe ſortira de l'obſcurité. Mais comment exprimer la terreur, l'épouvante dont ce phénomene a frappé les adorateurs du Soleil! Dans une pleine ſérénité, au moment où leur Dieu, dans toute ſa ſplendeur, s'éleve au plus haut de ſa ſphere, il s'évanouit! & la cauſe de ce prodige, & ſa durée, ils l'ignorent profondément. La ville de Quito, la ville du Soleil, Cuſco, les camps des deux Incas, tout gémit, tout eſt conſterné.

A Cannare, une horreur ſubite avoit glacé tous les eſprits. Les aſſiégés, les aſſiégeans avoient le front dans la pouſſiere.

Digitized by Google

Alonzo, tranquille au milieu de ces Indiens éperdus, obſervoit avec un étonnement mêlé de compaſſion, ce que peuvent ſur l'homme l'ignorance & la peur. Il voyoit pâlir & trembler les guerriers les plus intrépides. « Amis, dit-il, » écoutez-moi. Le temps preſſe. Il eſt » important que votre erreur ſoit diſſipée. » Ce qui ſe paſſe dans le Ciel n'eſt point » un prodige funeſte. Rien de plus naturel : » vous l'allez concevoir ; vous allez ceſſer » de le craindre ». Les Indiens, que ce langage commence à raſſurer, prêtent une oreille attentive ; & Alonzo pourſuit. « Lorſqu'à l'ombre d'une montagne, vous » ne voyez point le Soleil ; ſans vous » en effrayer, vous dites : la montagne » me le dérobe ; ce n'eſt pas lui, c'eſt » moi qui ſuis dans l'ombre ; il eſt le même » dans le ciel. Hé bien, au lieu d'une » montagne, c'eſt un globe épais & ſo- » lide, un monde ſemblable à la terre, » qui dans ce moment paſſe au-deſſous » du Soleil. Mais ce monde, qui ſuit ſa

Digitized by Google

» route dans l'eſpace, va s'éloigner ; & » le Soleil va reparoître plus radieux » que jamais. N'ayez donc plus de peur » d'une ombre paſſagere, & profitez de » l'épouvante dont vos ennemis ſont » frappés ».

Le caractere de l'erreur, chez les Peuples du Nouveau Monde, eſt de n'avoir point de racines. Elle tient ſi peu aux eſprits, que le premier ſouffle de la vérité l'en détache. Ils l'ont priſe ſans examen, ils l'abandonnent ſans regret. Alonzo, par le ſeul moyen d'une image claire & ſenſible, détrompa tous les eſprits, & ranima tous les cœurs. On vit en effet le Soleil qui, comme un cercle d'or, brillant au bord de l'ombre, commençoit à ſe dégager. « Quoi ! ce n'eſt donc ni défail- » lance, ni colere dans notre Dieu ? » s'écrierent-ils » ; & Corambé achevant de bannir leur crainte : « Soldats, dit-il, » j'ai déja vu arriver ce qu'il nous an- » nonce. Il eſt plus éclairé que nous. » Hâtez-vous donc, prenez vos armes,

Digitized by Google

» ſortons, & chaſſons ces rebelles, que » la frayeur a déja vaincus ».

Aux cris des aſſiégés, qui, dès le crépuſcule du jour renaiſſant, s'élançoient hors des murs de la citadelle, les Cannarins s'abandonnerent à une terreur inſenſée. On fit main baſſe ſur leur camp, & un inſtant le mit en déroute; & le Soleil éclairant ſes campagnes, les vit jonchées de mourans & de morts.

Alonzo, dans cette ſortie, n'avoit point quitté Capana; & à la tête des Sauvages, ils achevoient de diſſiper les bataillons qu'ils avoient rompus, lorſqu'ils virent de loin un autre combat s'engager. « Voilà, je crois, dit Alonzo, » une troupe de nos amis ſur qui les » Cannarins ſe vengent. Volons à leur » ſecours ». Ils traverſent la plaine avec la rapidité d'un vent orageux; & un tourbillon de pouſſiere marque la trace de leurs pas. Ils arrivent. C'étoit le Roi, c'étoit l'Inca lui-même, qu'une vaillante eſcorte environnoit, & défendoit contre une foule d'ennemis.

Digitized by Google

Au bandeau qui lui ceint la tête, à l'éclat de ſon bouclier, & plus encore à ſon courage, Alonzo reconnoît le Roi de Quito. L'éclair fend le nuage avec moins de viteſſe que le glaive du Caſtillan n'entr'ouvre l'épais bataillon qui preſſe Ataliba. Celui-ci voit Alonzo, & croit voir la victoire. Il ne ſe trompoit pas. Leurs efforts réunis enfoncent, repouſſent, renverſent tout ce qui s'oppoſe à leurs coups.

Dès que les Cannarins, diſperſés devant eux, ont pris la fuite, Ataliba, ſe jettant dans les bras d'Alonzo : « Qu'il » m'eſt doux, lui dit-il, ô mon ami, de » te devoir ma délivrance ! Mais je ſuis » bleſſé. Je te laiſſe le ſoin de rallier mes » troupes. Fais grace aux vaincus déſar- » més ». A ces mots, pâle & chancelant, il ſe fit porter dans le fort.

Sa bleſſure étoit douloureuſe ; mais elle ne fut pas mortelle. La gomme du mulli, ce baume précieux, dont la nature a fait préſent à ces climats, comme par

pour expier le crime d'y avoir fait germer l'or, ce baume, verſé dans la plaie, en fut la guériſon, & rendit ce malheureux Prince à la vie & à la douleur.

Corambé porta dans le camp la nouvelle de la victoire de l'Inca ſur les Cannarins. Mais Palmore voulut attendre qu'elle fût répandue dans le camp ennemi, & qu'elle y eût jeté l'alarme. Alors il s'y rendit lui-même ; & parlant au Roi de Cuſco : " L'Inca ton frere, lui „ dit-il, t'a demandé la paix ; & tu lui „ as déclaré la guerre. Il eſt venu au- „ devant de la guerre, & il demande „ encore la paix. Un moment d'impru- „ dence, qui t'a donné ſur nous l'avan- „ tage d'une ſurpriſe, ne nous a point „ découragés, & ne doit point t'enor- „ gueillir. Nous ſouhaitons la paix, uni- „ quement par amour de la paix, & par „ la juſte horreur que nous fait la guerre „ civile. Inca, peſe bien ta réponſe. Nos „ lances ſont baiſſées ; nos arcs ſont „ détendus ; la fleche de la mort repoſe

„ dans le carquois; ſonge, avant qu'elle „ ſoit tirée, aux malheurs qu'un mot de „ ta bouche peut prévenir, ou peut cau- „ ſer. C'eſt ici ſur-tout que la parole eſt „ meurtriere, & que la langue d'un Roi „ eſt un dard à cent mille pointes. Tu „ réponds au Soleil ton pere du ſang de „ ſes enfans, & de celui de tes Sujets. „ L'égalité, l'indépendance, mais la con- „ corde & l'union, voilà ce que le Roi „ ton frere me charge de t'offrir, & de „ te demander „.

Le Monarque lui répondit, que les Incas ſes aïeux n'avoient jamais reçu la loi. Palmore, en gémiſſant, lui dit: „ Hé bien, tu le veux!... A demain „. Et il retourna dans ſon camp.

L'aube du jour vit les deux armées ſe déployer dans la campagne. C'étoit la premiere fois, depuis onze regnes, qu'on voyoit arborer, dans les deux camps, l'étendard de Manco. C'eſt le gage de la victoire; & le centre, où il eſt placé, eſt le point le plus

important de l'attaque & de la défenſe.

Loin de ce centre périlleux, & ſur une éminence, du côté de Cuſco, étincelle, aux rayons du jour, le trône d'Huaſcar, porté par vingt Caciques, & ombragé d'un pavillon de plumes de mille couleurs. Huaſcar, du haut de ce trône, domine ſur la campagne, & ſemble préſider au ſort du combat qui va ſe donner.

Les deux armées, d'un pas égal, marchent l'une à l'autre; & ſoudain le cri de guerre de ces Peuples, ce mot formidale, Illapa (*), répété par cent mille voix, fait retentir les bois & les montagnes. A ce cri redoublé ſe joint le ſifflement des fleches, qui vont ſe tremper dans le ſang.

Mais bientôt les carquois s'épuiſent; & la fleche, dès ce moment, fait place,

(*) On a déjà dit que ce mot ſignifie *l'éclair, le tonnerre & la foudre.*

au javelot, qui, lancé de plus près, porte des coups plus assurés. Bientôt on voit les bataillons flottans, s'éclaircir & se resserrer pour remplir & cacher leurs vuides. La douleur étouffe ses cris; la mort est farouche & muette; & pour ne pas donner à l'ennemi la joie d'entendre de honteuses plaintes, l'Indien renferme en lui-même jusqu'à son dernier soupir.

Au javelot succedent la hache & la massue: armes terribles chez des Peuples à qui le fer & le salpêtre, ces présens des furies, sont encore inconnus. Jusques-là une égale intrépidité avoit rendu le combat douteux: la victoire, incertaine entre les deux armées, planant sur le champ de bataille, trempoit, des deux côtés, ses aîles dans le sang. Mais le moment de la mêlée fit voir quel avantage avoient des Peuples aguerris sur des Peuples long-temps paisibles. Ce que l'armée de Cusco avoit de plus vaillant défendoit la colline. Le reste, composé de Pasteurs amollis dans

une douce oiſiveté, avoit l'avantage du nombre, qui ne peut balancer long-temps celui de la valeur. De nouveaux bataillons ſe préſentoient en foule à la place de ceux qui, rompus & défaits, tournoient le dos à l'ennemi; mais ils ſuccomboient à leur tour. Pas à pas l'ennemi s'avance, & menace d'envelopper le corps qui défend l'étendard. Le Roi de Cuſco voit de loin fléchir le centre de ſon armée; il détache de la colline l'élite des Peuples guerriers qui gardoient ſa perſonne. C'eſt ce qu'attendoit Corambé; & tandis que ce corps détaché vole au centre, lui-même, avec des bataillons qu'il a choiſis & réſervés, il marche droit à la colline, enfonce l'enceinte affoiblie du trône de l'Inca, s'ouvre par le carnage un chemin ſanglant juſqu'à lui, le fait prendre vivant, le fait charger de liens, & l'entraîne.

Auſſi-tôt mille cris funeſtes annoncent ce déſaſtre. Le bruit s'en répand dans l'armée & y porte le déſeſpoir. Tout

s'épouvante & se disperse. On ne voit que des peuples désolés, éperdus, jetter leurs armes & s'enfuir. La douleur, le trouble, l'effroi leur interdit même la fuite; ils tombent épars dans la plaine; & vaincus ils n'ont plus d'espoir qu'en la clémence des vainqueurs; mais c'est vainement qu'ils l'implorent. Plus de pitié : l'aveugle rage transporte ceux d'Atalibа. Les deux vieillards qui les commandent, ont beau leur crier de cesser, d'épargner le sang; le sang coule & ne peut les rassasier. Jamais ils ne croiront avoir assez vengé la perte qui les rend furieux & barbares. Leur Prince, le fils de leur Roi, Zoraï ne vit plus. O pere infortuné! que tu vas pleurer ta victoire!

A l'attaque de l'étendard, Zoraï s'avançoit à la tête des siens, qu'il animoit par son exemple. A sa jeunesse, à sa beauté, au feu de son courage, tous les cœurs se sentoient émus. L'ennemi, le voyant s'exposer à ses coups,

l'admiroit, le plaignoit, oublioit de le craindre, & aucun n'oſoit le frapper. Un ſeul, & ce fut l'un des féroces Antis, au moment que le jeune Prince, au fort de la mêlée, venoit de ſaiſir l'étendard, lui lance une fleche homicide. Le caillou dont elle eſt armée lui perce le ſein. Il chancelle; ſes Indiens s'empreſſent de le ſoutenir, mais helas! inutilement. Le feu de ſes regards s'éteint, l'éclat de ſa beauté s'efface, le friſſon de la mort commence à ſe répandre dans ſes veines. Tel, ſur le bord d'une forêt, un jeune cedre, déraciné par un coup de vent furieux, ne fait que ſe pencher ſur les cedres voiſins, qui le ſoutiennent dans ſa chûte. On le croiroit encore vivant; mais la longueur de ſes rameaux & la pâleur de ſon feuillage annoncent qu'il eſt détaché de la terre qui l'a nourri. Tel, appuyé ſur ſes Soldats, parut le jeune Inca, mortellement bleſſé. « O mon pere! dit-il, » d'une voix défaillante, ô quelle ſera ta » douleur! Amis, achevez. Que mon

» ſang lui ait au moins acquis la victoire.
» Vous envelopperez mon corps dans ce
» drapeau qui m'a coûté la vie, pour dé-
» rober aux yeux d'un pere une image
» trop affligeante, & pour le conſoler,
» en l'aſſurant que je ſuis mort digne de
» lui ».

Le cri de la douleur, le cri de la vengeance retentiſſoient autour de lui. « Non,
» dit-il, c'eſt aſſez de vaincre; je ne veux
» point être vengé. Je ſuis Inca, & je
» pardonne ». On l'emporte loin du combat dont la fureur ſe renouvelle; & quelques inſtants après, ſoulevant ſa paupiere vers les montagnes de Quito, il prononce encore une fois le nom, le tendre nom de pere, & il rend le dernier ſoupir. C'eſt dans ce moment même que des cris lamentables annoncent à ceux de Cuſco que leur Roi vient d'être enlevé.

D'un côté l'épouvante, de l'autre côté la fureur, ne préſentent dès-lors, dans les champs de Tumibamba, que la dé-
» route & le carnage. Cuſco fut priſe &

Digitized by Google

ſaccagée; l'aîné des freres de ſon Roi, le vaillant & ſage Mango, qui la défendoit, vit enfin qu'il falloit périr, ou céder: il fit ſa retraite en combattant, & ſe ſauva vers les montagnes. A peine la fiere Ocello, la belle & touchante Idali, avec cet enfant précieux (*) que ſa naiſſance avoit deſtiné à l'Empire, eurent le temps de s'échapper; & les Généraux d'Ataliba, après des efforts inouis pour faire ceſſer le ravage, rallierent enfin leurs troupes ſur le bord de l'Apurimac.

(*) Xaïra.

Digitized by Google

CHAPITRE XXXVI.

C'EST là que frémissoit Huascar, sous une garde inexorable. Palmore & Corambé, en entrant dans sa tente, se prosternent, selon l'usage, &, par des paroles de paix, tâchent de l'adoucir. Il souleve à peine sa tête; & d'un œil indigné regardant ses vainqueurs: « Traîtres, dit-il, rompez mes chaînes, ou » trempez vos mains dans mon sang. » C'est insulter à mon malheur, que de » mêler ainsi le respect à l'outrage. Si je » suis Roi, rendez-moi libre; alors vous » vous prosternerez. Mais, si je ne suis » qu'un esclave, que ne me foulez-vous » aux pieds »?

A peine il achevoit ces mots, que son oreille fut frappée de cris & de gémissemens. « Tu n'es pas le seul malheureux, » lui dit Palmore. Ataliba vient de perdre » son fils. — Ah! je le verrai donc pleurer,

» s'écria Huascar avec une joie inhumaine. » Puisse le ciel lui rendre tous les maux » qu'il m'a faits » !

Les Peuples de Quito, rassemblés dans leur camp, ont demandé à voir le corps du jeune Prince, que l'on déroboit à leurs yeux; & ce sont leurs cris de douleur & de rage qu'on vient d'entendre. On les appaise, on les retient, on les engage à repasser le fleuve; & la marche de cette armée victorieuse & conquérante, ressemble à la pompe funebre d'un jeune homme, que sa famille, dont il auroit été l'espoir, accompagneroit au tombeau. La consternation, le deuil & le silence environnoient le pavois où le Prince étoit étendu, enveloppé dans cette enseigne, triste & glorieux monument de sa valeur. Après lui, le Roi de Cusco, porté sur un siege pareil, jouissoit, au fond de son cœur, de la calamité publique.

Les deux Généraux d'Ataliba accompagnoient le lit funebre, l'œil morne,

le front abattu, oubliant qu'ils venoient de conquérir un Empire, & ne penſant qu'à la douleur dont ce malheureux pere alloit être frappé.

« Hélas ! diſoit Palmore, il nous l'a » confié ; il l'attend ; ſes bras paternels » ſeront ouverts pour l'embraſſer ; & ce » n'eſt plus qu'un corps glacé que nous » allons lui rendre ! Comment paroître » devant lui » ?

« Il eſt homme, dit Corambé : ſon » fils étoit mortel : je le plains ; mais » au lieu de flatter ſa foibleſſe, je veux » lui donner le courage de réſiſter à ſon » malheur. Laiſſez-moi devancer l'armée, » & le voir, avant que le bruit de cette » mort ſoit répandu ».

Ataliba, guéri de ſa bleſſure, mais foible encore & languiſſant, avoit eu le chagrin d'apprendre que la défaite des Chancas ne l'avoit que trop bien vengé. Il gémiſſoit ſur ſa victoire, roulant dans ſa penſée, avec inquiétude, les dangers qu'affrontoient pour lui ſon fils, ſes amis,

Digitized by Google

& ſes Peuples, lorſqu'il s'entendit annoncer l'arrivée de Corambé. Surpris, impatient d'apprendre quel ſujet peut le ramener, il ordonne qu'on l'introduiſe. Corambé paroît devant lui. « Inca, lui » dit-il, c'en eſt fait : l'Empire eſt à toi » ſans partage : tes ennemis ſont tous détruits ou déſarmés : Huaſcar eſt le ſeul » qui te reſte : il eſt captif ; on te l'amene ».

A peine il achevoit ces mots, Ataliba, tranſporté de joie, ſe leve, l'embraſſe, & lui dit : « invincible guerrier, j'attendois tout de toi & de celui qui te ſeconde ; mais ce prodige a paſſé mon » attente & les vœux que j'oſois former. » Acheve de mettre le comble au bonheur de ton Roi. Il eſt pere ; il reſſent les » alarmes d'un pere. Où eſt mon fils ? où » l'as-tu laiſſé ? pourquoi n'eſt-il pas avec » toi ? — Ton fils..... il a vu des dangers » dont le plus courageux s'étonne. — Et ſans » doute il les a bravés ? Réponds. Ce » ſilence eſt terrible. — Que te dirois-je, » hélas ! Pour la premiere fois il voyoit

» l'horreur des batailles. La nature a des » mouvemens que la vertu ne peut dompter. — Ciel! qu'entends-je ? Il a fui ! il » s'eſt couvert de honte ! il a déshonoré » ſon pere ! Eût-il mieux valu qu'expoſé » à une mort inévitable, il s'y fût livré ? » — Plût au ciel ! — Hé bien, conſole-» toi. Il s'eſt comblé de gloire, & il eſt » mort digne de toi. — Il eſt mort ! – Ton » armée te l'apporte en pleurant : il en » fut l'amour & l'exemple. Jamais, dans » un âge ſi tendre, on n'a montré tant » de valeur ».

Ce coup terrible pénétra juſqu'au fond de l'ame d'un pere ; mais il la ſoulagea, même en la déchirant. Il tombe accablé de douleur ; & alors deux ſources de larmes coulent de ſes yeux. « Ah ! cruel ! » par quelle épreuve, diſoit-il, vous avez » préparé mon cœur à la conſtance ! Vous » avez pu calomnier mon fils ! & moi » j'ai pu vous croire ! Ah ! cher enfant ! » pardonne : des larmes éternelles expie-» ront mon erreur. La gloire même de

» ta mort ne me la rend que plus cruelle.
» Jour déſaſtreux ! combat funeſte ! ah !
» c'eſt ainſi que le ciel venge le crime
» d'une guerre impie : les vaincus, les
» vainqueurs en partagent la peine hor-
» rible ; & ſa colere les confond ».

Il fallut prendre, pour ce pere affligé, le ſoin de ſon nouvel empire. Cette riche & vaſte conquête, fruit des travaux de onze regnes, & qu'il avoit faite en un jour, Cuſco, réduite ſous ſes loix, ſon rival même priſonnier & mis en ſon pouvoir, rien ne le touche. Il demande ſon fils. Le cortege s'avance. Le corps enveloppé dans l'enſeigne fatale, eſt dépoſé ſous ſes yeux. L'Inca le regarde en ſilence. Il fait ſigne au cortege & à ſa Cour de s'éloigner. On lui obéit ; & ſeul au fond de ſon palais avec l'objet de ſa douleur, il s'enferme ; il approche, & d'une main tremblante il ſouleve le voile, il découvre ce corps ſanglant ; il jette un cri, & ſe renverſe, comme frappé du coup mortel. Immobile & glacé lui-

Digitized by Google

même, il eſt ſans couleur & ſans voix; & quand il a repris ſes ſens, & que ſa douleur ſe ranime, il s'y abandonne tout entier. Cent fois il embraſſe ſon fils, cent fois, collant ſa bouche ſur ſes levres éteintes, & de ſon ſein preſſant ce cœur, qui ne bat plus contre le ſien, il demande au ciel de pouvoir le ranimer, en expirant lui-même. Tantôt, contemplant la bleſſure, il lave de ſes pleurs le ſang qui s'en eſt épanché; tantôt ſes regards immobiles, fixés ſur les yeux de ſon fils, ſemblent y rechercher la vie. « Ah! dit-il, ſi ce corps » glacé pouvoit revivre! ſi ces yeux » pouvoient me revoir! Hélas! plus d'eſ» pérance! Ils ſont fermés ces yeux; ils » le ſont pour jamais. Ses graces, ſa » beauté, ſes vertus, rien n'a pu pro» longer ſes jours; & d'un fils qui » faiſoit ma gloire & ma félicité, voilà » ce qui me reſte ». C'eſt ainſi qu'oubliant ſes proſpérités, ſon triomphe, il s'abîmoit dans ſa douleur.

Digitized by Google

Après qu'elle fut épuiſée, & que la nature affoiblie fut tombée de cet accès dans un ſtupide abattement, ce pere malheureux ſe laiſſa détacher des triſtes reſtes de ſon fils. Ses amis, & ſur-tout Alonzo, eſſayoient de le conſoler. « Ah! » laiſſez-moi, diſoit-il, payer à la » nature le tribut d'une ame ſenſible. » J'ai bu la coupe du bonheur; j'en ai » épuiſé les délices. L'amertume eſt au » fond; je veux m'en abreuver. Mon » fils, mon cher fils m'a donné tant de » douces illuſions! tant de flatteuſes eſ- » pérances! La douleur ſuit la joie; » hélas! elle ſera plus longue. C'eſt ſans » retour, c'eſt pour jamais que la joie » a quitté mon cœur ».

On lui parla de ſa puiſſance, du ſoin de l'affermir, des moyens de la conſerver. « Qu'en ferois-je, dit-il, de cette » puiſſance accablante? Suis-je un Dieu, » pour veiller ſur un Empire immenſe, » pour être ſans ceſſe & par-tout pré- » ſent à ſes beſoins? Qu'on m'amene

» mon frere. Oui, je veux l'appaiſer ;
» je veux que, témoin de mes larmes,
» il en ſoit touché, qu'il me plaigne,
» & qu'il me trouve encore plus mal-
» heureux que lui ».

Huaſcar, chargé de liens, parut devant Ataliba. « Vois, lui dit ce pere
» affligé ; vois, cruel, ce que tu me
» coûtes. — Il te ſied bien, répond le
» farouche Huaſcar, de me reprocher
» une mort, quand dix mille Incas égor-
» gés ſont les victimes de ta rage ! Tu
» pleures, tigre ! tu le dois ; mais eſt-ce-
» là ce que tu pleures ? Va voir le
» meurtre qu'on a fait des Peuples ſu-
» jets de tes peres, Cuſco, ſes palais,
» & ſes temples regorger du ſang des
» vieillards, & des femmes, & des en-
» fans, ſes murs ſaccagés, ſes cam-
» pagnes, qui ne ſont plus que des tom-
» beaux ; & pleure ton fils, ſi tu l'oſes ».

Ces terribles mots étoufferent dans le cœur d'Ataliba le ſentiment de ſon propre malheur : le Roi prit la place du pere.

Digitized by Google

Il regarde ſes Lieutenans, & les interroge des yeux. Leur ſilence même eſt l'aveu de ce qu'il vient d'entendre. « Il eſt donc » vrai, dit-il, & par une aveugle fureur » on m'a rendu exécrable à la terre! Cela » ſeul manquoit à mes maux ». Alors, renverſé ſur ſon trône, & détournant les yeux pour ne pas voir la lumiere, il reſte dans l'accablement, & ne reſpire que par de longs ſanglots. « Juſqu'à l'inſtant où ton » fils a péri, lui dit Palmore avec triſteſſe, » j'ai pu commander à tes Peuples; mais, » du moment qu'ils l'ont vu tomber, leur » douleur, transformée en rage, n'a plus » connu de frein. Punis-les, ſi tu veux, » de l'avoir trop aimé; ou pardonne à » leur déſeſpoir, dont la cauſe n'eſt que » trop juſte, & dont l'excuſe eſt dans ton » cœur. Ils ont vengé ton fils, comme » l'auroit vengé ſon pere ».

« Huaſcar, reprit Ataliba après un » long & douloureux ſilence, voilà les » excès effroyables où ſe portent les Na- » tions, lorſqu'une fois la diſcorde & la

„ guerre ont rompu les nœuds les „ plus ſaints, & chaſſé des cœurs la „ nature. Étouffons ces fureurs dans nos „ embraſſemens. Reprends ton ſceptre „ & ton Empire, & pardonne-moi tes „ malheurs „.

Huaſcar indigné le repouſſe & lui dit: „ Va, meurtrier de ma famille, va régner „ ſur des morts, t'aſſeoir ſur des ruines, „ & t'applaudir, en contemplant des maſ- „ ſacres & des débris. Tel eſt l'Empire „ que tu m'offres. Je ne veux de toi que „ la mort. Garde tes préſens, ta pitié; „ garde les fruits de tes forfaits; qu'ils „ en éterniſent la honte; & que, pour „ mieux te déteſter, les malheureux que „ je te laiſſe ſoient condamnés à t'obéir „.

" Tu ſais, lui dit Ataliba, que les crimes „ que tu m'imputes, ne ſont pas les miens; „ tu le ſais; mais ta douleur te rend in- „ juſte. Je laiſſe au temps à la calmer. Un „ jour tu te reſſouviendras que j'ai déteſté „ la guerre, que je t'ai démandé la „ paix, que je te la demande encore, plus

» pénétré, plus accablé que toi des maux
» que nous nous ſommes faits. Alors tu
» retrouveras ton frere tel que tu le vois
» aujourd'hui, traitable, humain, ſen-
» ſible & juſte. Adieu. Je te laiſſe en ces
» murs, captif, il eſt vrai, mais n'ayant
» qu'à vouloir, pour ceſſer de l'être. Le
» jour même que, ſur l'autel du Soleil
» notre pere, tu conſentiras, avec moi,
» à nous jurer une alliance & une paix
» inviolable, ton trône, ton empire,
» tout te ſera rendu ».

CHAPITRE XXXVII.

LA citadelle de Cannare fut la prison du Roi captif. Le vainqueur y laissa une garde fidelle sous le sévere Corambé. Il envoya Palmore gouverner en son nom les Etats de Cusco ; & lui, rendant, sur son passage, aux vallons de Riobamba, de Muliambo, d'Iliniça, les laboureurs qu'il en avoit tirés, il retourne à Quito sans pompe, accompagné du lit funebre qui portoit son malheureux fils.

L'arrivée d'Ataliba fut le tableau le plus touchant d'une désolation publique. Sa famille éplorée vient au-devant de lui. Un Peuple nombreux l'accompagne ; mais aucune voix ne s'éleve pour féliciter le vainqueur : on n'est occupé que du pere ; & si la nuit déroboit à ses yeux tout ce Peuple qui l'environne, aux gémissemens échappés à travers un vaste silence, il se croiroit dans un

Digitized by Google

déſert, où quelques malheureux égarés & plaintifs implorent le ſecours du ciel.

Dans cette foule, & au milieu de la famille de l'Inca, paroît une femme éperdue. Ses voiles déchirés, ſa tête échevelée, ſon ſein meurtri, ſes yeux égarés, ſa pâleur, les convulſions de la douleur dans tous les traits de ſon viſage, ſes mains qu'elle tend vers le ciel, tout annonce une mere, & une mere au déſeſpoir.

Du plus loin que l'Inca la voit, il deſcend de ſon ſiege, il va au-devant d'elle, & la recevant dans ſes bras: « Ma bien aimée, lui dit-il, le Soleil » notre pere a rappellé ton fils: il diſ» poſe de ſes enfans. Heureux celui que » l'innocence, la vertu, la gloire, l'amour » accompagnent juſqu'au tombeau! il a » fait la moiſſon; il quitte le champ de la » vie. Ton fils a peu vécu pour nous, » mais aſſez pour lui-même: il emporte » avec lui ce que les ans donnent à peine, » & ce qu'un inſtant peut ravir, les regrets

» & l'amour du monde. Affligeons-nous » de lui ſurvivre : l'homme à plaindre » eſt celui qui pleure, & non pas celui » qui eſt pleuré. Mais, par un excès de » douleur, n'accuſons pas la deſtinée ; » ne reprochons pas au Soleil d'avoir re- » pris un de ſes dons ». Vérités conſolantes pour de moindres douleurs, mais trop foible ſoulagement pour le cœur d'une mere ! Elle demande à voir ſon fils ; on apporte à ſes pieds ce que la mort lui en a laiſſé, & à l'inſtant, avec un cri qui part du fond de ſes entrailles, elle ſe jette ſur ce corps inanimé, elle l'embraſſe, elle le ſerre étroitement, elle l'inonde de ſes larmes, juſqu'à ce qu'elle-même, étouffée, expirante, elle ait perdu le ſentiment de la vie & de la douleur.

L'Inca, dans les bras d'Alonzo, ſentoit r'ouvrir, à cette vue, toutes les plaies de ſon cœur ; le jeune homme mêloit ſes larmes aux larmes de ſon ami ; & les neveux de Montezume, témoins de la

déſolation

déſolation d'une auguſte famille, penſoient à leurs propres malheurs.

Aciloé (c'étoit le nom de cette mere infortunée) fut portée dans ſon palais; & l'Inca ſe rendit au temple, où le corps de ſon fils, arroſé de parfums, fut dépoſé, en attendant le jour deſtiné à ſes funérailles.

Après un humble ſacrifice, pour rendre graces au Soleil, l'Inca ſortit du temple, & ſous le portique, où ſon Peuple l'environnoit, il éleva la voix & demanda ſilence. « Ma cauſe étoit juſte, dit-il, & » notre Dieu l'a protégée; mais l'aveugle » ardeur de mes troupes à nous venger, » mon fils & moi, a déshonoré ma victoire; & c'eſt moi qui porte la peine » des excès commis en mon nom. Peuple, » je veux bien expier ce qu'on a fait d'injuſte & d'inhumain. Mais c'eſt aſſez » pour votre Roi d'être malheureux; n'achevez pas de l'accabler, en le croyant » coupable. Il ne l'eſt point. J'étois expirant à Cannare, lorſqu'on y a verſé tant

» de ſang ; j'étois éloigné de Cuſco, lorſ-
» qu'on l'a ſaccagée ; & j'ai déteſté ces
» fureurs. Je vous conjure, au nom du
» Dieu qui m'en punit, de m'en épargner
» le reproche. Puiſſe mon nom être effacé
» de la mémoire des hommes, avant
» qu'on y ajoute le ſurnom de cruel ! Le
» Roi mon frere, que le ſort a mis entre
» mes mains, ſera, malgré lui-même, un
» exemple de ma clémence. Cependant,
» ſi le cri de la calamité retentit juſqu'à
» vous, & s'il vous fait entendre qu'Ata-
» liba fut violent & ſanguinaire ; ô mon
» Peuple, élevez la voix, & répondez
» qu'Ataliba fut malheureux ».

Le ſoir même, avec Alonzo, ſoula-
geant ſon ame oppreſſée : « Mon ami,
» lui dit-il, tu ſais toute l'horreur que nos
» diſcordes m'inſpiroient ; l'événement a
» paſſé mes craintes ; & dans cet abîme
» de maux, je vois trop s'accomplir mes
» funeſtes preſſentimens. Vouloir la guerre,
» c'eſt vouloir tous les crimes & tous les
» malheurs à la fois. Dire à des meurtriers,

„ qu'on assemble pour l'être, d'user de
„ modération, c'est dire aux torrens des
„ montagnes de suspendre leur chûte &
„ de régler leur cours. Aucun Roi ne sera
„ jamais plus résolu que je l'étois, à ré-
„ primer l'emportement & les abus de la
„ victoire ; & voilà cependant que des
„ millions d'hommes me regardent comme
„ un fléau „.

" Hélas ! Prince, lui dit Alonzo,
„ l'homme, en proie à ses passions, est
„ si foible contre lui-même, & si peu sûr
„ de se dompter ! comment pourroit-il
„ s'assurer d'une multitude effrénée, à
„ qui lui-même il a donné l'affreuse liberté
„ du mal ! Mais tout cet Empire est témoin
„ que l'inflexible Roi de Cusco vous a
„ forcé de tirer le glaive. Ne vous acca-
„ blez point vous-même d'un injuste re-
„ proche ; & si les malheureux que la
„ guerre a faits, vous accusent, laissez à
„ vos vertus répondre de votre innocence,
„ & repoussez l'injure par la clémence &
„ les bienfaits „.

Ces paroles releverent le courage d'Ataliba ; & ſa douceur fut ſuſpendue juſqu'au jour qu'il avoit marqué pour les funérailles de ſon fils. C'étoit la fête du Soleil, lorſque, repaſſant l'équateur, il rentre dans notre hémiſphere, & revient donner le printemps & l'été aux climats du nord. C'étoit auſſi la fête de la Paternité.

CHAPITRE XXXVIII.

APRÈS les cantiques, les vœux & les offrandes accoutumées, le Monarque, assis sur son trône, au milieu d'un parvis (*) immense, ayant à ses pieds les Caciques, & les vieillards juges des mœurs (**), voit s'avancer les peres de famille, qui menent, chacun devant soi, leurs enfans parvenus à l'âge de l'adolescence. Ils s'inclinent devant l'Inca, & après l'avoir adoré, le pere, qui porte en ses mains un faisceau de palmes, les distribue à ceux de ses enfans qui ont fidellement rempli les saints devoirs de la nature. Ces palmes sont les monumens de la piété filiale. Tous les ans, chacun

(*) Cette Place s'appelloit *Cuci-pata*, lieu de réjouissance.

(**) *Lacta-Camayu* étoit le nom de ces Magistrats.

des enfans, dont l'obéiſſance & l'amour ont obtenu ce prix, l'ajoute à ſon trophée; & de ces palmes réunies, qu'il recueille dans ſa jeuneſſe, il compoſe le dais du ſiege paternel, d'où lui-même il dominera un jour ſur ſa poſtérité. Ce ſiege eſt dans chaque famille comme un autel inviolable: le chef a ſeul droit de s'y aſſeoir; & les palmes qui le couronnent, rappellant ſes vertus, diſent à ſes enfans: Obéiſſez à celui qui ſut obéir; révérez celui qui révéra ſon pere. Dès qu'il ſent la mort s'approcher, il ſe fait placer expirant ſous ce vénérable trophée, il y rend le dernier ſoupir; &, au moment de ſa ſépulture, ſes enfans détachent ces palmes pour en ombrager ſon tombeau. La menace la plus terrible d'un pere à ſon fils, qui s'oublie, c'eſt de lui dire: " Que fais-tu? malheureux! Si „ tu es indigne de mon amour, tu n'auras „ point de palmes ſur ta tombe „. C'eſt donc là le ſigne & le gage que chaque pere vient donner au Monarque, pere

du Peuple, de l'obéiſſance, du zele & de l'amour de ſes enfans.

Si quelqu'un d'eux a manqué de remplir ces pieux devoirs, la palme lui eſt refuſée. Le pere, en ſoupirant, obéit à la loi, qui l'oblige de l'accuſer. Une plainte ſincere & tendre échappe à regret de ſa bouche; & ſi le ſujet en eſt grave, l'enfant rebelle eſt exilé de la maiſon de ſon pere. Condamné, durant ſon exil, à la honte d'être inutile, attachée à l'oiſiveté, il n'eſt admis à la culture ni du domaine du Soleil, ni des champs de l'Inca, ni de celui des veuves, des orphelins & des infirmes; le champ même qui nourrit ſon pere eſt interdit à ſes profanes mains. Ce temps d'expiation eſt preſcrit par la loi. Le malheureux jeune homme en compte les momens; & on le voit, ſeul, étranger à ſes amis, à ſa famille, errer ſans ceſſe autour de la demeure paternelle, dont il n'oſe toucher le ſeuil. Celui dont l'exil finiſſoit avec l'année révolue, rentroit ce jour-là

même en grace ; les Décurions (*) le ramenoient devant le trône du Monarque ; son pere lui tendoit les bras en signe de réconciliation ; à l'instant il s'y précipitoit avec la même ardeur qu'un malheureux, long-temps agité sur les mers par les vents & par les tempêtes, embrasse le rivage où le jettent les flots. Dès-lors il étoit rétabli dans tous les droits de l'innocence : car on ne connoissoit point chez ce Peuple si sage, la coutume d'ôter au coupable puni tout espoir de retour dans l'estime des hommes. La faute une fois expiée, il n'en restoit aucune tache ; tout, jusqu'au souvenir, en étoit effacé.

Après que la clémence & la sévérité ont donné d'utiles leçons, le Monarque prend la parole. " Peres, dit-il, écoutez-
„ moi. Comme vous je suis pere ; je le
„ suis encore avec vous : vos enfans sont
„ les miens. Et la royauté est-elle autre
„ chose qu'une paternité publique ? C'est

(*) *Chinca-Camayu*, qui a charge de dix.

„ là le titre le plus auguſte que le Soleil ,
„ pere de la nature , ait pu donner à ſes
„ enfans. Je viens donc , comme le garant
„ de vos droits , vous les confirmer ; mais
„ je viens , comme le modele de vos de-
„ voirs , vous en inſtruire : car vos devoirs
„ fondent vos droits , & vos bienfaits en
„ ſont les titres. La vie eſt un préſent du
„ ciel , qui ſeul la diſpenſe à ſon gré.
„ Gardez-vous donc de vous prévaloir
„ d'un prodige opéré par vous , & ſachez
„ où vous commencez à mériter le nom
„ de peres : c'eſt lorſqu'ayant reçu des
„ mains de la nature le nouveau né de
„ votre ſang , & l'ayant remis dans les
„ bras de celle qui doit le nourrir , vous
„ veillez ſur les jours & de l'enfant & de
„ la mere , chargé du ſoin d'aſſurer leur
„ repos , & de pourvoir à leurs beſoins.
„ Juſques-là même encore vous ne faites
„ pour eux , que ce que font pour leurs
„ petits le vautour , le ſerpent , le tigre ,
„ les plus cruels des animaux. Ce qui ,
„ dans l'homme , diſtingue & conſacre la

Digitized by Google

„ paternité, c'eſt l'éducation, c'eſt le ſoin
„ de ſemer, de cultiver dans ſes enfans
„ ce qu'on a recueilli ſoi-même, l'expé-
„ rience, le ſeul gain de la vie, & la
„ ſageſſe qui en eſt le fruit, & qui ſeule
„ nous dédommage de la peine d'avoir
„ vécu. Former, dès l'âge le plus tendre,
„ par votre exemple & vos leçons, une
„ ame honnête, un cœur ſenſible, un
„ citoyen docile aux loix, un époux, un
„ ami fidele, un pere à ſon tour révéré,
„ chéri de ſes enfans, un homme enfin
„ ſelon le vœu de la nature & de la ſo-
„ ciété : ce ſont là vos devoirs, vos bien-
„ faits & vos titres ; c'eſt là ce qui fonde
„ vos droits.

" Et vous, enfans, ſouvenez-vous que
„ la nature n'a prolongé la foibleſſe &
„ l'imbécillité de l'homme, que pour le
„ lier plus étroitement à ceux dont il a
„ reçu la naiſſance, & lui faire, par le
„ beſoin, une longue & douce habitude
„ d'en dépendre & de les aimer. Si elle
„ eût voulu le diſpenſer de ce tribut

„ d'amour & de reconnoiſſance, elle „ l'eût pourvu des moyens de vivre in- „ dépendant preſque auſſi-tôt qu'il ſeroit „ né, & de ſe ſuffire à lui-même. Sa „ longue enfance eſt dénuée de force & „ d'intelligence ; ſa foibleſſe n'a pour „ reſſource ni l'agilité, ni la ruſe, ni la „ fineſſe de l'inſtinct. Tel eſt l'ordre de „ la nature ; pour forcer l'enfant à chérir „ & à révérer ſes parens. Il ſemble „ qu'elle ait voulu l'abandonner à leurs „ ſoins, pour leur en laiſſer le mérite, & „ qu'elle ait conſenti à paſſer pour ma- „ râtre, afin de donner lieu à toute leur „ tendreſſe de s'exercer ſur leur enfant. „ Ainſi, en lui refuſant tout, elle ſupplée „ à tout par l'amour paternel. Rappellez- „ vous donc votre enfance ; & tout ce „ qui vous a manqué dans ce long état „ de foibleſſe, pour vous dérober aux „ beſoins, aux périls qui vous aſſiégeoient ; „ ſongez que c'eſt de vos parens que vous „ l'avez reçu ; que la nature, en vous „ jetant parmi les écueils de la vie, s'eſt

„ repoſée ſur leur amour du ſoin de vous
„ en garantir. Mais ce que vous devez
„ ſur-tout à leur tendreſſe vigilante, c'eſt
„ de vous avoir éclairés ſur les moyens
„ de vivre heureux; c'eſt de vous avoir
„ adoucis, apprivoiſés, ſoumis aux loix
„ de l'équité, de la raiſon, de la ſageſſe.
„ Sans les ſoins qu'ils ont pris de vous,
„ vous ſeriez ſauvages, ſtupides, féroces
„ comme vos aïeux. Aimez donc vos pa-
„ rens, pour vous avoir appris l'uſage du
„ don de la vie, dont l'innocence fait le
„ charme & dont la vertu fait le prix „.

A ces mots, des larmes de joie & d'amour coulent de tous les yeux. Les enfans, aux genoux des peres, s'attendriſſent & rendent graces; les peres, en les embraſſant, s'applaudiſſent de leurs bienfaits. L'Inca, témoin de ce ſpectacle, ſent plus vivement que jamais la perte de ſon fils. " Guerre impitoyable, dit-il, „ ſans toi, ſans tes fureurs, je partage-
„ rois l'allégreſſe & la gloire de ces bons
„ peres. Il ſeroit là; il auroit reçu de ma

» main la premiere palme. Qui la méri-
» toit mieux que lui » ? Il n'en put dire davantage : les ſanglots lui étouffoient la voix. Il fut quelques inſtans muet & baigné dans ſes larmes. « Non, reprit-il
» enfin, qu'on m'apporte mon fils ; je ne
» veux pas qu'il ſoit fruſtré de ce der-
» nier tribut d'amour & de louange. Du
» haut du ciel, il entendra la voix gé-
» miſſante d'un pere ; il me plaindra d'être
» privé de lui ».

On lui obéit ; & au pied de ſon trône fut apporté le lit funebre où repoſoit le corps de Zoraï. Peuple, s'écria le Mo-
» narque, en s'y précipitant, le voilà,
» ce modele de l'amour filial ; le voilà,
» le plus tendre, le plus reſpectueux, le
» plus aimable des enfans. Oui, depuis
» ſa naiſſance, il l'a été pour moi, il l'a
» été juſqu'à ſa mort. Des jouiſſances dé-
» licieuſes, des eſpérances encore plus
» douces, & tout ce que l'ame d'un pere
» peut éprouver de joie & de conſolation,
» tel étoit le prix de mes ſoins, & le pré-

» ſage du bonheur qui vous attendoit ſous
» ſon regne. Il étoit impoſſible qu'un ſi
» bon fils ne fût pas un bon Roi. Le goût
» du bien, l'amour de l'ordre, le ſenti-
» ment de l'équité lui étoient naturels.
» Il n'eſtimoit dans la gloire que la com-
» pagne de la vertu; il déteſtoit le men-
» ſonge comme le complaiſant du vice;
» il adoroit la vérité. Magnanime ſans
» faſte, & modeſte avec dignité, il étoit
» ſimple, & il aimoit tout ce qui l'étoit
» comme lui. Il ne voyoit dans ſa naiſ-
» ſance que la deſtination & que le dé-
» vouement de ſa vie au bonheur du
» monde; & le nom de fils du Soleil,
» loin de l'énorgueillir, l'humilioit ſans
» ceſſe, en lui faiſant ſentir le poids des
» devoirs qu'il lui impoſoit. Si quelqu'un
» des jeunes Incas ſe montre plus digne
» que moi de régir cet Empire auguſte,
» c'eſt à lui, me diſoit-il ſouvent, de
» vous remplacer ſur le trône; c'eſt à
» moi de lui céder. Jugez, s'il eût fait
» des heureux! Vous l'auriez été ſous

» ſon regne ; & ſon pere, encore plus
» heureux, ſeroit mort ſans inquiétude
» dans les bras d'un tel ſucceſſeur. Un
» Dieu juſte n'a pas voulu que cette
» ame ſenſible ait vu les crimes & les
» ravages d'une guerre, hélas ! trop
» funeſte. Mon fils eût arroſé de larmes
» ce trophée de ma victoire, cet éten-
» dard qu'on a trempé dans un déluge
» de ſang. Il n'eſt plus. Nous avons
» perdu, moi, le plus vertueux fils, &
» vous, le plus vertueux Prince. Sou-
» mettons-nous, & allons lui rendre les
» triſtes honneurs du tombeau. »

Alors le Monarque, à la tête de ſa famille & de ſon Peuple, accompagna le corps de ſon fils juſqu'au temple, où, ſur un trône d'or, il fut placé en face de l'image du Soleil, ayant à ſes pieds l'étendard qui lui avoit coûté la vie, & dans ſa main la palme de l'amour filial.

Cora ne parut point au temple. Alonzo l'y chercha des yeux ; & ne l'ayant point

apperçue, il en fut pénétré d'effroi.

Le Monarque, au retour du temple, le fit appeller. " Mon ami, lui dit-il, „ mes triſtes devoirs ſont remplis. Il eſt „ temps que le pere cede la place au „ Roi, & que je me mette en défenſe „ contre cet ennemi terrible, dont tu „ nous as menacés. C'eſt à toi que je „ me confie. Ton zele, ton expé- „ rience, ta valeur, voilà mon eſpoir. „ — Je le remplirai, dit Alonzo; & „ plût au ciel que la défenſe & le ſalut „ de cet Empire ne dût te coûter que „ mon ſang! Je le verſerois avec joie. „ — O mon ami! qu'ai-je donc fait, „ lui dit l'Inca, en l'embraſſant, pour „ avoir mérité de toi un zele ſi noble „ & ſi tendre „ ?..... A ces mots, on vient dire au Roi que le Grand-Prêtre du Soleil demande à lui parler. Alonzo ſe retire, & va, s'il eſt poſſible, chercher, dans le ſommeil, un ſoulagement à ſes peines, & aux preſſentimens terribles dont il venoit d'être frappé.

Digitized by Google

CHAPITRE XXXIX.

POUR une ame abandonnée à l'orage des paſſions, l'incertitude eſt le plus grand des maux. Battu ſans ceſſe par les vagues de l'eſpérance & de la crainte, le courage n'a point de priſe ; la réſolution même d'être malheureux n'a point de terme où ſe fixer.

Telle fut, pour l'ame d'Alonzo, cette longue & pénible nuit. Enfin le ſommeil, par pitié, laiſſoit tomber quelques pavots ſur ſa paupiere appeſantie. Un bruit le frappe ; il ſe leve, &, à la foible lueur du crépuſcule du matin, il voit paroître un vieillard vénérable, le front couvert de cheveux blancs, pâle & triſte comme les ſpectres, mais conſervant dans ſa douleur un air noble & majeſtueux. « Je ſuis le pere de Cora, » lui dit-il. Ma fille m'envoie. C'eſt ſa der» niere volonté que j'accomplis. Va-t-en,

» malheureux jeune homme, & laiſſe-
» nous les maux que tu nous fais. Tu as
» porté l'opprobre & la mort dans une
» famille innocente, qui, ſans toi, le
» ſeroit encore ». A ces mots, le vieil-
lard ſentit ſes genoux qui ployoient ſous
lui; & il tomba de défaillance. Alonzo,
pâle & frémiſſant, lui tend les bras, &
le releve. « Parlez, lui dit-il; qu'ai-je
» fait? de quel malheur ſuis-je la cauſe?
» — Cruel! peux-tu le demander? peux-
» tu vouloir l'entendre de la bouche d'un
» pere? Tu nous annonçois des vertus:
» la bonté, la candeur étoient peintes
» ſur ton viſage; le crime & la trahiſon
» ſe cachoient au fond de ton cœur. Sois
» content. Ma fille, trop foible, trop
» ſimple, hélas! pour avoir pu ſe ſau-
» ver de tes artifices, ma fille vient de
» révéler le parjure & le ſacrilége qu'elle
» a commis en ſe livrant à toi. Elle n'a pu
» cacher qu'elle alloit être mere; & de-
» main notre honte éclate: demain, elle,
» ſa mere & moi, ſes ſœurs, ſes freres,

» innocens, nous ſerons ménés au ſup-
» plice. La ſolitude, l'infamie, une éter-
» nelle ſtérilité marqueront la place où
» ma fille eſt née. On diſperſera notre
» cendre. Nous n'aurons pas même un
» tombeau. Va-t-en : ma fille t'en conjure.
» La malheureuſe t'aime encore ; &, en
» me confiant le ſecret de ſon ame, elle
» m'a fait promettre de ne le point tra-
» hir. Mais elle craint que ta douleur ne
» te décele & ne t'accuſe ; & le ſeul prix
» qu'elle demande de ſa mort, dont tu
» es la cauſe, c'eſt que tu n'en ſois pas
» témoin ».

Tandis que l'Indien parloit, le remords & le déſeſpoir déchiroient le cœur d'Alonzo. Ses yeux attachés à la terre, ſes cheveux hériſſés d'horreur, ſon immobilité ſtupide, tout annonçoit un criminel, condamné par ſon juge ; & ſon juge étoit dans ſon cœur. Il tombe aux pieds du vieillard, &, d'une voix étouffée, il prononce à peine ces mots : « O mon
» pere ! tu ſais mon crime ; ſais-tu quelle

» fatalité m'y a pouſſé malgré moi? Sais-
» tu dans quel moment terrible la frayeur
» & l'égarement m'ont livré ta fille mou-
» rante, & l'ont fait tomber dans mes
» bras ? J'atteſte mon Dieu & le tien,
» que dans ce péril effroyable, mon
» unique réſolution étoit de la ſauver.
» Nous nous ſommes perdus, & nous
» t'avons perdu toi-même. Je ne prétends
» pas t'appaiſer. Voilà mon ſein, voilà
» mon épée. Frappe, venge-toi. — Me
» venger! Hé ne ſais-tu pas, dit le vieil-
» lard, que la vengeance eſt inſenſée;
» qu'au malheur elle joint le crime, &
» ne ſoulage que les méchans? Va, ton
» ſang ne racheteroit ni la mere ni les
» enfans. Je n'en mourrois pas moins,
» & je mourrois coupable. Laiſſe-moi du
» moins l'innocence: tout le reſte eſt perdu
» pour moi. Tu fus égaré, je le crois;
» tu n'es ni méchant ni perfide; mais,
» quand tu le ſerois, nous avons dans
» le ciel un Dieu pour juger & punir ».

« Ame céleſte! s'écrie Alonzo, tu

» m'accables, tu me confonds..... Et » l'opprobre, & la mort, & le dernier » ſupplice ſeroient le prix de tes vertus ! » Et ta fille, auſſi vertueuſe, non moins » innocente que toi !.... Non, vous » ne mourrez point. Ne me mépriſe pas » aſſez pour croire que je veuille me ca- » cher, m'enfuir lâchement. Je paroîtrai, » j'avouerai tout, j'embraſſerai votre dé- » fenſe, je vous tirerai de l'abîme où je » vous ai précipités, ou bien j'y périrai » moi-même. Mais commence par t'éloi- » gner avec ta femme & tes enfans ».

« Connois-tu, lui dit le vieillard, » quelque aſyle contre les loix, & contre » le remords qui ſuivroit le parjure ? J'ai » promis au Soleil de reſter ſoumis à ſes » loix. Ma parole, ma foi ſont pour moi » des liens plus forts que ne ſeroient des » chaînes. Un Inca n'en connoît point » d'autres ; & je mourrai ſans les briſer. » Toi, qui n'es point engagé ſous ces » loix redoutables, éloigne-toi ; donne » à ma fille la conſolation de te ſavoir

» hors de danger. Epargne-lui l'horreur » de ton ſupplice. — Va, dit Alonzo, » pénétré de reſpect, de douleur & de » reconnoiſſance ; va lui jurer que jamais » ſon amant ne l'abandonnera. Je ſuis » époux & pere. Il n'eſt point de danger » au-deſſus d'un courage à la fois animé » par l'amour & par la nature ». A ces mots il tendit les bras au vieillard encore frémiſſant. « Mon pere, lui dit-il, mon » pere ! embraſſe-moi, ou perce-moi le » cœur. Je ne puis ſoutenir ta haine ». Le vieillard tombe dans ſon ſein, l'embraſſe, le plaint, lui pardonne ; & des torrens de larmes ſe confondent dans leurs adieux.

Cependant le bruit ſe répand que l'aſyle des Vierges a été profané; que l'une d'elles a violé ſes vœux ; qu'elle porte le fruit d'un amour ſacrilege ; & que le Soleil, irrité de ce parjure abominable, en demande l'expiation. Un crime inoui juſqu'alors, remplit d'horreur tous les eſprits. Les malheurs qui l'ont annoncé, & dont

Digitized by Google

peut-être il eſt la cauſe, les feux de la guerre civile allumés entre les deux freres, tout le ſang qu'elle a fait couler, le fils d'Ataliba, l'héritier du trône, enlevé à ſes Peuples par une mort funeſte, ce long amas de crimes & de calamités ſe retrace à la fois comme des ſignes de colere, que le Soleil, en s'éclipſant, n'a déja que trop confirmés. On craint même qu'un Dieu jaloux ne ſoit pas encore appaiſé, & ne ſe venge ſur tout un Peuple de l'injure faite à ſa gloire. O ſuperſtition! Le Peuple le plus doux, le plus humain de l'univers, crioit vengeance au nom d'un Dieu dont il adoroit la clémence. Il ne ſe raſſura que lorſqu'il eut appris que le Pontife avoit dénoncé la criminelle au tribunal ſuprême; que déja l'on creuſoit la tombe, & que l'on dreſſoit le bûcher.

CHAPITRE XL.

CE jour-là le Soleil ſe couvrit de triſtes nuages, & ce deuil ſombre de la nature ajoutoit encore à l'effroi dont tous les cœurs étoient frappés. Le Roi parut, ſelon l'uſage, ſous le portique du Palais. Une multitude tremblante environnoit le trône ; & à travers les flots de ce Peuple aſſemblé, le Pontife, les Prêtres, les Miniſtres des loix, ſe faiſant ouvrir un paſſage, amenerent devant l'Inca la jeune & timide Prêtreſſe. Son pere accablé de douleur, ſa mere pâle & défaillante, deux ſœurs plus jeunes, auſſi belles, trois freres, l'eſpérance d'une auguſte famille, victimes de la même loi, venoient tous s'offrir au ſupplice.

Cora qu'il falloit ſoutenir, tant elle étoit foible & tremblante, tomba ſans force & ſans couleur, en paroiſſant devant ſon juge. On la ranime; il l'interroge.

Elle

Elle répond avec candeur. " Ce fut, „ dit-elle, dans cette nuit horrible, où „ le volcan menaçoit d'enfevelir ces „ murs : ma frayeur me précipita dans „ les bras d'un libérateur. Voilà mon „ malheur & mon crime. Fils du Soleil, „ s'il eſt poſſible d'en adoucir la peine, „ écoute la nature, qui réclame contre „ la loi. Ce n'eſt pas pour moi que j'im- „ plore ta clémence : il faut que je meure, „ je le ſais. Mais regarde un pere, une „ mere, des ſœurs, des freres innocens; „ c'eſt pour eux ſeuls qu'en mourant je „ demande grace „.

Le pere alors prit la parole. " Inca, dit-il, dans un moment d'égarement & „ de terreur, ma fille a été foible, impru- „ dente & fragile; c'eſt au Dieu qui voit „ dans les cœurs à la juger; mais c'eſt à „ moi d'accuſer l'auteur de ſa perte. Ce „ premier coupable, c'eſt moi. Ma piété „ aveugle a dévoué ma fille au culte „ des autels, & l'y a offerte en victime. „ Dans le moment du ſacrifice j'ai entendu

„ gémir ſon cœur ; & religieuſement „ cruel, le mien s'eſt endurci. Pere déna- „ turé, j'ai vu ſes larmes, je l'ai vue ſe „ précipiter dans le ſein de ſa mere, y „ chercher un aſyle contre la violence „ du pouvoir paternel ; & moi, ſans „ pitié, ſans remords, j'ai conſommé le „ parricide. Son crime, hélas ! ſon pre- „ mier crime fut de m'obéir ; ſon reſpect, „ ſon amour pour moi l'a perdue. Je ſuis „ le bourreau de ma fille. Je la traîne au „ ſupplice „ ! En prononçant ces mots le vieillard embraſſoit ſa fille ; ſes ſan- glots étouffoient ſa voix ; ſon cœur ſe briſoit de douleur ; & les larmes de ſang qui couloient de ſes yeux inondoient le ſein de Cora. Tous les cœurs étoient déchirés.

Le Monarque attendri lui-même, mais contraint par la loi à uſer de rigueur, pourſuit & ordonne à Cora de déclarer ſon raviſſeur & ſon complice.

Cora frémit, & ſon ſilence fut d'abord ſa ſeule réponſe ; mais les inſtances de

ſon Juge la forcerent enfin de prononcer ces mots : " Fils du Soleil, ſeras-tu plus „ cruel & plus violent que la loi? La loi „ me condamne à la mort; j'y traîne „ avec moi ma famille. N'eſt-ce pas aſſez? „ Te faut-il encore un nouveau parricide? „ Veux-tu que, portant dans la tombe, „ où je vais deſcendre vivante, le fruit de „ mon funeſte amour, j'accuſe encore ce- „ lui qui lui a donné la vie? Veux-tu voir „ mes entrailles ſe déchirer d'horreur, & „ mon enfant épouvanté s'arracher des „ flancs de ſa mere „?

Ces paroles firent ſur l'ame d'Ataliba l'impreſſion la plus terrible; &, ſans inſiſter davantage, il ordonnoit, en gémiſſant, au dépoſitaire des loix de prononcer l'arrêt fatal, lorſqu'on vit tout-à-coup Alonzo fendre la foule, & ſe précipiter au pied du trône de l'Inca. « C'eſt moi „ qui ſuis le criminel, Inca, s'écria-t-il; „ Cora eſt innocente. Ne punis que ſon „ raviſſeur ». A cette vue, à ces paroles que le déſeſpoir animoit, le Roi frémit;

le Peuple reſte immobile d'étonnement; & Cora tremblante & glacée: « Hélas! » dit-elle en ſuccombant, je n'aurai donc » pu le ſauver! — Non, reprit Alonzo, » elle n'eſt point coupable. Je l'enlevai » mourante; & ſon ame éperdue ne put ni » conſentir ni réſiſter à ſon malheur ».

L'Inca voulut ſauver Alonzo. « Etran- » ger, lui dit-il, notre culte n'eſt pas le » vôtre; vous ne connoiſſez pas nos loix; » & ce qui, pour nous, eſt un crime, » n'eſt pour vous qu'une erreur, que je » n'ai pas droit de punir. Éloignez-vous. » Nos loix n'obligent que mes Sujets & » moi. Vous fûtes imprudent, mais vous » n'êtes point criminel, à moins que vous » n'ayez uſé de violence; & Cora ſeule » a droit de vous en accuſer. — Non, non, » dit-elle; un charme auſſi doux qu'in- » vincible m'a livrée à lui. Ceſſe, Alonzo, » ceſſe de t'imputer mon crime. Tu me » fais mourir mille fois. — Loin de vous » accuſer, vous voyez, dit le Roi, qu'elle » vous déclare innocent. — Puis-je l'être,

» s'écrie Alonzo, après avoir égaré ſa
» jeuneſſe; après avoir creuſé la tombe
» ſous ſes pas, la tombe où vous allez la
» faire deſcendre vivante? O comble
» d'horreur! Elle s'ouvre cette tombe
» effroyable, elle s'ouvre à mes yeux,
» prête à la dévorer; & je ſuis innocent!
» Je vois s'allumer le bûcher où ſon pere,
» ſa mere, tous les ſiens vont périr; &
» moi, l'auteur de tant de maux, juſte
» ciel! je ſuis innocent! Inca, ton ami-
» tié pour moi t'a mis un bandeau ſur les
» yeux; tu ne veux pas voir mon crime.
» Plus juſte que toi, je le ſens, & je m'en
» accuſe moi-même. Pardon, malheu-
» reuſes victimes d'un amour inſenſé, par-
» don! Je n'aurai pas du moins la honte
» & la douleur de vous ſurvivre; & ſi
» l'on vous mene à la mort, je vous de-
» vancerai; j'irai, ſur ce bûcher, me
» livrer le premier aux flammes. Là, ce
» fer qui devoit défendre un Peuple ver-
» tueux, un Roi, que je ne ſuis plus
» digne d'appeller mon ami, ce fer me

» percera le cœur. Je ne demande, avant » ma mort, que la grace d'être entendu.

» Je ne suis ingrat ni perfide, reprit-il » avec fermeté. Reçu dans la Cour de » l'Inca, honoré de sa confiance, comblé » de ses bienfaits, je n'ai jamais eu le » dessein de trahir l'hospitalité. Je suis » jeune, ardent, trop sensible. J'ai vu » Cora: mon cœur s'est enflammé pour » elle; mais j'ai respecté son asyle. Ce » n'est qu'un moment effroyable où la » montagne mugissante lançoit un déluge » de feu, où le ciel embrasé, où la terre » tremblante n'offroient par-tout que les » horreurs de mille morts inévitables; ce » n'est qu'en ce moment, qu'à travers les » débris des murs de l'enceinte sacrée, » j'ai cherché, j'ai saisi, j'ai enlevé Cora.

» Elle vous dit qu'elle a cédé! & qui » n'eût pas cédé comme elle? Est-ce assez » d'une loi pour étouffer en nous les sen- » timens de la nature; pour en vaincre » les mouvemens? Vous exigez de la jeu- » nesse la froideur d'un âge avancé! Vous

» exigez de la foibleſſe le triomphe le plus
» pénible de la force & de la vertu ! Ah !
» c'eſt la ſuperſtition qui vous commande,
» au nom d'un Dieu, d'être cruels. L'en
» croyez-vous ? Oubliez-vous que le Dieu
» que vous adorez eſt à vos yeux la bonté
» même ? Quoi ! le Soleil, la ſource de
» la fécondité, lui, par qui tout ſe régé-
» nere, feroit un crime de l'amour ! Et
» l'amour n'eſt lui-même que l'émanation
» de cet aſtre qui vous anime. C'eſt ce
» même feu répandu au ſein des métaux &
» des plantes, dans les veines des animaux,
» & ſur-tout dans le cœur de l'homme,
» c'eſt ce feu que vous adorez dans ſon
» intariſſable ſource. Vous condamnez
» ſon influence ; & parce qu'une Vierge,
» innocente, foible & craintive, aura cédé
» aux mouvemens les plus naturels, les
» plus doux d'un cœur que le ciel lui a
» donné, ſon pere, ſa mere, ſes ſœurs ;
» ſes freres ſeront condamnés à mourir
» avec elle au milieu des ſupplices ! Non,
» Peuple, j'en atteſte votre Dieu & le

Digitized by Google

„ mien ; car le Soleil en eſt l'image : ces „ horreurs ne peuvent lui plaire ; & la „ loi qui vous les commande ne ſauroit „ émaner de lui. Elle eſt des hommes ; „ elle vous vient de quelque Roi jaloux, „ ſuperbe & tyrannique, qui attribuoit à „ ſon Dieu un cœur comme le ſien.

„ On vous a dit que le Soleil faiſoit „ à ſa Prêtreſſe un crime d'être mere, „ & qu'il falloit, pour expier ce crime, „ les ſupplices les plus affreux ; on vous „ l'a dit, & vous avez eu la ſimplicité „ de le croire ! Ah ! Peuple, on avoit „ dit de même à vos aïeux, que leurs „ Dieux, le ſerpent le vautour & le „ tigre, demandoient qu'une mere verſât „ ſur leurs autels le ſang de l'innocent „ qu'elle allaitoit ; &, comme vous, „ pieuſement crédule, la mere immoloit „ ſon enfant. Vous l'avez aboli, ce culte ; „ & le vôtre, non moins barbare, eſt „ encore plus inſenſé „.

Alors, du ton d'un homme inſpiré par un Dieu, & comme ſi ce Dieu avoit parlé

par ſa bouche : " Roi, Peuple, dit-il, „ apprenez à diſcerner, par d'infaillibles „ marques, la vérité qui vient du ciel, „ d'avec l'erreur qui vient des hommes. „ Jettez les yeux ſur la nature : voyez ſon „ ordre & ſon deſſein. Quel que ſoit le „ Dieu qui préſide à cet ordre immuable „ établi par lui-même, il y a conformé ſes „ loix. Et qu'importe à l'ordre éternel le „ vœu qu'a fait imprudemment une jeune „ & foible mortelle, de ſécher, comme une „ plante oiſive, dans la langueur de la „ ſtérilité ? Eſt-ce-là ce qu'en la formant, „ lui a recommandé la nature ? Voyez, „ dit-il, en ſaiſiſſant les voiles de Cora, „ & en les déchirant avec une audace „ impoſante, voyez ce ſein : voilà le ſigne „ des deſſeins de ſon Dieu ſur elle. A ces „ deux ſources de la vie, reconnoiſſez le „ droit, le devoir ſacré d'être mere. C'eſt „ ainſi que parle & s'explique ce Dieu „ qui n'a rien fait en vain „.

Pendant ce diſcours d'Alonzo, un murmure confus élevé dans la multitude,

annonça la révolution qui se faisoit dans les esprits; & le Monarque saisit l'instant de la décider sans retour. « Il a raison, dit-il; „ & la raison est au-dessus de la loi. Non, „ Peuple, il faut que je l'avoue, cette „ loi cruelle ne vient point du sage Manco: „ ses successeurs l'ont faite; ils ont cru „ plaire au Dieu dont elle vengeroit l'in- „ jure; ils se sont trompés. L'erreur cesse; „ la vérité reprend ses droits. Rendons „ graces à l'Etranger qui nous détrompe, „ nous éclaire, & nous fait révoquer une „ loi inhumaine. C'est un bienfait trop „ signalé, pour ne pas effacer une malheu- „ reuse imprudence. Que les Prêtresses du „ Soleil n'aient plus d'autre lien qu'un zele „ pur & libre; & que celle qui désavoue „ la témérité de ses vœux, en soit dès „ l'instant dégagée. Un Dieu juste ne „ peut vouloir qu'on le serve à regret; „ & ses autels ne sont pas faits pour être „ environnés d'esclaves „.

Ainsi parloit ce Prince, avec la double joie de détruire un abus funeste, & de

conſerver un ami. Le vieillard, pere de Cora, ſe proſterne, avec ſes enfans, aux genoux du Monarque; tout le Peuple, les mains au ciel, pouſſe des cris de joie; Alonzo triomphant ſe jette aux pieds de ſon amante. Hélas! encore évanouie dans les bras de ſa mere, ſes yeux, obſcurcis d'un nuage, n'apperçoivent point Alonzo. En le voyant ſe dévouer pour elle, le trouble, l'attendriſſement, la frayeur l'avoient accablée. Froide, tremblante, inanimée, laiſſant ployer ſous elle ſes genoux défaillans, elle s'étoit penchée dans le ſein de ſa mere, qui, croyant l'embraſſer pour la derniere fois, n'avoit pas eu la cruauté de la rappeller à la vie. Ce fut le cri de la nature, qui, du ſein des peres, des meres, & de tout un Peuple attendri, s'éleva juſqu'au ciel, ce fut ce cri qui ranima ſes ſens. Elle revient du ſommeil de la mort; elle reſpire, ouvre les yeux, & ſe voit dans les bras d'Alonzo, qui, tranſporté, lui dit, en l'embraſſant: « Vis, chere amante; tu

» es à moi ; la loi fatale eſt abolie. — Que » dis-tu ? que fais-tu ? Malheureux ! lui » dit-elle, va-t-en, & me laiſſe mourir. » — Non, tu vivras, reprit Alonzo. La » nature & l'amour l'emportent ; les ſaints » noms de pere & de mere ne ſont plus » un crime pour nous ». A ces mots, Cora, dans l'excès de la ſurpriſe & de la joie, ſoupire, ſerre dans ſes bras ſon amant, ſon libérateur ; &, trop foible pour ſoutenir une révolution ſi violente & ſi ſoudaine, ſuccombe une ſeconde fois.

Tandis qu'Alonzo la ranime, le Peuple s'empreſſe à les voir, à ſe réjouir avec eux. Un pere, une mere éperdus, leurs enfans qui tremblent encore, Cora qui, dans les bras d'Alonzo, reprend avec peine l'uſage de la vie & du ſentiment, le trouble, l'effroi, la tendreſſe de cet amant, qui craint de la voir expirer, la joie & le raviſſement du Peuple qui les environne, forment un ſpectacle ſi doux, que le Roi, les Incas, des Héros Mexicains ne peuvent retenir leurs larmes. Amazili ſur-tout &

ſon fidele Télaſco en jouiſſent avec tranſport. « Ah! Télaſco, diſoit cette fille » charmante, que ces amans vont être » heureux! Ils paſſent, comme nous, de » l'excès du malheur à la félicité ſuprême. » Qu'ils vont bien s'aimer! — Comme » nous, lui dit Télaſco. Le ciel a fait pour » eux deux cœurs tout ſemblables aux » nôtres ».

La foule s'étant écoulée, & le Monarque, avec les Incas, étant rentré dans le palais, Cora & ſon amant ſont appellés; & le Prêtre leur parle ainſi: « Cora » eſt libre. Un Dieu qui ne veut que l'a» mour, ne peut exiger la contrainte; & » j'ai la joie, avant de deſcendre au tom» beau, de voir du nombre de ſes loix » retrancher une loi cruelle, qui n'étoit pas » digne de lui. Mais devant lui la ſainteté » de l'hymen eſt inviolable. Il veut qu'en » ſa préſence le don d'une foi mutuelle en » conſacre les nœuds. -- Ah! le ciel & la » terre me ſont témoins, s'écrie Alonzo, » que je ſuis l'époux de Cora; qu'elle eſt

Digitized by Google

» la moitié de moi-même ; qu'elle a reçu
» ma foi ; que mes jours ſont à elle ; &
» que mon devoir le plus ſaint eſt de mé-
» riter ſon amour. Seulement je demande,
» ſages & vertueux Incas, que nous
» voyons, de votre culte ou de celui de
» ma patrie, quel eſt le plus digne du
» Dieu que l'univers doit adorer. J'eſpere
» que bientôt nous n'aurons plus qu'un
» même autel ; & ce ſera au pied de cet
» autel, ſous les yeux de l'Etre ſuprême,
» que la religion ſanctifiera les vœux de
» la nature & de l'amour ».

CHAPITRE XLI.

LA ſuperſtition (*a*), qui par toute la terre va traînant ſes chaînes ſacrées, dont elle charge les nations, frémit de rage, en voyant abolir la ſeule loi qu'elle eût dictée aux adorateurs du Soleil. Mais pour s'en conſoler, elle jetta les yeux ſur l'Europe, où elle dominoit, ſur l'Eſpagne, où elle avoit placé le ſiege affreux de ſon empire. Son triomphe s'y préparoit; on y alloit célébrer ſa fête abominable; lorſque le vaiſſeau de Pizarre, ayant franchi les vaſtes mers, entra dans ce golfe (*) célebre, par où l'Océan s'eſt ouvert un paſſage juſqu'aux bords de l'Egypte & de la Scithie.

Ce grand homme, tout occupé de l'importance de ſes deſſeins, en méditoit

(*) Le golfe de Cadis.

profondément les difficultés effrayantes. L'une de ces difficultés étoit l'état de sa fortune. Le peu d'or qu'il avoit recueilli de sa premiere course, s'étoit perdu & dissipé dans les mains de ses compagnons. Son entreprise, qui d'abord avoit passé pour insensée, n'avoit plus aucun partisan. La confiance étoit perdue; & les secours en dépendoient. Il falloit pour la ranimer, l'éclat de la faveur du Prince. Mais quelle horreur la Cour d'Espagne ne devoit-elle pas avoir des ravages, des cruautés qui s'exerçoient en Amérique? Ces brigands, ces fléaux de l'Inde n'étoient-ils pas en exécration à leur patrie épouvantée des excès qu'ils avoient commis? Un jeune Roi, surtout, que la cupidité n'avoit pas corrompu encore, devoit les détester; & dans l'opinion qu'il avoit de ces cœurs féroces, il alloit confondre celui qui solliciteroit le droit d'imiter leur exemple, & de rendre odieux son regne aux Peuples d'un autre hémisphere. Le cri plaintif de

Digitized by Google

la nature, le cri de la religion, ſes Miniſtres tonnans, & lançans l'anathème ſur les profanateurs qui la rendoient complice de leurs ſacrileges fureurs, c'eſt là ce que Pizarre rouloit dans ſa penſée; lorſqu'un vent favorable l'amenant vers les bords de la fertile Andalouſie, le fit entrer dans le port de Palos, dans ce port d'où étoit parti l'intrépide Colomb, quand, ſur la foi d'un Nautonnier que les tempêtes avoient inſtruit (*b*), il étoit allé découvrir ce malheureux Nouveau Monde.

Pizarre, en abordant, prit ſoin de mander à Truxillo (c'étoit le lieu de ſa naiſſance) la nouvelle de ſon retour; & il ſe rendit à Séville. Le jeune Roi y tenoit ſa Cour; & Pizarre, pour obſerver les mœurs & le génie de cette Cour nouvelle, arrivoit inconnu. Tout lui parut changé dans ſa déplorable patrie. En la revoyant, il gémit.

Le premier objet de ſon étonnement fut la ſolitude des villes, & l'abandon des campagnes, où la contagion ſembloit

avoir passé. « Hé quoi, se disoit-il à lui-» même, est-ce pour se jetter dans les dé-» serts du Nouveau Monde, qu'on a quitté » des champs si fertiles, si fortunés » ! Il ne fut pas moins interdit de la réserve austere, & de la gravité mystérieuse & taciturne de ce Peuple, autrefois brillant, ingénieux, plein de candeur & de franchise, noble jusques dans ses plaisirs, & magnifique dans ses fêtes. La tristesse, l'abattement étoient peints sur tous les visages; la défiance étoit dans tous les yeux; la crainte avoit resserré tous les cœurs.

A peine arrivé dans Séville, il veut la parcourir, & il la voit plongée dans le silence & dans le deuil. Il se trouve au milieu d'une place publique, lieu vaste, & décoré avec magnificence par les temples & les palais dont il étoit environné. Au centre un grand bûcher s'éleve, &, non loin du bûcher, un trône resplendissant de pourpre & d'or. A cet appareil imposant, il s'arrête. Il voit

arriver un Peuple nombreux ſans tumulte, & gardant un ſilence morne, tel que l'impoſe la terreur. Il interroge autour de lui; il demande quel ſacrilege, quel parricide on va punir avec tant de ſolemnité, & ſi le Roi vient préſider au ſupplice des criminels, comme la pompe de ce trône l'annonce. Mais perſonne ne lui répond. « Qui que tu ſois, lui dit enfin un vieillard qu'il interrogeoit, ou ceſſe de nous » tendre un piege, ou, ſi tu es de bonne » foi, regarde, écoute, & tremble comme » nous ».

Bientôt Pizarre voit paroître le cortege effrayant des juges & des vengeurs de la Foi. Il les voit monter & s'aſſeoir ſur ce trône terrible. Le calme eſt peint ſur leur viſage; la joie éclate dans leurs yeux.

Les victimes s'avancent; le bûcher s'allume. Une foule de malheureux, pâles, tremblans, courbés ſous le poids de leurs chaînes, viennent recevoir leur ſentence. Et ce décret qui les condamne

à être brûlés vivans, ce décret leur eſt prononcé du ton affectueux & tendre de la charité ſecourable & de l'indulgente bonté.

Le jeune Roi avoit demandé qu'au moins, dans ce moment terrible, en préſence du Peuple, à la face du ciel, lorſqu'ils entendroient leur ſentence, il leur fût permis de parler, de ſe défendre, & de ſe plaindre : foible adouciſſement qu'il auroit voulu mettre aux rigueurs de ce tribunal, mais qui, ayant révolté les juges, fut traité de ſcandale, & n'eut lieu qu'une fois.

Dans le nombre étoit un vieillard, qu'on avoit ſurpris obſervant les pratiques du Judaïſme. Les ſéductions, les menaces le lui avoient fait abjurer au temps de ſa foible jeuneſſe. Imbu de la Foi de ſes peres, le regret de l'avoir quittée vint le troubler; il la reprit; & dans le ſilence & la crainte, il adreſſoit au ciel les vœux de l'antique Sion. Son crime étoit connu; ſur le bord de ſa tombe, il

n'avoit pas même daigné le désavouer ; il marchoit au supplice, comme une victime à l'autel. Mais lorsqu'il entendit que tous ses biens, livrés à l'avidité de ses Juges, étoient ravis à ses enfans, sa constance l'abandonna. « Cruels ! dit-il, » c'est donc ainsi que vous dévorez votre » proie ! J'ai mérité la mort, quand j'ai » trahi mon ame, quand j'ai désavoué » de bouche ce que j'adorois dans le » cœur ; mais qu'ont fait mes enfans, » pour être dépouillés du peu de bien » que je leur laisse ? Ils ont subi, dès le » berceau, le joug de votre loi nouvelle ; » je vous les ai livrés. Ah ! laissez à leur » mere, pour nourrir ces infortunés, un » pain arrosé de mon sang, & qu'ils » tremperont dans leurs larmes ».

« Hé quoi ! lui répond d'un air serein le » Chef du tribunal terrible, ne sais-tu pas » que Dieu poursuit dans les enfans l'ini- » quité des peres ; que la dépouille des » criminels de leze-Majesté Divine ap- » partient aux Ministres des vengeances

» divines, comme les entrailles de la » victime appartenoient au ſacrificateur ; » que l'eſclave n'a rien qui ne ſoit à ſon » maître ; & qu'enfin tes pareils ſon nés » eſclaves parmi les Chrétiens ? Si l'on ſe » réſerve des biens qui n'étoient pas à toi, » c'eſt pour en faire un digne uſage ; & » quel plus digne uſage du bien des Infi- » deles, que de ſervir de récompenſe aux » défenſeurs de la Foi ? Si chacun vit de » ſon travail, celui de pourſuivre l'erreur » ſera-t-il privé de ſalaire ? & n'eſt-il » pas bien juſte qu'une race funeſte paie, » en mourant, le ſoin pénible & ſalutaire » que l'on prend de l'exterminer » ?

« Hommes ſans pudeur & ſans foi, » s'écria le vieillard, la force vous ſe- » conde, & votre hypocriſie abuſe inſo- » lemment du pouvoir de nous opprimer. » Mais tremblez que le ciel enfin ne ſe » laſſe » .... On ne permit pas au vieil- lard d'achever ; & il fut jeté dans les flammes.

Après lui, ſe préſente devant le tribunal

un jeune homme ſimple & timide, né parmi les Chrétiens, élevé dans leur croyance, & n'ayant pas même l'idée des erreurs qu'on lui attribuoit. Il aimoit une fille auſſi ſimple que lui, auſſi pieuſe, auſſi docile ; il en étoit aimé ; un rival furieux l'avoit accuſé d'héréſie ; & ce fourbe avoit pour complice un confident digne de lui. Dans les cachots, dans les tortures, l'infortuné jeune homme avoit pris mille fois la terre & le ciel à témoins de ſa foi, de ſon innocence ; on ne l'avoit point écouté. En paroiſſant devant ſes juges, & à la vue du bûcher, ſes plaintes, ſes cris redoublerent. « Miniſtre du Dieu » que j'adore, & vous, Peuple, dit-il, » je proteſte en mourant que j'ai vécu » fidele à la religion de mes peres. Je » crois tout ce que nos Paſteurs, dès » l'enfance, m'ont enſeigné. Qu'on me » diſe dans quelle erreur j'ai pu tomber, » ſans le vouloir ; je l'abjure, & je la dé» teſte. Que voulez-vous de plus ? — Nous

„ voulons que vous-même vous faſſiez
„ le ſincere aveu de votre impiété. — Je
„ ne la connois pas. Oppoſez-moi du
„ moins mes accuſateurs. Qu'ils paroiſſent;
„ qu'ils me confondent à vos yeux.--Non,
„ lui dit-on encore: l'intérêt de la Foi
„ ne permet pas que l'on décele ceux
„ qui veillent à ſa défenſe, & qui nous
„ dénoncent l'erreur. N'avez-vous pas
„ déclaré vous-même que vous naviez
„ point d'ennemis? -- Hélas! non: je ne
„ hais perſonne; j'ignore qui peut me
„ haïr. — Hé bien, ce n'eſt donc pas la
„ haine, mais le zele qui vous accuſe;
„ & le zele eſt digne de foi. — O mon
„ Pere! dit le jeune homme à un Reli-
„ gieux qui l'exhortoit à la mort, je ſuis
„ attaché à la vie; ce ſupplice me fait
„ frémir. Dites-moi quel aveu l'on attend
„ que je faſſe; &, tout innocent que je
„ ſuis, je veux bien me calomnier. - Moi!
„ vous enſeigner le menſonge! lui dit cet
„ homme pieuſement cruel. A Dieu ne
„ plaiſe. Non, mon fils, mourez martyr,

„ plutôt

» plutôt que d'en imposer à vos juges. » Après tout, ne vous flattez pas que cet » aveu tardif pût vous sauver. Il n'est plus » temps. C'est dans les fers que l'on doit » s'avouer coupable. Mais, à l'approche » du supplice, ce n'est plus un vrai re- » pentir, c'est la frayeur qui parle; on » ne l'écoute plus ». Ce fut alors que le jeune homme, s'abandonnant à sa douleur, & versant des torrens de larmes, en fit couler de tous les yeux. « O Dieu! » dit-il, on m'annonçoit ta religion pure » & sainte comme l'appui de l'innocence; » & tes Ministres! »... On l'interrompit pour le traîner sur le bûcher.

Tandis qu'un tourbillon de feu l'enveloppoit vivant, & que ses cris déchiroient tous les cœurs, un Maure, à-peu-près du même âge, mais plus ferme & plus courageux, fut condamné comme blasphémateur, pour avoir murmuré contre le fanatisme & son tribunal odieux. On lui prononça sa sentence, en l'exhortant à déclarer, devant Dieu & devant

les hommes, qui pouvoit l'avoir ſoulevé contre les vengeurs de la Foi. « Peuple, » s'écria-t-il avec indignation, ſavez-vous » qui l'on veut que j'accuſe ? Mon pere. » On me l'a nommé dans les fers, ce » complice dont on s'efforce de me rendre » le délateur. C'eſt lui qu'on veut que je » traîne au ſupplice. On m'a promis d'uſer » envers moi d'indulgence, ſi j'étois aſſez » lâche, aſſez dénaturé pour noircir & » calomnier celui qui m'a donné le jour. » Ah ! loin de l'accuſer, j'atteſte toutes » les puiſſances du ciel, que ce vieillard » eſt innocent. Il gémit comme vous, » mais dans le fond de ſon ame ; &, à » moins que des larmes n'offenſent nos » tyrans, il ne les offenſa jamais. Plus » impatient, j'ai parlé, je l'ai déteſtée » hautement, cette tyrannie odieuſe. J'ai » demandé, au nom du ciel, par quelle » haine de la vérité, par quelle horreur de » l'innocence, on refuſoit à l'accuſé le droit » naturel & ſacré d'une défenſe légitime ? » Pourquoi le délateur, diſpenſé de pa-

» roître, portant ſes coups dans l'ombre,
» comme un lâche aſſaſſin, & ſe tenant
» enveloppé dans le manteau du juge,
» étoit compté au nombre des témoins ?
» Cette procédure infernale, cet appareil
» d'iniquité, des fers, des cachots, des
» ténebres, un ſilence affreux, tous les
» pieges de l'artifice & du menſonge,
» pour ſurprendre, ou pour effrayer un
» malheureux abandonné à la calomnie,
» à la fraude la plus ſubtile & la plus
» noire ; voilà ce qui m'a révolté. Je l'ai
» dit ; ma franchiſe les a bleſſés. Ils m'en
» puniſſent ; mais un jour ces fourbes ſe-
» ront démaſqués ; & leurs crimes retom-
» beront ſur eux, comme un déluge,
» avec les vengeances du ciel ».

A ces mots s'arrachant des bras de celui qui l'accompagnoit : « Laiſſe-moi, lui dit-
» il, je ne reconnois point le Dieu que
» mes bourreaux adorent. Dieu juſte, Dieu
» clément, pere de tous les hommes, s'é-
» cria-t-il, reçois mon ame ». Et lui-même, en traînant ſes chaînes, il s'élança ſur le bûcher.

Après lui, venoit une foule d'adoleſcens de l'un & de l'autre ſexe, élevés en ſilence ſous la Loi Muſulmane, & livrés pour ce crime aux Inquiſiteurs de la Foi. On leur avoit promis, s'ils ſe faiſoient Chrétiens, qu'on les ſauveroit du ſupplice. Foibles, timides & crédules, ils s'étoient fait Chrétiens; & on les menoit au ſupplice. Ils reclamerent la promeſſe ſur la foi de laquelle ils avoient abjuré. « Cette promeſſe, leur dit-on, va s'ac-» complir dans l'autre vie. Vous ſerez » ſauvés du ſupplice, mais d'un ſupplice » au prix duquel celui-ci n'eſt rien. Mes » enfans, ne penſez qu'à mourir fideles; » & trop heureux de n'avoir à ſubir qu'une » expiation paſſagere, réſignez-vous ſans » murmurer ». Leurs larmes furent inutiles; & du milieu des flammes, où ils furent jetés, leurs bras s'étendirent en vain : leurs bras ſupplians retomberent; & bientôt tout fut conſumé.

Pizarre, qui, placé trop loin du tribunal, n'avoit entendu que des cris, en

voyant toutes ces victimes entaſſées ſur le bûcher & dévorées par les flammes, tandis que l'air retentiſſoit de ſaints cantiques d'allégreſſe, & que de pieux fanatiques, levant les mains au ciel, lui offroient pour encens la fumée du ſacrifice; Pizarre, ſaiſi de terreur & de compaſſion, ſe diſoit à lui-même : « L'Eſpagne a-t-elle » changé de culte ? & lui a-t-on rapporté » de l'Inde les Dieux qu'adorent les Sau» vages, & qu'ils abreuvent de leur » ſang » ? Il vit la foule s'écouler, penſive & conſternée ; il imita le Peuple ; & de retour chez lui, il y trouva l'un de ſes freres, Gonzale, qui venoit d'arriver à Séville, impatient de le revoir.

Digitized by Google

NOTES.

(*a*) *La ſuperſtition*]. Le fanatiſme eſt la frénéſie du zele. La ſuperſtition eſt le délire de la piété. L'un eſt la maladie des eſprits violens; l'autre celle des ames foibles. Tous les deux outragent la religion; l'un par ſes fureurs, & l'autre par ſes craintes.

(*b*) *Que les tempêtes avoient inſtruit*]. En quatorze cent quatre-vingt-quatre, Alonzo Sanchès de Huelua, en allant des Canaries à Madere, avoit été, dit-on, pouſſé ſur la côte de Saint Domingue. Il revint à Tercère, n'ayant plus avec lui que quatre de ſes compagnons. Dans cette île un fameux Pilote, Génois de naiſſance, appellé Criſtophe Colomb, leur donna l'aſyle. Ils moururent tous dans ſa maiſon; & ce fut, dit-on, ſur leurs mémoires qu'il entreprit la découverte de l'Amérique.

Digitized by Google

CHAPITRE XLII.

APRÈS les premiers mouvemens de la tendreſſe & de la joie, Pizarre, ayant bien obſervé qu'aucun témoin ne pût entendre leur entretien, ni le troubler, commença par faire à Gonzale le récit de ſes aventures. Il lui expoſe enſuite l'objet de ſon voyage; & finit par lui demander quelle étrange révolution s'eſt faite, depuis ſon abſence, dans le génie, dans les mœurs, dans le culte de ſa patrie; & quelle eſt cette horrible fête dont il vient d'être le témoin?

« Trop jeune & trop obſcur, quand » tu as quitté ces bords, lui dit Gon» ſale, tu n'as pu voir préparer ces évé» nemens; mais aujourd'hui que ta for» tune en dépend, je dois t'en inſtruire. » Ecoute, mon frere, & gémis.

» Les Maures, nos vainqueurs, s'étoient » répandus dans l'Eſpagne; ils y avoient

» apporté les arts, l'agriculture & le
» commerce ; & en éclairant les esprits,
» ils avoient adouci leurs mœurs. La pros-
» périté, la grandeur, l'opulence de ce
» Royaume, cultivé, enrichi, décoré par
» leurs mains, méritoit de faire oublier
» leur invasion & leurs ravages. Vaincus
» & soumis à leur tour, ils ne deman-
» doient qu'à jouir d'une liberté légitime,
» qu'à vivre Sujets de nos Rois, en con-
» servant le culte de leurs peres ; & si
» la superstition ne se fût emparée de
» l'esprit d'Isabelle, jamais regne n'eût
» été plus heureux, ni plus florissant que
» le sien. Mais cette Reine, que son
» génie & son courage auroient placée
» au rang des plus grands hommes, eut
» le malheur d'être trompée par un con-
» fident fanatique (*), qui, dès la plus
» tendre jeunesse, l'enivroit d'un faux
» zele, & l'avoit fait jurer, si elle mon-
» toit sur le trône, d'employer le fer

(*) Thomas Torquémada, Dominicain.

» & le feu pour exterminer l'héréſie, & » faire triompher la foi. Ce fut pour ac- » complir cette téméraire promeſſe, qu'elle » érigea ce Tribunal de ſang.

» Armé d'une puiſſance énorme, affran- » chi de toutes les loix protectrices de » l'innocence, & conſacré par un Pon- » tife (*) qui lui confioit tous ſes droits, » ce tyran des eſprits les remplit d'une » ſainte horreur (*a*). C'eſt ici, dans Sé- » ville même, que fut célébré le premier » de ces ſacrifices barbares, que l'on » appelle *Actes de foi* (**). Ce jour exé- » crable coûta vingt mille Sujets à l'Eſ- » pagne : ils s'enfuirent épouvantés ; & » l'Afrique fut leur refuge. Dans la Caſ- » tille & dans Léon de nouveaux bûchers » s'allumerent ; & on y jeta dans les » flammes des milliers de malheureux. » Le même fléau s'étendit dans l'Aragon,

(*) Sixte IV.

(**) *Auto-da-fe* Le premier à Séville en 1480.

» & y fit les mêmes ravages. L'Eſpagne
» entiere en fut frappée, & d'un Royaume
» à l'autre la ſuperſtition voyoit, comme
» autant de ſignaux, les feux qui dévo-
» roient ſes innombrables victimes. Des
» multitudes de proſcrits, échappés à la
» rage de leurs perſécuteurs, s'abandon-
» noient à la merci des flots; & l'Afrique
» en fut repeuplée. Enfin la Grenade con-
» quiſe ſur les Maures, devint à ſon tour
» le théâtre de ces déplorables fureurs (*b*):
» Ah Pizarre! Quelle province le fana-
» tiſme a déſolée! Un Peuple induſtrieux,
» vaillant, éclairé, mêlant aux travaux
» le charme conſolant des fêtes; plus de
» trente villes ſuperbes, où fleuriſſoient
» les arts, cent autres villes moins opu-
» lentes, mais toutes riches & peuplées;
» deux mille villages remplis de cultiva-
» teurs fortunés; les plus belles campa-
» gnes, les plus riches de l'univers, tout
» eſt perdu, tout eſt détruit; la mort, l'ef-
» froi, la ſolitude y regne; la tyrannie
» des eſprits, la plus odieuſe de toutes,

» comme la plus injuſte & la plus vio-
» lente, en a fait de vaſtes tombeaux,
» où elle domine en ſilence ſur des cen-
» dres ou des débris ».

« Ainſi, lui demanda Pizarre, les ra-
» pines, les cruautés que l'on exerce en
» Amérique, étonnent peu l'Eſpagne?
» — Elle y eſt endurcie par ſes propres
» malheurs, reprit Gonzale. Et de quoi
» veux-tu qu'elle s'étonne & s'épouvante?
» Parmi nous, dans ſon ſein, elle voit
» conſacrer les crimes les plus odieux.
» L'humanité n'a plus de droits; le ſang
» n'a plus de privileges. Que le fils accuſe
» ſon pere, le pere ſes enfans, la femme
» ſon époux; c'eſt le triomphe du faux
» zele. Ils ſont accueillis, écoutés; &
» l'accuſé périt ſur leur délation. Un
» ſimple ſoupçon fait ſaiſir, traîner dans
» les cachots la foible & timide inno-
» cence; & l'impoſture qui l'accuſe, pro-
» tégée à l'abri d'un ſilence éternel, eſt
» ſûre de l'impunité. La ſeule reſſource
» du foible, la fuite, eſt reputée une

» preuve de crime ; & l'anathème qui » poursuit le transfuge, rompt pour lui » les nœuds les plus saints. En lui, ses » amis méconnoissent leur ami, ses enfans » leur pere, ses Sujets leur Roi : plus » d'asyle, plus de refuge assuré pour lui, » pas même au sein de la nature. La » main qui lui perce le cœur est inno- » cente ; elle a vengé le Ciel. Tout Chré- » tien est, de droit divin, le juge & le » bourreau d'un infidele fugitif. Telle est » la loi du fanatisme ; & je t'épargne le » détail de mille attrocités pareilles, qui » forment son code infernal (*c*). Ne crains » donc plus de voir les esprits soulevés » de ce qui se passe dans l'Inde ».

» Et la Cour, demanda Pizarre, est- » elle attaquée de ce délire ? — La Cour » ne pense, lui répondit Gonzale, qu'à » tirer avantage de nos calamités. Que » le Peuple tremble & fléchisse, c'est » tout ce qu'elle veut ; & les malheurs de » l'Inde, ne la touchent que foiblement. » Les Grands, avec pleine licence,

» opprimoient autrefois le Peuple. Les
» juges leur étoient vendus ; les loix ſe
» taiſoient devant eux ; & ſans frein,
» comme ſans pudeur, ils exerçoient im-
» punément les vexations les plus criantes.
» Le Peuple eſt rentré dans ſes droits ; la
» régence de Ximenès l'a tiré de l'op-
» preſſion : il eſt armé, diſcipliné, ligué
» pour ſa propre défenſe ; la force eſt du
» côté des loix ; & le Peuple, qu'elles
» protegent, les protege à ſon tour contre
» les attentats des Grands, leurs ennemis
» communs. Ainſi le faſte de la Cour,
» n'ayant plus au-dedans les reſſources
» du brigandage, a rendu les Grands plus
» avides des richeſſes du dehors ; & l'eſ-
» pérance de partager les dépouilles du
» Nouveau Monde, en fait de zélés par-
» tiſans au premier qui promet d'en payer
» le tribut à leur orgueilleuſe avarice.
» Tout eſt vénal ſous ce nouveau regne ;
» & quand l'or eſt le prix de tout, on
» obtient tout avec de l'or : c'eſt ce que
» j'ai voulu t'apprendre. Flatte l'ambition

» & la cupidité ; ce ſont elles qui nous » dominent. Elles préſident dans les Conſeils ; elles ont l'oreille du Prince ; elles » ſont l'ame de la Cour. La religion même » eſt ici leur eſclave ; & tu verras qu'on » la fait taire, quand elle prétend les » gêner. Rome, le ſiege de l'Egliſe, vient » d'être priſe & ſaccagée ; le Souverain » Pontife a été mis aux fers.... — Sans » doute par les Infideles, demanda Pizarre ? — Par nous, reprit Gonzale, » par ce jeune Empereur qui lui-même » a porté le deuil de ſa victoire. Va le » trouver ; annonce-lui une vaſte & riche » conquête. Il gémira peut être ſur le malheur de l'Inde ; mais, ſi ce malheur eſt » utile à ſa grandeur, à ſa puiſſance, il » le laiſſera conſommer ».

Pizarre, en profitant des inſtructions de Gonzale, eut ſans peine accès à la Cour. On le préſente à l'Empereur ; & au milieu du Conſeil aſſemblé, ce jeune Prince ayant daigné l'entendre, le Guerrier lui parle en ces mots :

« Puiſſant & glorieux Monarque, vous » voyez l'un des premiers Soldats qui, » ſous le regne de Ferdinand, ont porté » les armes de la Caſtille dans le Nou- » veau Monde. Je m'appelle Pizarre ; » Truxillo m'a vu naître le plus obſcur » de vos Sujets ; mais j'ai l'ambition, » peut-être le moyen de faire oublier ma » naiſſance. Sur la côte de Carthagene & » vers les bords du Darien, je ſuivis Al- » fonce Ojeda, l'homme le plus déterminé » qui fut jamais. J'appris à ſon école qu'il » n'eſt point de dangers que le courage » ne ſurmonte ; & je puis dire qu'il m'a » mis à l'épreuve de tous les maux. Après » lui ce fut ſous Vaſco de Balboa que » je ſervis, & que je conçus l'eſpérance » d'égaler Colomb & Cortès.

» On vous a vanté les richeſſes de » l'Amérique ; & moi, je vous annonce » qu'on ne les connoît pas. Les îles dont » la découverte a fait la gloire de Co- » lomb, le Royaume dont la conquête » a rendu Cortès ſi fameux, ne ſont rien

» en comparaiſon des pays que j'ai dé-
» couverts, & dont je viens vous faire
» hommage. C'eſt le Royaume des Incas,
» Peuple adorateur du Soleil, dont ſes Rois
» ſe vantent d'être iſſus, & qu'ils oſent
» appeller leur pere, ſans doute à cauſe
» des richeſſes que la chaleur de ſes rayons
» répand dans ces heureux climats. C'eſt
» une chaîne de montagnes d'or, qui
» s'étend depuis l'équateur juſqu'au tro-
» pique du midi; & parmi ces mon-
» tagnes, les plus rians côteaux & les
» vallons les plus fertiles. Le même jour
» y préſente toutes les ſaiſons réunies;
» la même terre y produit à la fois les
» fleurs, les fruits & les moiſſons. Les
» Peuples de ces contrées ſont vaillans,
» mais preſque ſans armes. Il eſt facile de
» les vaincre, plus facile de les gagner
» par la clémence & la douceur. J'avois
» abordé ſur leurs côtes, je pénétrois dans
» leur pays; & avec un vaiſſeau & moins
» de deux cents hommes, j'aurois mis
» ſous vos loix des Peuples innombrables,

» & à vos pieds des monceaux d'or. Le » Vice-Roi de Panama, jaloux d'une » entrepriſe commencée avant lui, & » dont il n'avoit pas la gloire, a rappellé » mes compagnons; il ne m'en eſt reſté » que douze; & avec eux j'ai ſoutenu, » dans une île déſerte, au milieu des tem- » pêtes, les plus rudes épreuves de la » néceſſité. J'attendois un foible ſecours; » on me l'a refuſé, & on m'a rappellé » moi-même. J'ai obéi, ſans renoncer à » ma glorieuſe entrepriſe; & pour vous » ſoumettre un pays le plus riche de » l'univers, je ne demande que l'honneur » dont jouit Cortès au Mexique, l'hon- » neur de commander pour vous, & de » n'obéir qu'à vous ſeul ».

Pizarre mit alors ſous les yeux du Conſeil le récit de ſes aventures, atteſté par ſes compagnons; & ce récit, quoique très-ſimple, ne fut pas lu ſans étonnement. Mais, ſoit que le jeune Empereur voulût encore éprouver Pizarre, ſoit que par ſa naiſſance, il ne le crût pas

digne du titre auquel il aſpiroit : « L'au-
» dace de ton entrepriſe, lui dit-il, ſem-
» ble autoriſer celle de ton ambition ; mais
» ſois content de partager les richeſſes
» que tu m'annonces, & ne demandes
» rien de plus. — Des richeſſes, lui dit
» Pizarre d'un air chagrin & dédaigneux ;
» mes matelots & mes ſoldats en revien-
» dront chargés. Il me faut de la gloire.
» Le reſte eſt au-deſſous de moi. Si je ne
» ſuis pas digne de gouverner, je ne ſuis
» pas digne de vaincre. Nommez le Vice-
» Roi qui me doit remplacer ; je l'inſtrui-
» rai : mon plan, mes projets, mes dé-
» couvertes, je lui communiquerai tout,
» excepté mon courage..... dont j'ai
» beſoin, pour dévorer l'humiliation d'un
» refus ».

Cette franchiſe bruſque & fiere ne déplut point au jeune Monarque. « Il
» me ſervira bien, dit-il, puiſqu'il ne
» ſait pas me flatter ». Il lui accorda ſa demande ; & Pizarre, dès ce moment, vit une foule de Courtiſans l'entourer,

Digitized by Google

le féliciter, briguer l'honneur de protéger ſes cruautés & ſes rapines, & mendier le prix infâme de l'appui qu'ils lui promettoient. Il vit une jeuneſſe ardente, ambitieuſe, ſe diſputer la gloire de le ſuivre, & de partager ſes travaux; il vit l'avarice elle-même s'empreſſer, à l'appât du gain, de lui équipper une flotte, & riſquer, en tremblant, les frais d'une entrepriſe dont elle attendoit des tréſors.

Pizarre, ſans croire en impoſer à ceux qui ſe fioient à lui, leur prodigua les eſpérances, ſe ménagea l'appui des Grands, s'attira la faveur du Peuple, fit un choix de bons Matelots & de Soldats déterminés, &, parmi les plus braves, prit vingt hommes d'élite pour commander ſous lui. Ses freres furent de ce nombre (*d*). Le jeune Gonſalve Davila ne fut point oublié: Charles daigna recommander à Pizarre de l'emmener avec lui, en paſſant à l'île Eſpagnole.

Ainſi, tout ſecondant ſes vœux, Pizarre, dans le même temple (*e*) & ſur

le même autel où Magellan avoit fait le ſerment d'obéiſſance & de fidélité à la Couronne de Caſtille, Pizarre, dans les mains de Charles, prononça le même ſerment.

« Guerrier, lui dit le jeune Prince, ici » l'on confond tous les droits ; chacun, » ſelon ſes intérêts ou ſes opinions, fait » pencher la balance entre les Indiens & » nous (*f*). Fatigué de tous ces débats, » je te recommande deux choſes : l'une, » de faire à ton pays tout le bien que tu » croiras juſte, & qui dépendra de toi ; » l'autre, de faire aux Indiens le moins de » mal qu'il te ſera poſſible : car ſi je veux » en être obéi, je deſire encore plus » d'en être aimé ». A ces mots, il lui ceignit l'épée, cette épée qui devoit être la marque de ſa dignité (*g*), & qui ne fut pour lui qu'une trop foible défenſe, contre de lâches aſſaſſins.

Cependant, ſa flotte à la rade, & ſes compagnons raſſemblés dans le port de Palos, n'attendent que lui & les vents.

Il arrive ; les vents l'invitent à partir ; il s'embarque, il fait lever l'ancre, & part aux acclamations de tout un Peuple, qui l'exhorte à revenir, chargé des richeſſes de l'Amérique, dépoſer les dépouilles des temples du Soleil au pied des autels du vrai Dieu.

NOTES.

(*a*) *Les remplit de terreur*]. En quatre ans l'Inquiſition fit le procès à cent mille perſonnes dont ſix mille furent brûlées.

(*b*) *De ces déplorables fureurs*]. Premier Edit contre les Juifs, en quatorze cent quatre-vingt douze. Cet Edit les obligeoit à ſe convertir, ou à quitter l'Eſpagne. Cent mille familles ſe convertirent ou feignirent de ſe convertir ; huit cent mille Juifs ſe retirerent en Portugal, en Afrique, ou dans l'Orient.

Second Edit contre les Maures en quinze cent un, qui les forçoit à ſe faire baptiſer, ou à ſortir du Royaume en trois mois, ſous peine d'être faits eſclaves. Une aſſemblée de Théologiens & de Juriſconſultes avoient décidé qu'on pouvoit en venir à cette violence, malgré la foi du plus ſolemnel des traités. Le Pape Clément VII releva l'Empereur Charles-

Digitized by Google

Quint du ferment fait par lui, ou par ſes prédéceſſeurs, de permettre aux Maures le libre exercice de leur religion ; il l'exhorta à chaſſer de l'Eſpagne tous ceux qui refuſeroient d'embraſſer le Chriſtianiſme.

(*c*) *Son code infernal*]. Voyez le Directoire des Inquiſiteurs, & l'extrait qu'on en a donné ſous le titre de Manuel des Inquiſiteurs.

(*d*) *Ses freres furent de ce nombre*]. Fernand, Jean & Gonſale Pizarre.

(*e*) *Dans le même temple*]. Dans l'Egliſe de Notre-Dame de la Victoire.

(*f*) *Et chacun à ſon gré*]. On ſait que la Cour étoit compoſée de Flamands & d'Eſpagnols. Les Flamands étoient pour les Indiens, & vouloient qu'on les laiſſât libres. Les Eſpagnols avoient des intérêts & des principes oppoſés.

(*g*) *De ſa Dignité*]. Marquis, Gouverneur, & Adelantade, ou Lieutenant-Général.

CHAPITRE XLIII.

EN abordant à l'ile Eſpagnole, Pizarre apprit que Las-Caſas, attaqué d'une maladie que l'on croyoit mortelle, languiſſoit au bord du tombeau. Il l'alla voir. Gonzalve Davila étoit auprès de lui, & le ſervoit avec ce zele tendre qu'un fils auroit eu pour ſon pere.

Le Solitaire, en revoyant Pizarre, ſe ſentit vivement ému. Sur ſon viſage, où étoient peintes la douleur, la foibleſſe & la ſérénité, ſe répandit un rayon de joie. « Mon ami, dit-il à Pi-» zarre, en lui tendant la main, je vais » le voir ce Dieu qui nous a tous fait » naître pour nous aimer mutuellement, » pour vivre en paix, nous ſecourir & » nous ſoulager dans nos peines. Voyez » combien l'image de la mort eſt tran-» quille & riante pour l'homme ſimple » & doux qui ſe dit à lui-même : Je n'ai

» jamais fait gémir l'innocent. Voyez » avec quelle confiance mes yeux, avant » de se fermer, se levent encore vers » le Ciel ; avec quelle consolation mes » bras s'étendent vers mon pere. Il me » voit expirant, & il dit : Celui-là fut » bien foible, mais il ne fut pas méchant ; » son sein renferme un cœur sensible ; » ses yeux n'ont jamais vu les larmes » des malheureux sans y mêler des larmes ; » ces mains, qu'il tend vers moi, il les » tendoit de même vers les infortunés » qu'il pouvoit secourir : je serai miséri- » cordieux envers l'homme compâtissant. » Ah Pizarre ! je vous souhaite une mort » semblable à la mienne. Méritez-la en » exerçant la justice & l'humanité ».

A cette voix foible & touchante, à ce langage qu'animoit une piété vive & tendre, à ces regards où sembloit éclater la derniere étincelle de la vie & du sentiment, Pizarre fut ému ; il pressa dans ses mains la main de l'homme juste. « O » mon pere, dit-il, vivez pour me voir » pratiquer

» pratiquer ce que votre exemple m'en-
» seigne, ce que m'inspirent vos vertus.
» Pour vous répondre de moi-même,
» j'avois besoin d'être revêtu d'une auto-
» rité imposante ; je le suis ; & j'espere
» apprendre à ma patrie à conquérir sans
» opprimer ».

Le Solitaire lui demanda des nouvelles de son ami, du vertueux Alonzo. » Il
» m'a quitté, lui répondit Pizarre avec
» douleur ; il s'est jeté parmi les Sau-
» vages ».

» Le bon jeune homme ! dit Las-Casas,
» il les aima toujours ; il est digne d'en
» être aimé. Mais dites-moi quel est à leur
» égard l'esprit de la nouvelle Cour d'Es-
» pagne ? — Elle est partagée, lui dit
» Pizarre ; mais le parti de l'avarice &
» de la tyrannie est toujours le plus fort.
» J'ai même vu dans le Sacerdoce des
» hommes dévoués à ce parti cruel. Ils
» s'autorisent de la cause de Dieu, pour
» conseiller la violence ; & ils l'exercent
» en Espagne avec une rigueur que je

» n'ai pu voir ſans frémir ». Alors il lui fit le tableau de cette fête abominable, à laquelle lui-même il avoit aſſiſté. « Les » monſtres » ! s'écria Las-Caſas, avec un ſentiment d'horreur ſi profond, ſi paſſionné, qu'il en oublia ſa foibleſſe. « O „ mon ami ! daignez en croire le témoi„ gnage d'une bouche expirante, car les „ craintes, les eſpérances, & tous les inté„ rêts humains s'évanouiſſent devantcelui „ qui ne va plus laiſſer au monde qu'une „ pouſſiere inanimée ; & c'eſt ce moment „ que je ſaiſis pour rendre gloire à la re„ ligion. Vous avez entendu, vous enten„ drez encore autoriſer, au nom du ciel, „ les plus déteſtables excès : l'orgueil, „ l'ambition, la cupidité, ila paſſion inſa„ tiable de dominer & d'envahir, ont „ trouvé dans le ſanctuaire, & juſqu'au „ pied des autels, de lâches partiſans, de „ féroces apologiſtes ; &, par une baſſeſſe „ indigne d'un miniſtere auguſte & ſaint, „ on a cru devoir ſe ranger du côté du „ puiſſant, du fort & de l'injuſte, pour

„ s'assurer de leur appui. Mais mon ami,
„ Dieu est immuable; la vérité l'est comme
„ lui. Ni l'un ni l'autre n'a besoin de la
„ faveur d'une Cour avare, & d'une po-
„ pulace avide. Le glaive de la tyrannie,
„ le sceptre de l'iniquité seront réduits en
„ poudre ; les trônes même ne seront
„ plus ; & Dieu sera, & la vérité avec
„ lui. J'atteste donc ici ce Dieu, devant
„ lequel je vais paroître, qu'il con-
„ damne dans ses Ministres cette honteuse
„ politique, vile esclave des passions,
„ je l'atteste qu'il n'a donné à aucun
„ homme sur la terre le droit de forcer la
„ croyance & d'annoncer sa loi le poi-
„ gnard à la main ; que celui qui a créé les
„ ames des Maures & des Indiens, n'a
„ pas besoin de nos tortures pour les
„ changer & les réduire ; & que le Dieu
„ qui fait lever le Soleil sur ces régions,
„ y fera luire aussi, quand bon lui sem-
„ blera, le flambeau de la vérité. Ainsi,
„ toutes les fois que vous verrez des
„ hommes sacrileges remettre le fer & le

„ feu dans les mains des Rois & des „ Peuples, & puis lever les mains au „ ciel, & dire : elles ſont innocentes, „ elles n'ont point verſé le ſang ; fuyez „ ces fourbes hypocrites. Qu'ils ſoient „ bourreaux eux-mêmes, s'ils veulent „ des martyrs. Mais gardez-vous d'attri- „ buer à la religion la dureté, l'orgueil, „ la cruauté de ſes Miniſtres. La paix, „ l'indulgence & l'amour, voilà ſon eſ- „ prit, ſon eſſence. C'eſt à ce caractere „ immuable, éternel, qu'on la recon- „ noîtra toujours. Mon ami, je l'ai dit aux „ Rois, je l'ai dit aux tyrans de l'Inde ; & „ ſi Dieu prolongeoit mes jours, j'irois le „ dire à ce jeune Monarque dont on „ égare la raiſon ; je monterois ſur ce „ bûcher où l'on fait périr, dites-vous, „ tant de malheureuſes victimes ; & de- „ là je demanderois à ce tribunal ſangui- „ naire, ſi c'eſt ſur l'autel de l'agneau „ qu'il a pris ces tiſons ardens ? Je de- „ manderois à ce Roi, qui l'a rendu le „ juge des penſées & le tyran des ames ?

„ & ſi ces Prêtres fanatiques ont pu lui
„ conférer un pouvoir qu'ils n'ont pas ?
„ Ils le renverſeroient ce bûcher infernal,
„ ou m'y feroient brûler vivant „.

„ Homme juſte, lui dit Pizarre, calmez-
„ vous ; & n'abrégez point des jours
„ qui nous ſont précieux. Vous avez
„ aſſez fait ; & ce zele héroïque va même
„ au-delà des devoirs que vous impoſe
„ votre état. — Mon état ! & qui rendra
„ gloire à la religion, ſi ce n'eſt ſon Mi-
„ niſtre ? Qui la vengera de l'injure qu'un
„ fanatiſme atroce lui fait en l'invoquant?
„ Les voilà nos devoirs, ſans doute. Tant
„ que les Peuples & les Rois ne mêlent
„ point les intérêts du ciel dans leurs pro-
„ jets d'iniquité, ils peuvent nous fermer
„ la bouche ; mais dès qu'ils s'autoriſent
„ de la cauſe de Dieu pour être injuſtes
„ & cruels, c'eſt à nous, à travers les
„ lances & les épées, de crier, que Dieu
„ déſavoue les crimes commis en ſon
„ nom. Malheur à nous, ſi par notre
„ ſilence on l'en croyoit complice. Hé

„ quoi ! le zele ne saura-t-il jamais qu'op-
„ primer & détruire ? La charité, comme
„ la Foi, n'aura-t-elle pas ses martyrs„?

Tandis que Las-Casas, d'une voix ranimée par l'amour de l'humanité, tenoit ce langage à Pizarre, la nuit avoit enveloppé l'île Espagnole de ses ombres ; le silence y regnoit ; tout reposoit, jusqu'aux esclaves ; on n'entendoit que le bruit des flots, qui se brisoient contre le rivage, avec un murmure plaintif, qui sembloit imiter celui de la nature, opprimée dans ces climats.

Alors on entendit frapper à la porte du Solitaire. Le jeune Davila se leve, va, & revient avec inquiétude ; & se penchant sur le lit de Las-Casas, il le consulte en secret " Oui, qu'il entre, dit Las-Ca-
„ sas. Pizarre est magnanime ; & ce seroit
„ lui faire injure, que de nous méfier de
„ lui. Vous allez voir, lui dit-il, un Ca-
„ cique, qui, s'étant retiré depuis plus de
„ dix ans dans les montagnes de l'île (*),

(*) Les montagnes de Baoruco.

» s'y conduit avec une valeur & une
» bonté ſans exemple. Par lui ſa retraite
» ſauvage eſt devenue inacceſſible ; &
» c'eſt le refuge aſſuré de tous les Inſu-
» laires qui échappent à leurs tyrans.
» Il a diſcipliné trois cents hommes
» pleins de courage, & il les contient
» dans les bornes d'une défenſe légitime.
» Vigilant, actif, plein d'ardeur, & auſſi
» prudent qu'intrépide, il ſe tient ſur ſes
» gardes, & il n'attaque jamais. Il a vu
» maſſacrer ſes amis, ſa famille entiere ;
» il a vu brûler vifs ſon pere & ſon
» aïeul (*) ; & s'il lui tombe entre les
» mains un des bourreaux de ſa patrie,
» il le déſarme & le renvoie : ſon ennemi
» le plus cruel, dès qu'il eſt pris vivant,
» eſt aſſuré de ſon ſalut : il ne voit plus
» en lui qu'un homme. Heureuſement, &
» pour la gloire de la religion, il eſt
» Chrétien. J'ai eu le bonheur de l'in-
» ſtruire ; il s'en ſouvient ; il m'aime

(*) AXaragua, ſous le gouvernement d'Ovando.

» tendrement. Il a ſu que j'étois malade ;
» & vous voyez à quels dangers il s'eſt
» expoſé pour me voir ».

Barthelemi achevoit à peine, lorſque le jeune Davila revint, ſuivi du Cacique, qu'une Indienne accompagnoit. Henri (c'étoit le nom de ce Héros Sauvage) ſe précipite avec tranſport ſur le lit de Las-Caſas, & lui baiſant mille fois les mains avec un attendriſſement inexprimable : » O mon pere, dit-il, mon pere ! je
» te revois. Qu'il me tardoit ! Mais je te
» revois ſouffrant ; & ta main brûle ſous
» mes levres ! Mes freres, tes enfans,
» allarmés de ton mal, ſont venus affliger
» mon ame. Je n'ai pu réſiſter à l'impa-
» tience de te voir. Si j'étois pris, je ſais
» ce qui m'attend ; mais j'ai voulu m'y
» expoſer pour venir embraſſer mon pere.
» Ecoute, ajouta le Sauvage, en ſoulevant
» ſa tête, ils diſent que tu es attaqué d'une
» maladie à laquelle le lait de femme eſt
» ſalutaire. Je t'amene ici ma compagne.
» Elle a perdu ſon enfant ; elle a pleuré ſur

» lui ; elle a baigné du lait de ſes ma-
» melles la pouſſiere qui le couvre ; il ne
» lui demande plus rien. La voilà. Viens,
» ma femme, & préſente à mon pere
» ces deux ſources de la ſanté. Je don-
» nerois pour lui ma vie ; & ſi tu pro-
» longes la ſienne, je chérirai juſqu'au
» dernier ſoupir le ſein qui l'aura allaité».

Barthelemi, les yeux attachés ſur Pizarre, jouiſſoit de l'impreſſion que faiſoit ſur le cœur du Caſtillan la bonté du Cacique ; le jeune Davila, préſent, verſoit de douces larmes ; & l'Indienne, d'une beauté céleſte, & d'une modeſtie encore plus raviſſante, regardant Las-Caſas d'un œil reſpectueux & tendre, n'attendoit qu'un mot de ſa bouche pour y porter ſon chaſte ſein.

Las-Caſas, pénétré juſqu'au fond de l'ame, voulut refuſer ce ſecours. « Ah,
» cruel ! s'écria le Cacique, dis-nous
» donc, ſi tu veux mourir, quel eſt
» l'ami que tu nous laiſſes. Tu le ſais,
» nous n'avons que toi pour conſolation,

» pour eſpoir. Si tu nous aimes, ſi tu nous » plains, & ſi je te ſuis cher moi-même, » accorde-moi ce que je viens te deman- » der, au péril de ma tête, au milieu de » mes ennemis. Viens, ma femme, em- » braſſe mon pere; & que ton ſein force » ſa bouche à y puiſer la vie » En achevant ces mots, il prend ſa femme dans ſes bras, & l'ayant fait pencher ſur le lit de Las-Caſas: « Adieu, mon pere, lui » dit-il. Je laiſſe auprès de toi la moitié » de moi-même; & je ne veux la revoir » que lorſqu'elle t'aura rendu à la vie & » à notre amour ».

Cette jeune & belle Indienne, à genoux devant Las-Caſas, lui dit à ſon tour: « Que crains-tu, homme de paix » & de douceur? Ne ſuis-je pas ta fille? » n'es-tu pas notre pere? Mon bien-aimé » me l'a tant dit! Il donneroit pour toi » ſon ſang. Moi, je t'offre mon lait. Daigne » puiſer la vie dans ce ſein que tu as fait » treſſaillir tant de fois, lorſqu'on me ra- » contoit les prodiges de ta bonté ».

Digitized by Google

Trop attendri pour rejeter une priere si touchante, trop vertueux pour rougir d'y céder, le Solitaire, avec la même innocence que le bienfait lui étoit offert, le reçut ; il permit à la jeune Indienne de ne plus s'éloigner de lui ; & ce fut à la piété de Henri & de sa compagne, que la terre dut le bonheur de posséder encore long-temps cet homme juste.

« Ange tutélaire de ce Nouveau » Monde, lui dit Pizarre, que vous êtes » heureux d'y régner ainsi sur les cœurs ! » D'autres auront subjugué l'Inde ; mais » vous seul vous l'aurez soumise par l'as- » cendant de la vertu ».

L'attendrissement du jeune Davila le fit remarquer de Pizarre ; & Las-Casas le lui nomma. « Fils d'un pere trop enne- » mi des Indiens, lui dit Pizarre, vous » voyez des exemples bien différens du » sien »! Il lui apprit que l'Empereur l'avoit recommandé à lui, & qu'il étoit destiné à le suivre. Mais Gonsalve, dans ce moment, ne pouvoit se résoudre à se séparer de Las-Casas.

» Mon ami, lui dit le Solitaire, votre » devoir eſt d'obéir. J'aimerois mieux vous » voir obſcur que de vous ſavoir cou- » pable. Mais la confiance que Pizarre » m'inſpire adoucit mes regrets, & mo- » dere mes craintes. Je vous conſeille de » le ſuivre, & vous invite à l'imiter. Venez » me voir encore demain : j'écrirai à mon » cher Alonzo ; je vous chargerai de ma » lettre ; & ſi Pizarre peut ſavoir où ce » bon jeune homme reſpire, il la lui fera » parvenir ».

En écrivant cette lettre fatale, qui lui eût dit qu'il alloit ſigner la ruine des Indiens !

CHAPITRE XLIV.

IMPATIENT de ſe rendre ſur l'iſthme, Pizarre, au premier ſouffle d'un vent favorable, mit à la voile, & partit de l'ile Eſpagnole. Son arrivée à Panama rendit l'eſpérance & la joie à ſes amis. On s'empreſſa de lui armer une flotte ; & dès qu'elle fut équipée, il s'embarqua, avec la réſolution d'aller deſcendre aux bords qu'il avoit reconnus. Mais il fut forcé par les vents d'aborder au port de Coaque, non loin du promontoire de Palmar ; & de-là, pour ne plus dépendre de l'inconſtance des flots, il marcha le long du rivage, ayant commandé à ſa flotte de le joindre au port de Tumbès.

Des ſables, des vallons remplis de bois hériſſés & touffus, dont la ronce & le manglier font un tiſſu impénétrable, des torrens, des fleuves rapides, un air embraſé, les horreurs d'une ſolitude pro-

fonde, tout ce que la nature a de plus effrayant s'oppose à son passage, & ne peut arrêter ses pas. Il marche sous un ciel de feu, il foule une terre brûlante. Ses compagnons, qu'il encourage au nom de la gloire & de l'or, s'enfoncent avec lui dans ces bois, où jamais les serpens venimeux, dont ils étoient jonchés, n'avoient vu les traces de l'homme. Il s'élance dans les torrens; il enseigne à ses compagnons à les traverser à la nage; & ceux que le danger rebute, ou que les forces abandonnent, il les anime, il les soutient, il les dispute aux flots qui les entraînent, & luttant d'une main, les soulevant de l'autre, il les amene au bord. Intrépide & infatigable, il s'avance, il découvre enfin des champs cultivés, des cabannes, des hameaux peuplés d'Indiens; & la terreur qu'il y répand fait bientôt passer à Quito la nouvelle de son retour. Mais le cruel état des choses, dans le Royaume des Incas, n'avoit pas permis de veiller à la défense des vallées.

Huaſcar étoit captif dans les murs de Cannare ; mais l'un de ſes freres, Mango, refugié dans les détroits des montagnes de l'orient, avec les reſtes de ſa famille & les débris de ſon armée, méditoit le hardi deſſein de rentrer dans Cuſco & d'en chaſſer Palmore. Il voyoit même tous les jours ſon camp ſe groſſir de nouveaux transfuges, qu'effrayoit la domination de l'uſurpateur de l'Empire & de l'oppreſſeur de leur Roi.

Tels, lorſqu'un vaſte incendie ſe répand dans une forêt, les animaux qui l'habitoient, chaſſés de leur retraite par la rapidité des flammes, que pouſſe un vent impétueux, ſe retirent, en mugiſſant, ſur des rochers inacceſſibles, & de-là, fixant un œil morne ſur la forêt que le feu dévore, ils ſemblent murmurer entre eux leur épouvante & leur douleur.

Bientôt l'intrépide Mango deſcend, à la tête des ſiens, des montagnes de l'orient. La renommée, qui le précede, a ſemé le bruit de ſa marche. Le courage,

Digitized by Google

dans tous les cœurs, ſe ranime avec l'eſpérance ; dans Cuſco le Peuple commence à s'émouvoir ; & le bruit ſourd & menaçant de la révolte s'y fait entendre.

Au ſignal d'un ſoulevement & à l'approche d'une armée, Palmore abandonne la ville. Il fait pourvoir abondamment la citadelle qui la domine (*a*), & s'y enferme avec les ſiens.

Mango trouve la ville ouverte ; il y entre comme en triomphe ; & fier d'une nombreuſe armée ; qu'il fait camper autour des murs, il envoie à la citadelle ſommer Palmore de ſe rendre. Celui-ci répond que la paix ou la mort le déſarmera. On le preſſe, on lui fait entendre que tout l'Empire eſt ſoulevé, qu'Ataliba eſt perdu ſans reſſource, & que lui-même il n'a d'eſpoir qu'en la clémence de Mango, « Je ne ſais point ce qui ſe » paſſe hors des remparts que je défends, » répond ce généreux Guerrier. Ataliba » eſt homme ; il peut éprouver des re» vers. Mais, puiſqu'il lui reſte avec moi

» deux mille Sujets fideles, il n'a pas tout » perdu. S'il n'étoit plus lui-même, peut- » être alors prendrois-je conseil de la né- » cessité ; mais tant qu'il est vivant, je » ne dépends que de lui seul ; & je » laisse Mango exercer sa clémence sur » des malheureux, s'il en est d'assez lâches » pour l'implorer ».

Cependant, comme il s'apperçut que quelques-uns des siens étoient troublés de ces menaces : « Quand il seroit vrai, » leur dit-il, qu'Ataliba fût malheureux, » lui en serions-nous moins fideles? Res- » semblerions-nous aux oiseaux, qui » s'envolent d'un arbre, dès qu'il est » ébranlé par quelque tourbillon rapide? » L'arbre est courbé ; il se relevera : » laissons passer l'orage ». Alors, choi- sissant parmi eux un messager intelligent & sûr : « Cherche Ataliba, lui dit-il ; » apprends-lui que la forteresse de Cusco » est à nous encore ; que c'est moi qui » la garde ; & que j'ai avec moi deux » mille hommes déterminés à verser pour

» lui tout leur ſang. Voilà, dit-il, en ſe » tournant vers ſes Soldats qui l'écou- » toient, voilà comme il faut que l'on » parle à ſes amis dans le malheur ; & le » meilleur ami d'un bon Peuple, c'eſt un » bon Roi ».

Sur les premiers avis qu'on avoit reçus du ſoulevement de Cuſco, le Roi de Quito s'avançoit au ſecours de Palmore ; & Alonzo avoit voulu le ſuivre, malgré les larmes de Cora. Ils avoient paſſé les plaines de Loxa, vu les ſources de l'Amazone, & du haut des monts qui dominent le fleuve Abancaï, ils découvroient les campagnes que ce beau fleuve arroſe, quand le meſſager de Palmore vint au-devant d'Ataliba, l'avertit que Mango venoit à lui ; que Palmore, avec deux mille hommes, gardoit encore la citadelle ; & que le Chef & les Soldats lui étoient dévoués. Molina l'entendit, & dans le moment même il prit ſa réſolution. « Laiſſe-moi, dit-il à l'Inca, te » choiſir, non loin de ce fleuve, un camp

» facile à retrancher, où ton armée ſe » repoſe ; & profitons de l'avantage que » le ſort nous a ménagé ». Il fit donc avancer l'armée ſur le côteau qui dominoit la plaine, lui traça lui-même ſon camp ; & vers la nuit, il appella le meſſager de Palmore, l'inſtruiſit, & le renvoya.

Mango paſſe l'Abancaï, s'avance, & voyant l'ennemi retranché dans ſon camp, l'inſulte, & l'appelle au combat.

Ataliba, vivement offenſé, s'indignoit de ne pas ſortir ; il ſe croyoit couvert de honte, & s'en plaignoit à ſon ami. « Ne vois-tu pas, lui dit Alonzo, » que ces défis & ces menaces n'annoncent dans tes ennemis qu'imprudence & légéreté ? Laiſſe venir le jour » que j'ai marqué pour leur défaite; alors » nous répondrons en hommes à ces témérités d'enfans ».

Deux jours après, l'aurore ayant éclairé l'horizon, le Roi de Quito vit paroître ; au-delà du camp ennemi, ſur

Digitized by Google

une colline opposée, le drapeau flottant de Palmore. « Voici le moment, Prince, » dit le jeune Espagnol ; & si Palmore » fait son devoir, l'Empire est à toi sans » partage ». Il dit ; & le signal donné, l'armée abandonne son camp, & va se ranger dans la plaine.

Alonzo se réserve deux mille combattans, armés de haches & de massues, pour charger lui-même à leur tête. C'est la troupe de Capana ; & ce Cacique anime ses Sauvages à mériter l'honneur de combattre sous Alonzo. Cependant la fleche & la fronde engagent le combat. On s'approche ; & bientôt une horrible mêlée confond les coups, & fait couler ensemble des flots du sang des deux partis.

Alors, du haut de l'éminence où Palmore s'est reposé, il fond sur l'armée ennemie ; &, d'une ardeur égale, l'impétueux Alonzo marche à la tête du corps terrible qu'il réservoit pour ce moment.

Entre ces deux attaques soudaines &

Digitized by Google

rapides, Mango, ſurpris, épouvanté; diſſimule en vain ſon effroi. Le trouble a gagné ſon armée. Tout ſe diſperſe, tout s'enfuit. La légion des Incas réſiſte ſeule & ſe tient immobile, comme un rocher au milieu des vagues qui le couvrent de leur écume. En vain ſes pertes l'affoibliſſent; en vain elle ſe voit accablée ſous le nombre; trois fois on l'invite à ſe rendre, trois fois, avec un fier mépris, elle rejette ſon ſalut. Sa réſiſtance, & le carnage qu'elle fait en ſe défendant, achevent d'étouffer un reſte de compaſſion dans les bataillons qui la preſſent. Elle ſuccombe enfin; aucun de ſes Guerriers ne quitte ſon rang; ils périſſent dans la place où ils combattoient; & ce qui reſte des vaincus, cherchant leur ſalut dans la fuite, laiſſent ſur le champ de bataille Ataliba, vainqueur & conſterné, parcourir ces plaines de ſang, & ſe reprocher ſa victoire. Hélas! cette victoire qui lui arrachoit des larmes, étoit pour lui le terme de la proſpérité, & comme le

CHAPITRE XLV.

VERS l'embouchure de ce fleuve, eſt une île ſauvage (*), où Pizarre avoit réſolu de ſe ménager un refuge. Il y paſſa ſur des canots ; car il avoit devancé ſa flotte. Mais cette île étoit la demeure d'un Peuple indomptable & féroce. Pizarre, dédaignant de perdre, à réduire ce Peuple, un temps qui lui étoit précieux, n'attendit que ſa flotte pour revenir camper ſur le rivage & devant le fort de Tumbès.

Dans ce fort étoient enfermés mille Indiens détachés de l'armée d'Ataliba. Orozimbo étoit à leur tête. Sous lui commandoit Télaſco. La belle & tendre Amazili, l'arc à la main, le carquois ſur l'épaule, telle & plus fiere en ſon maintien & plus légere dans ſa courſe qu'on

(*) L'île de Puna.

ne peint Diane elle-même, avoit suivi son frere & son amant, digne, par son courage, de partager leur gloire.

Pizarre se souvint du Peuple de Tumbès, de l'accueil plein d'humanité (*a*), de candeur & de bienveillance qu'il en avoit reçu; il résolut de bonne foi d'achever de gagner l'estime & l'amitié de ce bon Peuple. Il assembla donc ses guerriers, & leur tint ce discours:

" Castillans, je vous ai promis des „ richesses & de la gloire. De ces deux „ biens, l'un vous est assuré, l'autre dé„ pend de vous. Ceux de vous qui veulent „ de l'or, s'en retourneront chargés d'or: „ je vous en suis garant: ne vous abaissez „ pas jusqu'au soin vil d'en amasser. Pour „ la gloire, c'est autre chose: une haute „ entreprise la promet, ne l'assure pas. „ Celui-là seul l'obtient, qui la mérite: ja„ mais le crime ne la donne. Les Conquérans de l'Amérique ont fait tout ce qu'on „ peut attendre de l'audace & de la valeur. „ Ils ne feront pourtant jamais qu'au

„ nombre

„ nombre des brigands insignes. L'homme
„ étonnant à qui l'Espagne a dû le Nou-
„ veau Monde, Colomb, s'est dégradé
„ par une trahison; Cortès, par une per-
„ fidie plus noire & plus infâme encore;
„ & c'est lui qu'ont flétri les fers dont
„ il a chargé Montezume. Le reste s'est
„ déshonoré par les plus indignes excès.
„ Il dépend de nous, mes amis, d'en
„ partager l'opprobre, ou de nous en
„ laver, nous & notre patrie, par une
„ conduite opposée : nous en avons en-
„ core le choix. Il s'agit de ranger sous
„ la puissance de l'Espagne la plus riche
„ moitié de ce Nouveau Monde; & il
„ en est deux moyens, la douceur & la
„ violence. La violence est inutile; &
„ chez des Nations guerrieres, où nous
„ sommes en petit nombre, elle seroit
„ aussi dangereuse qu'injuste. Le danger
„ n'est rien, je le sais; mais la gloire,
„ la gloire est tout; & quand nous au-
„ rions opprimé, dévasté, changé ces
„ contrées en des déserts sanglans, en de

„ vaſtes tombeaux, oſerions-nous repaſſer
„ les mers, chargés de tréſors & de crimes,
„ & pourſuivis par les remords? Les ma-
„ lédictions d'un monde, les reproches
„ de l'autre, la colere du ciel, enfin les
„ cris de la nature & de l'humanité, tout
„ cela fait horreur. Ni les grandeurs, ni
„ les richeſſes ne conſolent d'être odieux:
„ c'eſt un courage qui me manque; vous
„ ne l'avez pas plus que moi. Faiſons-
„ nous des proſpérités dont nous n'ayons
„ point à rougir, ou un malheur qui nous
„ honore. Rien n'eſt ſi beau qus ce qui
„ eſt juſte. Rien n'eſt ſi juſte ſur la terre
„ que l'empire de la vertu. Tâchons de
„ dominer par elle. Quelle conquête,
„ mes amis, que celle qui n'auroit coûté
„ ni larmes ni ſang! Quel triomphe, que
„ celui qui ne ſeroit dû qu'au pouvoir
„ des bienfaits! La reconnoiſſance & l'a-
„ mour nous livreroient tous les biens de
„ ces Peuples; pour les vaincre & les
„ captiver, nos armes ſeroient inutiles;
„ & c'eſt alors qu'elles ſeroient dignes

» d'orner les temples de ce Dieu que nous » venons faire adorer ».

Toute la jeuneſſe applaudit ; mais ceux des guerriers Caſtillans qui avoient ſervi ſous Davila, & dont les mains s'étoient déja trempées dans le ſang des Peuples de l'iſthme, tirerent un mauvais préſage de ce qu'ils appelloient molleſſe dans leur Général. Vincent de Valverde ſur-tout, ce Prêtre ardent & fanatique, fut indigné de reconnoître dans le langage de Pizarre les ſentimens de Las-Caſas ; & fronçant un ſourcil atroce : « Ils fléchi- » ront, diſoit-il en lui-même, ils fléchi- » ront ſous le joug de la Foi, ou ils ſeront » exterminés ».

Sans écouter cet odieux murmure, Pizarre marcha vers Tumbès, & fit demander au Cacique de le recevoir en ami. Mais le Cacique, enfermé dans ſa ville, répondit qu'elle dépendoit d'Ataliba, Roi de Quito, qui l'avoit priſe ſous ſa garde ; & que le fort la protégeoit.

Il falloit attaquer ce fort. Pizarre s'approche ; il l'obſerve ; & quel eſt ſon étonnement, lorſqu'à cette enceinte, à ces angles, à ces murs de gazon, faits pour être à l'épreuve de ſes plus foudroyantes armes, il reconnoît l'art des Européens ! « C'eſt Molina, c'eſt lui qui » enſeigne aux Indiens à ſe retrancher » devant nous, dit Pizarre : il a fait conſtruire ces remparts ; peut-être il les » défend lui-même ». Impatient de s'en inſtruire, il demande à parler au Commandant du fort ; & Orozimbo ſe préſente. « Eſpagnol, je ſuis Mexicain, je » ſuis neveu de Montezume. Juge ſi je » dois te connoître, ſi je puis me fier à » toi. C'eſt ici mon dernier aſyle. Ce » ſera mon tombeau, ſi ce n'eſt pas le » tien ».

Des Mexicains dans le fort de Tumbès ! Rien n'étoit plus inconcevable : Pizarre ne pouvoit le croire. Cependant il fallut céder aux inſtances des Caſtillans. Indignés d'une réſiſtance qu'ils

regardoient comme une insulte, ils murmuroient, ils demandoient l'assaut. Pizarre le promit. Mais, afin qu'il fût moins sanglant, il voulut agir de surprise, & à la faveur de la nuit. On se plaignit de sa prudence : elle faisoit injure à ceux qu'elle paroissoit ménager : ses guerriers, ses soldats eux-mêmes se seroient crus déshonorés par ces précautions timides : ce n'étoit pas devant ces troupeaux d'Indiens qu'il falloit craindre le grand jour, si favorable à la valeur. Le Héros gémit, & céda.

L'attaque fut vive & rapide. Les foudres de l'Europe voloient sur les remparts ; les Indiens épouvantés n'osoient paroître ; & la fascine amoncelée alloit applanir le fossé. Orozimbo, qui voit la terreur dont tous les esprits sont frappés, les ranime & les encourage. « Hé » quoi ! mes amis, leur dit-il, qu'a donc » ce bruit qui vous effraie ? Est-ce le » bruit qui tue ? & faut-il tant d'efforts » pour rompre le fil de la vie ? Ces

» bouches brûlantes, ſans doute, vomiſſent » la mort ; mais la mort eſt auſſi au bout » d'une fleche ; & l'arc, dans la main » d'un brave homme, eſt terrible comme » le feu. Chacun de vous n'a qu'une » mort à craindre, & il en a mille à » donner : vos carquois en ſont pleins. » Paroiſſez donc, & repouſſez une troupe » d'hommes hardis, mais foibles, vulné- » rables & mortels comme vous ». Il dit, & à l'inſtant une grêle de traits répond au feu des Caſtillans. L'approche du foſſé, la route du ſoldat, qui vient y jeter ſa faſcine, commence à être périlleuſe. Plus d'une fleche, mais ſur-tout celles des Mexicains, ſe trempent dans le ſang. Un œil vengeur les guide, & choiſit ſes victimes. Pennate, Mendès & Salcédo ſe retirent bleſſés ; l'intrépide Lerma entend ſiffler à travers ſon panache le trait qui lui étoit deſtiné. Le vaillant Péralte s'étonne de voir une fleche rapide percer ſon épais bouclier, & venir effleurer ſon ſein. Le bras nerveux de Télaſco

l'avoit lancée ; mais l'airain l'émouſſa ; elle tomba ſans force aux pieds du ſuperbe Eſpagnol.

Bénalcafar, qui devoit être l'un des fléaux de ces contrées, du haut de ſon courſier fougueux, preſſoit les travaux des ſoldats. Une fleche qui part de la main d'Orozimbo, atteint le courſier dans le flanc. L'animal indompté ſe dreſſe, frappe l'air de ſes pieds, ſe renverſe, & ſous lui foule ſon guide étendu ſur le ſable. Orozimbo, qui le voit tomber, en pouſſe un cri de joie. « Ombres de » Montezume & de Guatimozin ! ombre » de mon pere ! dit-il, ombres de mes » amis ! recevez ce tribut, ce foible tri- » but de vengeance. Je ne mourrai donc » pas ſans avoir fait vomir le ſang & » l'ame à l'un de nos tyrans » ! Il ſe trom- » poit : la molle arène céda ſous le poids du courſier ; le Caſtillan y fut enſeveli, mais ſe releva de ſa chûte, plus furieux, plus implacable, plus altéré du ſang des Indiens.

Le plomb mortel, qui portoit sur les murs de plus inévitables coups, ne vengeoit que trop bien Pizarre, mais ne le consoloit pas. Pour lui la plus légere perte étoit funeste. Il s'affligeoit sur-tout de voir les Indiens s'aguerrir, & s'accoutumer à ce bruit, à ce feu des armes, qui partout avoit répandu tant d'effroi dans ce Nouveau Monde. Il falloit, ou les rendre encore plus intrépides, en cédant à leur résistance, ou faire tout dépendre du hasard d'un moment. Le fossé, dans sa profondeur, étoit comblé de l'un à l'autre bord, & l'escalade étoit possible. Pizarre s'y résout, & l'ordonne. A l'instant le feu redouble & la protege.

Orozimbo ne perd point courage. Il défend à ses Indiens de s'exposer au feu. « Imitez-nous, dit-il; Télasco, mes amis & » moi, nous allons vous donner l'exem» ple». Il eut seulement soin d'écarter du lieu de l'assaut sa sœur, qui lui tendoit les bras, & le conjuroit par ses larmes de la souffrir auprès de lui.

Digitized by Google

Alors, s'armant de haches & de lourdes maſſues, ils attendent, tête baiſſée, les plus hardis des aſſaillans.

Il en parut trois à la fois, Moſcoſe, Alvare, & Fernand, le jeune frere de Pizarre. Ils s'élevent, tenant le glaive d'une main, le bouclier de l'autre, & portant dans les yeux un courage déterminé.

Télaſco s'adreſſe à Moſcoſe, & d'un coup de maſſue lui briſant ſur la tête l'écu qui lui ſert de défenſe, le renverſe du haut des murs. Il tombe comme foudroyé ſur ſes ſoldats qui alloient le ſuivre, & roule ſur leurs boucliers.

Fernand Pizarre va s'élancer de l'échelle ſur le rempart; mais, encore chancelant ſur un appui fragile, il ne peut ni parer, ni porter des coups aſſurés. Orozimbo, l'ayant ſaiſi au bras dont il tenoit le glaive, le déſarme & l'entraîne à lui. Il ſe débat; mais il eſt terraſſé. Son vainqueur lui laiſſe la vie; & le ſoldat qui prend ſa place reçoit pour lui le coup mortel.

Alvare, dans l'inſtant qu'il s'attache au

bord du mur, pour le franchir, ſent tomber ſur ſon caſque la hache meurtriere ; & le coup, en gliſſant, le bleſſe au bras qui lui ſervoit d'appui. Il eſt précipité ſanglant ; & ſes ſoldats, voyant ſur leur tête la maſſue levée pour les frapper, n'oſent s'expoſer après lui à une mort inévitable.

Pizarre croit avoir perdu le plus tendre, le plus aimable, le plus vertueux de ſes freres ; mais il dévore ſa douleur. Il voit la conſternation de ceux qu'il a trop écoutés ; & ſans y ajouter le reproche, il fait interrompre l'aſſaut.

Le premier ſoin d'Orozimbo, après que l'ennemi ſe fut retiré dans ſon camp, fut de faire réduire en cendres ce vaſte monceau de faſcines dont on avoit comblé le foſſé du rempart ; & tandis que des tourbillons de fumée & de flammes s'élevoient au-deſſus des murs : « Viens, » dit-il au jeune Pizarre, & vois ce bû- » cher allumé. Quand je t'y jeterois » vivant, quand j'y ferois brûler avec

» toi tous tes compagnons ; & avec eux
» leurs peres, leurs enfans & leurs
» femmes, je ne vous rendrois pas les
» maux que ta Nation nous a faits. . . . .
» Va-t-en, va dire à ces barbares que les
» neveux de Montezume, ayant à leurs
» pieds un braſier, & dans leurs mains
» un Caſtillan. . . . Va-t-en, te dis-je, &
» ne tarde pas ; car je crois entendre les
» plaintes de l'ombre de Guatimozin ».

Fernand Pizarre s'en alloit, le cœur flétri, l'ame abattue, n'oſant s'avouer à lui-même qu'il reſpiroit par la clémence d'un Indien, d'un Indien neveu de Montezume ! Dans la plaine qui ſéparoit le camp des Eſpagnols du fort de Tumbès, il rencontre un vieillard étendu ſur le ſable, & baigné dans ſon ſang. Ce vieillard reſpiroit encore ; & tendant les bras au jeune homme, il l'appelloit à ſon ſecours. Pizarre approche. L'Indien leve ſur lui un œil mourant, lui montre ſon flanc déchiré, & fait un ſigne vers le rivage, un autre ſigne vers le ciel,

comme pour indiquer le crime & le vengeur.

Le guerrier attendri lui donne tous les ſoins de l'humanité ; il étanche le ſang de ſa bleſſure ; & l'aidant à ſe ſoulever & à ſe ſoutenir, il veut le mener au camp. Le vieillard, friſſonnant d'horreur, le conjuroit, en lui baiſant les mains, de prendre une route oppoſée. « Non, diſoit-il ; c'eſt de ce » côté-là qu'ils ſont allés.—Qui donc ? lui » demanda Pizarre. — Les meurtriers, dit » le vieillard. Ils étoient vêtus comme » toi ; ils te reſſembloient. . . . Non, par- » donne, je ne veux pas te faire injure : » tu es auſſi bon qu'ils ſont méchans. Ils » venoient du fort, ils alloient vers le » rivage de la mer ; & moi, je traver- » ſois la plaine ; je ne leur faiſois aucun » mal. L'un d'eux m'a regardé d'un œil » menaçant & farouche. Je tremblois ; je » l'ai ſalué pour l'adoucir ; & lui, tirant » ſon glaive, il me l'a plongé dans le » flanc ».

« Ah ! les barbares ! s'écria le jeune » homme saisi d'horreur. Et moi, & moi, » dans le moment qu'ils t'assassinoient »!.... Il n'en put dire davantage : les sanglots lui étouffoient la voix. Il embrasse, il baigne de pleurs le vieillard Indien. « Ah ! » si tu savois, reprit-il, combien je dé- » teste leur crime ! combien je le dois » abhorrer ! Bon vieillard, tes jours me » sont chers : je ne t'abandonnerai pas. » Dis-moi, où faut-il te conduire ? — A ce » village que tu vois, dit l'Indien. C'est » là que mes enfans m'attendent. Au nom » de ton pere, aide-moi à me traîner » vers ma cabane : je ne demande au ciel » que de voir encore une fois mes enfans, » & de mourir entre leurs bras ». Il n'eut pas même cette joie. A quelques pas de là, ses genoux s'affoiblirent ; il sentit son corps défaillir ; & se laissant tomber dans le sein de Pizarre, il fixa ses yeux sur les siens, lui serra la main tendrement, regarda le ciel, & tournant sa vue attendrie & mourante vers son village, il expira.

Fernand, accablé de triſteſſe, retourne au camp des Eſpagnols. Le Conſeil étoit aſſemblé dans la tente du Général; & quel fut le raviſſement de ce Héros, en revoyant ſon frere, un frere tendrement chéri, qu'il croyoit perdu pour jamais! Il ſe leve, il l'embraſſe. Les deux autres guerriers du même ſang témoignent les mêmes tranſports, & tout le Conſeil s'intéreſſe à leur joie & à ſon retour. On l'interroge. Il dit ce qu'il a vu, & la valeur des Mexicains, & la clémence de leur Chef, & la rencontre du vieillard. Son ame ſe répand dans ce récit qui la ſoulage; ſon attendriſſement s'exprime par des larmes, & il en fait couler. « O mon frere! dit-il enfin, en » s'adreſſant au Général, c'eſt nous qui » apprenons aux Sauvages à être cruels » & perfides; & ils ne peuvent nous » apprendre à être bons & généreux! » Quelle honte pour nous! Je demande » vengeance du meurtre de cet Indien; » je la demande au nom du ciel & au

» nom de l'humanité. Découvrez quel » eſt parmi nous l'homme aſſez lâche, » aſſez féroce, pour avoir plongé ſon » épée dans le ſein d'un homme paiſible, » d'un foible & timide vieillard ».

Il y avoit dans ce Conſeil des hommes durs, qui, en ſouriant, diſoient tout bas, que le jeune Pizarre mettoit un grand prix à la vie, puiſqu'en daignant la lui laiſſer, on l'avoit ſi fort attendri. Il s'apperçut de ce ſourire, & il en étoit indigné; mais le Général, impoſant à ſon impatience, lui dit de prendre place dans le Conſeil.

Le grand intérêt des Caſtillans étoit de ménager leurs forces. Ils étoient en trop petit nombre pour haſarder encore de s'affoiblir par un nouvel aſſaut. Il falloit donc ou laiſſer en arriere la ville & le fort de Tumbès, ou chercher une plage d'un abord plus facile, ou réduire, par un long ſiege, les défenſeurs de celle-ci aux plus dures extrémités.

Le parti de former le ſiege parut le

plus ſage & le plus glorieux : il réunit toutes les voix. Le général lui ſeul, recueilli en lui-même, & profondément occupé, ſembloit encore irréſolu. Sa tête, long-temps appuyée ſur ſes deux mains, ſe releve avec majeſté, & des yeux parcourant lentement l'aſſemblée : « Caſtillans, dit-il, j'ai voulu vous » donner, par ma déférence, une marque » de mon eſtime. J'ai permis l'attaque » du fort ; l'événement a démontré l'im- » prudence de l'entrepriſe. Vous voulez » aſſiéger ces murs, vous le voulez, & » j'y conſens encore. Mais chez des » Peuples qui, ſans nous, & loin de » nous, vivoient paiſibles, ſur des bords » où, quoi qu'on en diſe, nous portons » une guerre injuſte, ne vous attendez » pas que je faſſe éprouver à une ville » entiere les dernieres extrêmités de la » diſette & de la faim. Je veux bien les » leur faire craindre ; mais ſi ce Peuple » a le courage de les attendre, je n'aurai » pas la barbarie de les lui faire ſouffrir.

» Lorſque dans un combat je riſque &
» je défends mes jours & ceux de mes
» amis, le danger auquel je m'expoſe
» compenſe le mal que je fais; & je
» puis me le pardonner. Mais ſans péril
» être inhumain! mais voir languir de-
» vant ſes yeux une multitude affamée,
» l'enfant ſur le ſein de ſa mere, le
» vieillard dans les bras de ſon fils expi-
» rant! Les voir ſe déchirer, les voir
» ſe dévorer entre eux, dans les accès
» de la douleur, de la rage & du dé-
» ſeſpoir! Je ne m'y réſoudrai jamais;
» je vous en avertis. Juſques-là, je ferai
» tout ce que la guerre autoriſe ».

Digitized by Google

CHAPITRE XLVI.

CE que Pizarre avoit prévu ne tarda point à arriver. Le tréſor des moiſſons étoit dépoſé dans les villages ; la diſette fut dans les murs. Il falloit, pour faciliter les ſecours du dehors, attaquer & forcer les lignes. Orozimbo voulut commander ces ſorties ; & ni ſa ſœur ni ſon ami ne voulurent l'abandonner.

Les Eſpagnols, trop affoiblis par l'étendue de leur enceinte, ſurpris, attaqués dans la nuit, avoient d'abord cédé au nombre. La premiere ſortie avoit, pour quelques jours, rendu la vie aux aſſiégés ; mais la ſeconde fut fatale aux Héros Mexicains : l'un & l'autre y perdirent ce qu'ils avoient de plus cher au monde.

L'attaque avoit été ſi vive, que les lignes forcées, le ſecours introduit, les Indiens ſe retiroient ſans être pourſuivis. Ce fut dans cette retraite qu'Amazili crut

Digitized by Google

voir, à l'incertaine clarté de l'aſtre de la nuit, un jeune Indien ſe débattre entre deux ſoldats Eſpagnols. Ils l'avoient pris; ils l'entraînoient. Télaſco n'eſt pas avec elle, & ce jeune homme lui reſſemble. Elle approche. C'eſt lui. Éperdue, elle crie au ſecours; on ne l'entend point. Il n'a qu'elle pour ſa défenſe. Il faut le ſauver ou périr. Elle tend ſon arc. Mais va-t-elle percer le ſein d'un ennemi? percer le cœur de ſon amant? Son œil eſt sûr, mais ſa main tremble; & la crainte ajoute au danger. Deux fois elle viſe, & deux fois ſon amant ſe préſente devant la fleche qui va partir. Un friſſon mortel la ſaiſit; ſes genoux chancelans fléchiſſent; ſon arc va lui tomber des mains; il ne lui reſte plus que la force de le détendre. La nature & l'amour font pour elle un de ces efforts réſervés aux périls extrêmes. Elle ſaiſit le moment où l'un des deux Eſpagnols ſert de bouclier au Mexicain; le trait part; le ſoldat bleſſé tombe; le bras de Télaſco, le bras qui

tient la hache eſt dégagé ; l'autre ennemi en éprouve l'effort terrible ; & délivré comme par un prodige, Télaſco va rejoindre ſes compagnons, qui rentrent dans les murs. . . . Que fais-tu, malheureux ? Tu laiſſes ton amante au pouvoir de tes ennemis.

A peine la fleche eſt partie, à peine Amazili a pu voir ſon amant ſe dégager & s'enfuir, elle n'a plus la force de le ſuivre. Cette frayeur de réflexion qui ſuit les grands périls, & qui reſte dans l'ame, lorſque le péril eſt paſſé, s'eſt emparée de ſon cœur épuiſé de courage, & l'a ſaiſi ſi violemment, qu'une défaillance mortelle l'a fait tomber évanouie. Elle ne ſe ranime, elle n'ouvre les yeux que pour ſe voir environnée de ſoldats Caſtillans, que le bruit de l'attaque a fait accourir dans ce lieu. Ils la trouvent ſans mouvement ; ils en ſont émus ; ils s'empreſſent de la rappeller à la vie. Sa beauté, en ſe ranimant, leur imprime un tendre reſpect. Cœurs féroces ! du moins la

Digitized by Google

beauté vous désarme : c'est un droit que sur vous encore la nature n'a point perdu.

Le jeune & valeureux Mendoce, monté sur un coursier superbe, rencontre, au milieu des soldats, cette jeune guerriere ; il en est ébloui. Le panache de plumes dont elle est couronnée, son carquois d'or suspendu à une chaîne d'émeraudes, riche présent d'Ataliba, le tissu dont sa taille est ceinte, & qui presse au-dessus des flancs les plis de sa robe flottante, mais sur-tout la noble fierté de son air & de son maintien, la trahit, & annonce une illustre origine.

« Jeune beauté, lui dit Mendoce, » quel malheur, ou quelle imprudence » vous fait tomber entre nos mains ? » — La vengeance & l'amour, dit-elle, » les deux passions de mon cœur. — Etes-» vous la fille, ou l'épouse du Roi de » Tumbès ? — Non, dit-elle : je suis née en » d'autres climats. Ces murs ont été mon » refuge. La liberté, qui m'est ravie,

» étoit mon unique bien. — Il vous sera » rendu, lui dit Mendoce ; daignez vous » confier à moi » ; & l'ayant fait asseoir sur la croupe de son coursier, il la mene au champ de Pizarre.

Le jour répandoit sa lumiere ; & Pizarre au milieu du camp, se faisoit instruire des événemens de la nuit. Mendoce arrive, & lui présente la jeune Indienne captive. Le Héros la reçoit avec cette bonté noble, modeste & consolante qu'on doit à l'infortune, & que l'on a toujours pour la foiblesse & l'innocence, protégées par la beauté.

Mais le malheur qui poursuivoit Amazili, voulut qu'elle fût reconnue par le jeune Fernand Pizarre, qu'elle avoit vu dans le fort de Tumbès. « Ah ! mon » frere ! s'écria-t-il, c'est elle-même, » c'est la sœur de ce vaillant Cacique, » de ce généreux Mexicain qui m'a sauvé » la vie, & m'a rendu la liberté. Acquit- » tez-moi, je vous conjure ». Pizarre alloit la renvoyer ; mais le plus grand nombre des Espagnols en firent éclater

leurs plaintes. Étoit-ce avec des Mexicains qu'il falloit se piquer de frivoles égards, & de ménagemens timides ? Un Espagnol espéroit-il s'en faire des amis ? Il avoit dans ses mains le sûr moyen, le seul peut-être de les obliger à se rendre ; & il le laissoit échapper ! Aimoit-il mieux voir deux cents hommes qui s'étoient confiés à lui, manquant de tout sur ce rivage, & n'ayant pas même un asyle, périr autour de ces remparts, ou de fatigue ou de misere, ou par les fleches des Sauvages ? Vouloit-il les sacrifier ?

Le Général eût mépriſé ces plaintes, ſi l'échange des deux captifs ne l'eût pas touché de ſi près. Mais un intérêt perſonnel eût rendu odieux ce qui n'étoit que juſte ; & il voulut ſe mettre au-deſſus du ſoupçon Il fit donc appeller Valverde, le ſeul homme qui, par état, pût être chargé décemment de la garde de ſa captive ; il la lui confia, & lui remit le ſoin de la mener ſur le vaiſſeau.

Le

Le même jour il fit savoir au Commandant du fort, que sa sœur étoit prisonniere ; qu'il lui avoit donné son vaisseau pour asyle ; que tous les égards, tous les soins qui pouvoient adoucir le sort d'une captive, il les auroit pour elle ; mais qu'un devoir encore plus saint que la reconnoissance lui défendoit de la lui rendre, à moins que renonçant lui-même à une résistance inutilement obstinée, il ne le reçût dans le fort.

Dès que les Héros Mexicains s'étoient apperçus de l'absence d'Amazili, ils en avoient poussé des cris de douleur & de rage. Ils la cherchoient des yeux ; ils l'appelloient ; ils parcouroient toute l'enceintu du rempart qui les séparoit d'elle, prêts à s'en élancer, à travers mille morts, s'ils avoient entendu ses cris. L'un d'eux, & c'étoit son amant, osa même sortir du fort, & la chercher dans la campagne. Enfin désespérés, & la croyant perdue, ils la pleuroient ensemble, lorsque l'envoyé de Pizarre leur annonça qu'elle

vivoit. Leur premier mouvement fut donné à la joie ; mais cette joie étoit trompeuſe : la douleur la ſuivit de près.

Amazili dans l'eſclavage, & au pouvoir des Eſpagnols, ſans qu'il fût poſſible de la délivrer, à moins de leur rendre les armes! C'étoit un genre de malheur auſſi cruel que celui de ſa mort. Mais l'indignation, dans le cœur d'Orozimbo, ayant ranimé le courage, il répondit avec fierté, que ſa ſœur lui étoit bien chere, mais que pour elle il ne trahiroit pas un Roi, ſon bienfaiteur, ſon hôte & ſon ami; qu'il rendoit grace au Chef des Caſtillans des ménagemens qu'il avoit pour une Princeſſe captive; mais qu'en lui renvoyant ſon frere, il croyoit lui avoir donné un exemple plus généreux.

Lorſque Pizarre entendit la réponſe d'Orozimbo, il regarda d'un œil ſévere les Caſtillans qui l'entouroient. « Voyez-» vous, leur dit-il, combien ces hommes-» là ſont aux-deſſus de nous, & combien, » auprès d'eux, nous ſommes vils, méchans

» & lâches? Apprenons à rougir, & à » les imiter ». Dès ce moment, il réſolut de renvoyer Amazili, & de charger Fernand lui-même de la ramener à ſon frere. Le jour baiſſoit; il crut pouvoir différer juſqu'au lendemain.

Cependant le fourbe hypocrite à qui elle étoit confiée, l'ayant menée ſur le vaiſſeau, & s'y voyant ſeul avec elle, ſentit s'allumer dans ſes veines le plus noir poiſon de l'amour. Il s'approche d'elle, & d'abord il feint de vouloir la conſoler. « Ma fille, lui dit-il, modérez » vos douleurs. Le ciel veille ſur vous; » & l'aſyle qu'il vous procure, le gar- » dien qu'il vous choiſit, ſont des ſignes » de ſa bonté. Sous cet habit ſimple & » modeſte, ſavez-vous qui je ſuis, & » tout ce que je puis pour vous? Je n'ai » point d'armes, mais je commande à » ceux qui ſont armés. Je n'ai qu'à leur » dire de verſer le ſang, le ſang ſera » verſé. Je n'ai qu'à dire au glaive de » s'arrêter; & le glaive s'arrêtera. Les

» Peuples, les armées, les Rois eux-mê-
» mes, tout eſt ſoumis à mes pareils; &
» nous dominons ſur les hommes comme
» ſur de foibles enfans ».

Amazili, qui ſe ſouvenoit des Prêtres du Mexique, comprit que Valverde exerçoit ce miniſtere redoutable. « Vous êtes
» donc, lui dit-elle, un des Interpretes
» des Dieux? — Des Dieux! reprit Val-
» verde; ſachez qu'il n'en eſt qu'un: c'eſt
» celui que je ſers. Tout tremble devant
» lui; & il m'a remis ſa puiſſance. Mon
» eſprit eſt le ſien; ma voix eſt ſon or-
» gane; je parle, & c'eſt lui qu'on entend;
» c'eſt ſa volonté que j'annonce; & ſa
» volonté change quand & comme il me
» plaît: car il m'écoute; & ma priere
» l'irrite, ou l'appaiſe à mon gré ».

« Veuillez donc, lui dit-elle, que
» votre Dieu ſoit juſte, & qu'il ceſſe
» enfin de pourſuivre des malheureux,
» qui, ne l'ayant point connu, n'ont ja-
» mais pu l'offenſer ».

« Votre malheur, je l'avoue, eſt digne

» de pitié, lui dit Valverde; & ſans un » prodige, vous ne pouvez guere ſortir » du précipice où je vous vois. On ſait » que vous êtes la ſœur du guerrier qui » défend ces murs, on lui propoſe de ſe » rendre: votre rançon eſt à ce prix. S'il » vous aime aſſez pour ſouſcrire à cette » indigne loi, vous ſerez réunis, mais » dans la honte & l'eſclavage: je dis dans » la honte, ma fille; car il n'eſt plus qu'un » perfide & qu'un lâche, s'il trahit pour » vous ſon devoir ».

Amazili en l'écoutant, étoit tremblante & conſternée. «Hé bien? reprit-il, croyez-» vous que s'il venoit du ciel un être bien-» faiſant, qui vous ombrageant de ſes » aîles, frappât vos ennemis de confu-» ſion & de terreur, & vous enlevât de » leurs mains, il fallût dédaigner ſes ſoins » & refuſer ſon aſſiſtance! — Et quel ſera, » demanda-t-elle, cet être ſecourable? — » Moi, répondit Valverde. — Ah! vous » ſerez pour nous, dit-elle, un Dieu libé-» rateur. — Il dépend de vous ſeule que

„ Jetez-vous dans ſes bras, & partagez „ l'égarement, l'ivreſſe, le délire où „ vous le plongez „. A ces mots, les yeux enflammés, il s'élançoit. . . . . Elle s'échappe, & portant la main ſur ſon arc, qu'elle arme d'une fleche: " Ar- „ rête! lui dit-elle, d'un air où l'indigna- „ tion ſe mêle avec la frayeur; arrête, „ homme faux & cruel! Je t'entends, je „ vois à quel prix tu mets ton indigne „ pitié. Je ſuis foible, je ſuis captive & „ livrée à nos oppreſſeurs; mais j'ai dans „ ma foibleſſe une force qui me ſoutient. „ Cette force, au-deſſus de celle des „ tyrans, eſt un fier mépris de la mort „.

" Imprudente! reprit Valverde, ne „ vois-tu que la mort à craindre? & un „ éternel eſclavage? & le malheur de ne „ plus voir ce que tu as de plus cher au „ monde? & le malheur plus effroyable „ encore d'avoir entraîné dans les fers „ ton frere & ton amant? . . . Tremble, „ & tombe à genoux pour fléchir ma „ colere; ou ces transfuges d'un pays que

„ nous avons réduit en cendres, ton frere, ton amant, toi-même, vous subirez à votre tour le sort que vos Rois „ ont subi „.

" Va, lui dit-elle avec horreur, quand „ je verrois là, sous mes yeux, le brasier „ de Guatimozin, j'aimerois mieux m'y „ jetter vivante, qu'aux pieds d'un fourbe „ que j'abhorre „. Et en parlant, elle tenoit son arc tendu pour le percer. Valverde, confondu, s'éloigne, plein de „ rage, mais sans remords ».

Abandonnée à elle-même, la malheureuse se plongea dans l'abîme de sa douleur. Se voir séparée à jamais de son frere & de son amant, ou les voir se livrer eux-mêmes aux meurtriers de leurs parens, aux destructeurs de leur patrie! Ils ne s'y résoudroient jamais; & quand ils pourroient s'y résoudre, en seroient-ils plus épargnés? On avoit appris à les craindre; on n'auroit garde de laisser au Mexique de si redoutables vengeurs.

Dans le silence de la nuit, ces réflexions,

animées par l'image de sa patrie, qui s'offroit sanglante à ses yeux, l'agiterent si violemment, qu'elle auroit donné mille vies pour empêcher que, pour sa délivrance, on ne subît la loi des Castillans.

Mais non, ce n'étoit pas ainsi qu'Orozimbo & Télasco méditoient de la délivrer. Choisir une nuit sombre, sortir de leurs remparts, attaquer le camp ennemi, périr ensemble, ou pénétrer jusqu'au vaisseau où Amazili étoit captive, & l'enlever; tel étoit le digne conseil qu'ils avoient pris du désespoir.

Tous deux brûloient d'impatience que le jour éclairât le port. Ils espéroient qu'Amazili paroîtroit sur la poupe, où, du haut des remparts, ils auroient pu la reconnoître. Leur espoir ne fut pas trompé.

Amazili, l'ame encore pleine du trouble de la nuit, attendoit sur la poupe que la clarté, qui commençoit à se répandre, fût plus vive; & cependant ses yeux, à travers le mélange des ombres & de la

lumiere, ſe fatiguoient à découvrir le fort qui dominoit la mer. D'abord elle croit l'entrevoir; elle le voit enfin; & ſur le mur elle découvre deux hommes que ſon cœur lui aſſure être ſon frere & ſon amant. « Ils me cherchent des » yeux, dit-elle; ils ne peuvent vivre » ſans moi. Je les rendrai foibles & lâches, » perfides envers leur patrie, infideles en- » vers un Roi, leur bienfaiteur & leur » ami. Non, non, je ne mets point ce » funeſte prix à ma vie; & ſi elle eſt pour » eux une honteuſe chaîne, je ſaurai les » en délivrer ». Alors, pour fixer leurs regards, elle détache ſa ceinture, & la fait voltiger dans l'air. L'un des deux, c'eſt ſon cher Télaſco, répond à ce ſignal, en faiſant voltiger de même le panache de plumes dont il ornoit ſa tête; & lorſqu'elle eſt bien aſſurée que leurs yeux, attachés ſur elle, obſervent tous ſes mouvemens, elle tire une fleche de ſon carquois; leve le bras, & dit, mais ſans eſpoir d'être entendue: « Adieu, mon

» frere, adieu, malheureux Télaſco. Pleu-
» rez-moi, ſur-tout vengez-moi, vengez
» le Mexique ». A ces mots, ſe perçant le ſein, elle s'élance dans la mer.

« O ciel! ma ſœur! Amazili! ....
» C'en eſt fait. Je l'ai vue ſe frapper, &
» tomber. J'ai vu, s'écrie Orozimbo,
» les flots s'ouvrir, ſe refermer ſur elle.
» Ma ſœur, ma chere Amazili n'eſt plus.
» Elle n'eſt plus! & nous vivons! & les
» monſtres qui l'ont réduite à ſe donner
» la mort!.... Ah! nous la vengerons.
» Mon frere! mon ami! Oui, nous la
» vengerons. C'eſt notre derniere eſpé-
» rance ». A ces mots, pâles, frémiſſans, étouffés de ſanglots & inondés de larmes, ils s'embraſſent l'un l'autre, ils ſe laiſſent tomber, ils ſe roulent ſur la pouſſiere, & leur douleur s'exhale par des frémiſſemens qu'interrompt un affreux ſilence. Revenus à eux-mêmes, ils forment le projet de ſortir, dès la nuit ſuivante, & de porter dans le camp ennemi l'effroi, le carnage & la mort. Hélas! vain projet!!

La fortune, avant la fin du jour, eut tout changé ſur ce rivage.

On vit les Peuples des vallées d'Ica, de Piſco, d'Acari, accourir en foule au-devant des Eſpagnols, leur rendre hommage, & les engager à venir deſcendre au port de Rimac, ſur ces bords où, dans peu, s'éleva la ville des Rois. Cette révolution ſoudaine étoit l'ouvrage de Mango. Pizarre en profite avec joie : il ſe rembarque avec les ſiens ; & les Mexicains, déſolés de voir les Caſtillans ſe dérober à leur vengeance, reprennent triſtement le chemin des hautes montagnes, par les champs de Tumibamba.

CHAPITRE XLVII.

ATALIBA, qui depuis sa victoire, avoit appris l'arrivée des Espagnols, laissoit reposer son armée sur les bords du fleuve Zamore; & alors, le Soleil, au tropique du nord, ayant atteint cette limite qu'une loi éternelle a marquée à sa course & que jamais il ne franchit, ce fut dans une vaste plaine & au milieu d'un camp nombreux que sa fête fut célébrée. Les Peuples y vinrent en foule; la Cour de l'Inca s'y rendit du palais de Riobamba, où ce Prince l'avoit laissée; la plus chérie de ses femmes, la belle & tendre Aciloé, y vint, les yeux encore baignés des larmes que le souvenir de son fils lui faisoit répandre, & que le temps ne pouvoit tarir. Cora, dont les malheurs avoient sensiblement touché cette Princesse, qui l'avoit admise à sa Cour, Cora l'accompagnoit. Elle revit

Digitized by Google

Alonzo, glorieuse & charmée de porter dans son sein le gage de leur tendre amour.

Toutes les fêtes du Soleil avoient un grand objet de morale publique. Celle-ci, la plus sérieuse & la plus imposante, étoit la fête de la mort. Ce qui distinguoit cette fête de celles que l'on a décrites, c'étoit l'hymne qu'on y chantoit. Le Pontife, d'un air serein, & portant sur le front une majestueuse tranquillité, entonnoit cette hymne funebre; les Incas répondoient; le Peuple écoutoit en silence, & méditoit la mort.

« Homme destiné au travail, à la peine » & à la douleur, console-toi, car tu es » mortel. Le matin, tu te leves pour sen- » tir le besoin; tu te couches le soir, lassé, » abattu de fatigue. Console-toi, car la » mort t'attend, & dans son sein est le » répos.

» Tu vois une barque agitée par la » tempête, gagner la rade paisible, & » se sauver dans le port. Cette mer, sans

» ceſſe battue par la tourmente, c'eſt la
» vie ; ce port tranquille & sûr, d'où
» jamais les orages n'ont approché, c'eſt
» le tombeau.

» Tu vois le timide enfant que ſa mere
» a laiſſé loin d'elle, pour lui faire eſſayer
» ſes forces. Il court à elle d'un pas chan-
» celant, en lui tendant ſes foibles bras ;
» il arrive, il ſe précipite dans ſon ſein ;
» & il ne ſent plus ſa foibleſſe. Cet en-
» fant, c'eſt l'homme ; & cette mere
» tendre, c'eſt la nature, qu'en ce mo-
» ment le vulgaire appelle la mort.

» Homme fragile, pendant ta vie tu
» es l'eſclave de la néceſſité, le jouet
» des événemens. La mort briſera tes liens :
» tu ſeras libre ; & il n'exiſtera pour toi,
» dans l'immenſité, que toi-même, & le
» Dieu qui t'a fait.

» Que ce Dieu, qui anime le monde,
» laiſſe échapper un ſouffle ; c'eſt la vie.
» Qu'il le retire ; c'eſt la mort. Qu'a
» d'étonnant la viteſſe d'un ſouffle, qui
» paſſe dans ton ſein, comme le vent

» à travers le feuillage ? Le feuillage » eſt-il étonné de n'avoir pu fixer le » vent ?

» Tu as vu expirer ton ſemblable ; » ſes convulſions t'ont fait peur ; & ces » efforts de la douleur, au moment de » lâcher ſa proie, tu les attribues à la » mort. La mort eſt impaſſible ; & au » bord de la tombe eſt une digue où » s'accumulent les reſtes des maux de » la vie ; mais au-delà, c'eſt un calme » éternel.

» Ne trouves-tu pas que le temps eſt » lent à s'écouler ? C'eſt que le temps » amene la mort, & que la mort eſt le » terme où tend la nature inquiete, & » impatiente de la vie. Quel homme ne » deſire pas d'être à demain ? C'eſt qu'au- » jourd'hui c'eſt la vie, & que demain » c'eſt la mort.

» La vieilleſſe qui dénoue tous les liens » de l'ame, l'alternative inévitable de la » caducité ou du trépas, la douceur du » ſommeil, qui n'eſt que l'oubli de

» soi même, l'ennui, ce ſentiment pénible
» d'une exiſtence froide & lente, tout
» nous diſpoſe, nous invite, & nous ha-
» bitue à la mort.

» Homme, d'où te vient donc cette
» répugnance pour un bien vers lequel
» tu es entraîné par une pente invincible?
» C'eſt que tu te crois plus ſage que la
» nature, meilleur que le Dieu qui t'a
» fait; c'eſt que tu prends pour un abîme
» les ténebres de l'avenir.

» Et qui voudroit ſouffrir la vie, ſi le
» paſſage étoit moins effrayant? La na-
» ture nous intimide afin de nous retenir.
» C'eſt un foſſé profond qu'elle a creuſé
» ſur les confins de la vie & de la mort,
» pour empêcher la déſertion.

» S'il étoit un Dieu aſſez inexorable
» pour vouloir déſeſpérer l'homme, il
» le condamneroit à ne jamais mourir.
» Le dégoût, la triſteſſe affligeroient ſon
» ame; & la néceſſité de vivre, ſem-
» blable à un rocher hériſſé de pointes
» aiguës, l'écraſeroit inceſſamment. Le

» ſigne de la réconciliation entre le ciel » & l'homme, c'eſt la mort.

» Il n'eſt qu'un ſeul moyen de rendre » la vie plus précieuſe que la mort » même : c'eſt de vivre pour ſa patrie, » fidele à ſon culte, à ſes loix, utile à » ſa proſpérité, digne de ſa reconnoiſ- » ſance ; & de pouvoir dire en mourant : » Je n'ai reſpiré que pour elle ; elle aura » mon dernier ſoupir ».

Ainſi chantoient les enfans du Soleil ; & ces chants, qui retentiſſoient dans l'ame des jeunes guerriers, les élevoient au-deſſus d'eux-mêmes. Mais les femmes & les enfans, regardant leurs époux, leurs peres, avec des yeux où la tendreſſe & la frayeur étoient peintes, ſembloient les conjurer d'aimer, ou du moins de ſouffrir la vie, & oppoſoient les mouvemens les plus naïfs de la nature à cet enthouſiaſme qui défioit la mort.

Le Monarque, après ce cantique, ayant fait, par tribus, l'éloge des braves

Indiens qui avoient péri pour sa défense :
« Nous avons pleuré sur les morts ; tout
» est consommé, reprit-il. Laissons le
» passé, qui n'est plus ; & ne pensons
» qu'à l'avenir, qui pour nous est un
» nouvel être. Des brigands, les fléaux
» des bords où ils descendent, viennent
» d'arriver à Tumbès. Je crois avoir mis
» cette ville en état de les occuper. Des
» Héros la défendent ; mais ce n'est point
» assez : demain je vole à son secours.
» Peuples, c'est là que nous appellent des
» dangers dignes d'éprouver le plus intré-
» pide courage. Vous allez voir des ani-
» maux rapides, porter l'homme dans les
» combats ; vous allez voir l'image du
« terrible Illapa (*) dans les armes de
» ces brigands. Ils ont su donner à la
» mort un appareil épouvantable. Mais
» ce n'est jamais que la mort ; & vous ve-
» nez d'entendre si la mort est à craindre.
» Du reste, ces brigands sont périssables

(*) La foudre.

» comme nous ; & ils ſont en ſi petit » nombre, que ſi vous les enveloppez, » ils ſeront, au milieu de vous, comme » les feuilles agitées par le tourbillon des » tempêtes. Voilà, pourſuivit-il, en leur » montrant Alonzo, celui qui ſait com- » ment on peut les vaincre ; c'eſt à lui » de vous commander ».

CHAPITRE XLVIII.

AINSI parloit Ataliba; & il inſpiroit ſon courage. Mais ſur la fin du jour il voit arriver dans ſon camp les guerriers Mexicains, qui lui racontent leur diſgrace. Ils lui apprennent que Mango, réduit au déſeſpoir, ſuppoſe, & fait répandre parmi les Indiens, un oracle du roi ſon pere (*), lequel, en mourant, a prédit l'arrivée des Caſtillans, & recommandé à ſes Peuples d'aller au-devant d'eux & de les adorer; que Mango, à l'appui de cette opinion, a lui-même donné l'exemple, & envoyé une ambaſſade au général des Caſtillans, pour implorer ſon aſſiſtance en faveur du Roi de Cuſco, contre l'uſurpateur du trône des Incas, l'exterminateur de leur race, l'oppreſſeur de l'Inca ſon frere, captif dans les murs de Cannare.

(*) Huaina Capac.

Les mêmes nouvelles arrivoient de tous côtés en même tems, & se répandoient dans l'armée; l'inquiétude & la frayeur s'emparoient de tous les esprits; quand le Cacique de Rimac vint remettre à l'Inca des lettres dont le Général Espagnol l'avoit chargé pour Alonzo. Pizarre, en lui envoyant la lettre de Las-Casas, lui écrivit lui-même en ces mots:

« Mon cher Molina, si vous aimez votre » patrie, voici le moment de lui épargner » des crimes. Si vous aimez les Indiens, » voici le moment de leur épargner des » malheurs. Vous n'avez pas connu l'ami » que vous avez abandonné. Ce qui vous » affligeoit, m'affligeoit encore plus moi- » même. Mais sans titres & sans pouvoir » pour me faire obéir & craindre, je » dissimulois malgré moi ce que je ne » pouvois punir. J'ai fait depuis un voyage » en Espagne. J'en arrive enfin revêtu de » toute la puissance de notre invincible » Monarque. Ce jeune Prince aime les » hommes. Il veut qu'on use d'indulgence

» & de ménagement envers les Indiens.
» Il m'a recommandé pour eux les ſoins
» & la bonté d'un pere. Heureux, ſi je
» remplis ſes vues! Soyez bien sûr que
» mon penchant eſt d'accord avec mon
» devoir. Mais vous ſavez combien l'au-
» torité commiſe s'affoiblit dans l'éloigne-
» ment, & avec quelle précaution je
» dois en uſer ſur des hommes violens
» & déterminés. Dans le nombre il en
» eſt dont l'ame eſt déſintéreſſée, le cœur
» ſenſible & généreux; il eſt aiſé de les
» conduire. Mais la foule eſt aveugle,
» inquiete, & ſur tout avide; & c'eſt
» elle, je vous l'avoue, que je crains de
» voir m'échapper. Mon ami, je n'en ré-
» ponds plus, ſi les hoſtilités l'irritent. Un
» doux accueil de la part de vos Peuples,
» eſt le ſeul moyen d'établir la concorde
» & l'intelligence. C'eſt à vous de me
» ſeconder, en y diſpoſant les eſprits.
» Je vois la moitié de l'Empire empreſſée à
» s'unir à moi. J'ai plus de force qu'il n'en
» falloit pour répandre ici le ravage; mais

» ſans vos bons offices, je n'en ai pas
» aſſez pour maintenir l'ordre & la paix.
» Je marche vers Caſſamalca, où l'Inca
» de Quito a, dit-on, raſſemblé ſes forces.
» On lui impute bien des crimes; mais
» feriez-vous l'ami d'un tyran? Je ne le
» puis penſer; & votre eſtime eſt ſon apo-
» logie. Venez au-devant de moi. Nous
» nous concerterons enſemble pour con-
» quérir ſans opprimer.

» Las-Caſas, votre ami, & je puis dire
» auſſi le mien, le vertueux Las-Caſas,
» que j'ai laiſſé mourant à l'île Eſpagnole,
» a voulu vous écrire. Je vous envoie ſa
» lettre. Je crains bien, mon cher Alonzo,
» que ce ne ſoit un dernier adieu ».

La douleur dont Alonzo avoit été ſaiſi en liſant ces mots, redoubla, lorſqu'il jeta les yeux ſur la lettre de Las-Caſas.

« Si vous vivez, mon cher Alonzo,
» ſi vous êtes encore parmi nos Indiens,
» & ſi Pizarre vous retrouve ſur les bords
» où il va deſcendre, recevez de ſa main
» ce tendre & dernier gage d'une ſainte
» amitié.

» amitié. Je ſuis mourant. Je n'ai vécu
» que pour gémir. Dieu a permis que,
» dans le court eſpace de ma vie, j'aie
» vu ſous mes yeux tous les crimes &
» tous les malheurs raſſemblés. Quel re-
» gret puis-je avoir au monde ?

» Je vous ai confié mes craintes ſur
» l'entrepriſe de Pizarre. Elles viennent
» d'être calmées par les vertus de ce
» Héros. Oui, mon ami, le ciel a tou-
» ché ſa grande ame. Pizarre penſe comme
» nous. Il ſent qu'il eſt plus beau d'être
» le protecteur & le pere des Indiens,
» que leur vainqueur & leur tyran. Unif-
» ſez-vous à lui, pour lui concilier leur
» eſtime & leur bienveillance : il en eſt
» digne comme vous. Adieu. Je crois ſen-
» tir que mon heure approche. Demain
» peut-être je ſerai devant le trône de
» mon juge ; & s'il m'eſt permis d'implo-
» rer ſa clémence ; ce ſera pour ces Eſpa-
» gnols qui l'adorent & qui l'outragent ;
» ce ſera pour ces Indiens égarés dans l'er-
» reur, mais ſimples, doux & bienfaiſans,

» qu'il a créés, qu'il aime, & qu'il ne » veut pas rendre éternellement malheu- » reux. Protégez-les, voyez en eux mes » plus chers amis, après vous, que j'ai- » merai au-delà du tombeau ».

Cette lettre fut arrosée des larmes de l'amitié. Alonzo la baisa cent fois avec un saint respect. Ataliba ne put l'entendre sans partager l'émotion, l'attendrissement du jeune homme. « Quel est donc, lui » demanda-t-il, ce Las-Casas, cet » homme juste? — Ah! dit Alonzo, de- » mandez-là ce Cacique & à son Peuple ». Ce Cacique étoit Capana. Il avoit entendu la lettre de Las-Casas; & appuyé sur sa massue, ses yeux baissés fondoient en pleurs. « Ce n'est pas un homme, » dit-il; c'est un être céleste envoyé de » son Dieu, pour adoucir les tigres, & » pour consoler les hommes. Nous l'au- » rions adoré, s'il nous l'avoit permis ».

Ce témoignage, mais sur-tout celui d'Alonzo, l'emporta sur les impressions terribles que l'exemple de Montezume

& tous les malheurs du Mexique avoient pu faire sur l'ame d'Ataliba. « Je m'abandonne à vous, dit-il à son fidele Alonzo. » Allez au-devant de Pizarre; assurez-» vous de ses intentions, & s'il est tel » qu'on vous l'annonce, répondez-lui de la » droiture & de la bonne foi d'un Prince » votre ami, qui desire d'être le sien ».

Des Indiens chargés des plus magnifiques présens formoient le cortege d'Alonzo; & ces richesses (*a*) disposerent favorablement les esprits. Mais telle étoit la soif de l'or qui dévoroit les Castillans, que ce qui auroit dû l'appaiser, l'irritoit, au lieu de l'éteindre.

La conférence de Pizarre avec Alonzo, fut l'épanchement de deux cœurs pleins de noblesse & de franchise. Des deux côtés l'état des choses fut exposé avec candeur. Pizarre ne vit dans l'Inca de Cusco qu'un excès d'orgueil sans prudence, & dans Ataliba que la noble fierté d'un cœur sensible & généreux. De son côté, Alonzo reconnut le danger

d'irriter dans les Caſtillans cette ſoif de l'or & du ſang, qui n'étoit jamais qu'aſſoupie, & qu'un fanatiſme barbare ne demandoit qu'à rallumer. Il fut réglé que Molina précéderoit Pizarre dans les champs de Caſſamalca; que le Général Eſpagnol s'avanceroit avec ſes deux cents hommes, & qu'il laiſſeroit en arriere les Indiens de ſon parti. Egalement sûrs l'un & l'autre de leur bonne foi mutuelle, ils s'embraſſerent; & Alonzo retourna au camp indien.

Le Roi de Quito l'attendoit dans le trouble & l'impatience. Mais il fut bientôt raſſuré; & il aſſembla ſes guerriers, pour leur faire part de ſa joie. Les Péruviens ſe réjouirent; mais les Mexicains, d'un air ſombre & l'œil attaché à la terre, écoutoient en ſilence les paroles de paix qu'apportoit Alonzo. Leur Chef, qui croyoit voir tomber l'Inca dans un piege funeſte, voulut l'en garantir. « Hé quoi, » Prince, lui dit-il, as-tu donc oublié le » ſort de Montezume & celui du Mexique?

» Tu abandonnes ton pays à ces mêmes
» brigands qui ont désolé le nôtre, &
» qui l'ont inondé de sang! Tu te livres
» aux mains qui ont enchaîné nos Rois,
» qui les ont fait brûler vivans! Ah! que
» notre exemple t'éclaire & t'épouvante!
» Trop averti par nos malheurs, sois
» sage à nos dépens. Ne vois-tu pas ici
» le même enchaînement dans les causes
» de ta ruine, que dans celles de notre
» perte? Notre empire étoit divisé;
» celui-ci l'est de même. Un oracle men-
» teur nous faisoit une loi honteuse de flé-
» chir devant nos tyrans; un même oracle
» vous l'ordonne. Notre Roi, séduit &
» trompé par des apparences de paix, de
» bonne foi, de bienveillance, se perdit,
» & perdit ses Peuples; & toi, malheu-
» reux Prince, tu veux te livrer comme
» lui! Ah! si Montezume avoit eu cette
» ame ferme & courageuse que tu nous as
» fait voir, il auroit sauvé le Mexique.
» Pourquoi donc te laisser abattre, & te
» présenter sous le joug? Es-tu sans espoir,

» reproches & ſans remords. Pizarre eſt » Eſpagnol ; mais ne le ſuis-je pas moi-» même ? Me connois-tu fourbe, avide & » féroce ? Non, tu me crois ſincere & » bienfaiſant. Pourquoi donc ne croirois-tu » pas qu'au moins Pizarre me reſſemble ? » Tu répondrois de moi ; je réponds de lui ; » & j'en réponds ſur la foi de Las-Caſas, » ſur la foi de cet Eſpagnol, le plus vrai, le » plus vertueux, le plus ſenſible des mor-» tels, & ſur-tout le meilleur ami que » les Indiens aient au monde. Celui-là ne » peut me tromper ; mais il peut ſe trom-» per lui-même ; on peut lui en avoir » impoſé. Sois donc prudent, ſans être » injuſte. Tends les mains à la paix, ſans » toutefois quitter les armes ; &, au mi-» lieu d'un camp nombreux, oſe recevoir » deux cents hommes qui ſe préſentent en » amis ».

L'Inca, plein de la confiance que lui inſpiroit Alonzo, n'eût pas même voulu ſonger à ſe mettre en défenſe. Alonzo prit ſoin d'y pourvoir. Il lui fit un cortege

de huit mille Indiens d'une valeur reconnue. A l'aîle droite & en avant des tentes de l'Inca, il établit les Mexicains, avec la même troupe qu'ils avoient commandée. Les Sauvages de Capana formoient l'aîle oppoſée ; & Palmore, avec ſon armée, occupoit le centre, & formoit une enceinte autour du trône de ſon Roi.

« Prince ; je fais des vœux au ciel, dit » le jeune homme, pour que la bonne » foi préſide à cette conférence, & » forme, entre Pizarre & toi, les nœuds » d'une ſolide paix. Si je ſuis trompé dans » mes vœux, ſi je le ſuis dans mon attente, je verſerai pour toi mon ſang. » C'eſt tout ce que je puis. Je n'ai rien » donné au haſard ; je ne me reprocherai » rien ».

Digitized by Google

NOTE.

(a) *Et ces richesses*]. Ce fut là que les Indiens s'étant apperçus que les chevaux rongeoint leurs mors, crurent qu'ils mangeoient les métaux; & dans cette persuasion, qu'on n'avoit garde de détruire, ils s'empressoient de mettre devant ces animaux des vases remplis de grains d'or.

CHAPITRE XLIX.

LA nuit vint; elle ſuſpendit ce flux & ce reflux de craintes & d'eſpérances qu'une incertitude pénible & des preſſentimens confus faiſoient naître dans les eſprits. Mais ces mouvemens, appaiſés par le ſommeil, ſe renouvellerent, lorſqu'aux premiers rayons du jour, on vit de loin la troupe de Pizarre qui s'avançoit, & qu'il étoit aiſé de reconnoître au brillant éclat de ſes armes. Elle approche; le Roi l'attend, élevé ſur ſon trône d'or que ſoutiennent douze Caciques. Les Eſpagnols, déployés ſur deux lignes, dont la cavalerie occupe les aîles, ayant à leur tête Pizarre, & vingt guerriers qui, comme lui, montent des courſiers belliqueux, & s'avancent, d'un pas fier & grave, à la portée du javelot. Pizarre alors commande qu'on s'arrête; & accompagné de Valverde & de ſix de ſes

Lieutenans, il se présente, avec une noble assurance, devant le trône de l'Inca.

On fait silence ; & du haut d'un coursier qui l'éleve au niveau du trône, le Héros Castillan parle au Roi en ces mots : " Grand Prince, tu sais qui nous „ sommes. Et plût au ciel que le nom „ Espagnol fût moins fameux dans ce „ Nouveau Monde, puisqu'il ne doit sa „ renommée qu'à d'horribles calamités ! „ Mais le reproche & la honte du crime „ ne doit tomber que sur le criminel ; & „ si la renommée l'a étendu sur l'inno„ cent, elle est injuste ; & tu ne dois „ pas l'être. Si j'en croyois tes ennemis, „ je te regarderois comme le plus bar„ bare des tyrans. Mais tes amis m'ont „ répondu de ton équité ; je les crois. „ Traite-nous de même ; ou du moins, „ avant de nous juger, commence à nous „ connoître, & ne fais pas retomber sur „ nous les maux que nous n'avons pas „ faits.

» Lorſque les Incas tes aïeux ont fondé
» cet Empire, & rangé ſous leurs loix
» les Peuples de ce continent, ils leur
» ont dit: Nous vous apportons un culte,
» des arts & des loix, qui vous rendront
» meilleurs & plus heureux. Voilà le titre
» de leur conquête. Ce titre eſt le mien;
» & comme eux je m'annonce par des
» bienfaits. Je n'aurai pas de peine à te
» perſuader que nous ſommes ſupérieurs,
» par l'induſtrie & les lumieres, à tous
» les Peuples de ce Monde. Ce ſont les
» fruits de trois mille ans de travaux &
» d'expérience, dont nous venons vous
» enrichir. Dans vos loix, je ne change-
» rai que ce que tu croiras toi-même
» utile d'y changer, pour le bien de tes
» Peuples; & ces loix, & l'autorité qui
» en eſt l'appui, reſteront dans tes mains:
» tes Peuples n'auront pas le malheur de
» perdre un bon Roi. Protégé par le
» mien, tu ſeras ſon ami, ſon allié, ſon
» tributaire; & ce tribut, léger pour toi,
» n'eſt que le partage d'un bien que vous

Digitized by Google

» prodigue la nature, & qu'elle nous a
» refusé. En échange de l'or, nous vous
» apportons le fer, présent inestimable,
» & pour vous mille fois plus utile &
» plus précieux. Nos fruits, nos moissons,
» nos troupeaux, ces richesses de nos
» climats, des animaux, les uns délicieux
» au goût, servant de nourriture à
» l'homme, les autres à la fois robustes
» dociles, faits pour partager ses tra-
» vaux; les productions de nos arts qui
» font le charme de la vie, des secrets,
» pour aider nos sens, & pour multiplier
» nos forces, des secrets pour guérir ou
» pour soulager nos maux; mille lareins
» que l'homme industrieux a faits à la na-
» ture, mille découvertes nouvelles pour
» subvenir à ses besoins, pour ajouter à
» ses plaisirs: voilà ce que je te promets,
» en échange de ce métal, de cette pous-
» sière brillante, dont vous êtes assez heu-
» reux pour ne pas sentir le besoin. Inca,
» tel est l'accord paisible, & le commerce
» mutuel, que mon maître Charles

Digitized by Google

» d'Autriche, puiſſant Monarque d'Orient, » m'a chargé de t'offrir ».

Ataliba, le cœur rempli de joie & de reconnoiſſance, répondit à Pizarre qu'il juſtifioit bien l'opinion qu'on lui avoit donnée de ſa droiture & de ſa généroſité; qu'à tout ce qu'il lui propoſoit, il ne voyoit rien que de juſte; que les montagnes où germoit l'or ſeroient ouvertes aux Caſtillans; & qu'il ne croiroit pas encore aſſez payer l'amitié d'un Peuple éclairé, qui lui apportoit ſes lumieres, & l'alliance d'un grand Roi.

« La plus ſublime de nos lumieres, » reprit le Héros Caſtillan, c'eſt la con» noiſſance d'un Dieu, dont la terre, le » ciel, le ſoleil même ſont l'ouvrage. » Inca, ne t'en offenſe point: ce bel aſtre » dont tes aïeux ſe diſoient les enfans, » eſt ſans doute la plus frappante des » merveilles de la nature; mais il eſt lui» même ſorti des mains de l'Etre Créa» teur; & il ne fait que lui obéir, en » donnant ſa lumiere au monde. C'eſt

» donc ce Dieu, qui, d'un coup-d'œil,
» preſcrit au Soleil ſa courſe, à la mer
» ſes limites, ſon repos à la terre, aux
» cieux leurs révolutions, à la nature en-
» tiere ſes mouvemens divers, ſon ordre,
» ſes loix éternelles; c'eſt lui ſeul qu'il
» faut adorer ».

» Le Dieu que tu m'annonces, lui
» répondit l'Inca, ne nous étoit pas in-
» connu : il a un temple parmi nous, ce
» temple eſt dédié à celui qui anime le
» monde (*). Mais pourquoi cet être
» ſublime ne ſeroit-il pas le Soleil ? Cet
» éclat, cette majeſté ſont, je crois,
» bien dignes de lui ».

« Inca, lui demanda Pizarre, ſi, d'une
» extrêmité d'un empire à l'autre, je
» voyois, tous les ans, un voyageur aller
» & revenir, ſans jamais rallentir ſa
» courſe, ſans ſe repoſer un moment,
» ſans jamais s'écarter d'un pas, le pren-
» drois-je pour le Roi du pays, ou pour

(*) Pacha Camac.

» un de ſes meſſagers ? Le Dieu de l'uni-
» vers n'a point d'heure preſcrite, ni
» d'eſpace déterminé ; il eſt ſans ceſſe &
» par-tout préſent. Celui qu'obſcurcit un
» nuage, & qui ne ſauroit éclairer une
» moitié du globe, ſans laiſſer l'autre
» dans la nuit, n'eſt point le Dieu de
» l'univers. Autrefois, m'a-t-on dit, tes
» Peuples adoroient la mer, les fleuves,
» les montagnes. Tout cela, comme le
» ſoleil, tient ſa place dans la nature,
» mais tout cela ne fait qu'obéir & ſervir.
» adorons celui qui commande ; & pour
» en avoir une idée, infiniment trop foible
» encore, écoute ce que nos Sages nous
» ont depuis peu révélé. Ces hommes,
» exercés à voir ce qui ſe paſſe dans les
» cieux, ſont tous perſuadés que le monde
» où nous ſommes n'eſt pas le ſeul monde
» habité ; qu'il en eſt mille dans l'eſpace ;
» & que chacune des étoiles eſt un ſoleil
» plus éloigné de nous, fait pour éclai-
» rer d'autres mondes. Laiſſe aller ta
» penſée dans cette immenſité, & vois

Digitized by Google

» ces ſoleils & ces mondes tous ſoumis
» à la même loi. Celui qui les gouverne
» tous, à qui tous obéiſſent, eſt le Dieu
» que j'adore. Juge combien ce Dieu eſt
» encore au-deſſus du tien ».

« Tu me confonds, mais tu m'éclaires,
» dit l'Inca. Je commence à croire qu'on
» avoit trompé mes aïeux. Dis-moi ſeu-
» lement ſi ton Dieu eſt juſte & bon, &
» ſi ſa loi fait à l'homme un devoir de
» l'être ? — Il eſt, lui répondit Pizarre,
» la juſtice & la bonté même ; & l'unique
» devoir de l'homme eſt de lui reſſem-
» bler. — Je ne te demande plus rien,
» reprit l'Inca. Viens nous inſtruire, nous
» éclairer de ta raiſon, nous enrichir de
» ta ſageſſe ; & ſois sûr de trouver des
» cœurs dociles & reconnoiſſans ».

Ainſi tout ſembloit s'applanir, lorſque le fourbe & fougueux Valverde demande à parler à ſon tour. « Oui, Prince, dit-il
» à l'Inca, ce que tu viens d'entendre eſt
» vrai, mais d'une vérité ſenſible. Il s'a-
» git à préſent d'oublier ta propre raiſon,

» ou de l'humilier ſous le joug de la Foi. » Voici ce que la Foi t'enſeigne «. Alors l'imprudent (*a*) s'enfonça dans la profonde obſcurité de nos redoutables myſteres, au nombre deſquels il comprit l'autorité d'un homme prépoſé par Dieu même pour commander aux Rois, dominer ſur des Peuples; diſpoſer des couronnes, comme de tous les biens des Souverains & des ſujets; & faire exterminer tous ceux qui ne lui ſeroient pas ſoumis.

Le Monarque Péruvien, étonné d'un langage ſi étrange pour lui, demande avec douceur à celui qui vient de parler, où il a pris toutes ces choſes. « Dans » ce livre, répond Valverde, d'un ton » plein d'arrogance, dans ce livre inſ» piré, dicté par l'Eſprit Saint lui-même». L'Inca, ſans s'émouvoir, prit dans ſes mains le livre, & après y avoir jeté les yeux: « Tout ce que Pizarre m'annonce, » je le conçois, dit-il; je le croirai ſans » nulle peine. Mais ce que tu me dis, je

» ne saurois le concevoir ; & ce livre, » muet pour moi ; ne m'en instruit pas » davantage ». Il ajouta, dit-on, quelques mots offensans (*b*) pour cet homme qui s'arrogeoit le droit de commander aux Rois, & de disposer des Empires ; & soit mépris ou négligence, en rendant le livre à Valverde, il le laissa tomber.

Il n'en fallut pas davantage. Le Prêtre fanatique, transporté de fureur, se tourne vers les Espagnols, & se met à crier vengeance pour la Religion, que ce barbare foule aux pieds (*c*).

A l'instant, par un feu rapide & meurtrier, l'arquebuse annonce la guerre, & donne le signal du plus noir des forfaits. Le bataillon s'ouvre ; & du centre, l'airain gronde & vomit la mort. Au bruit de ces volcans d'airain, qui s'embrâsent & qui mugissent, au massacre imprévu que d'invisibles coups font devant le trône du Roi, il se trouble ; il voit à ses pieds sa garde éperdue & tremblante, se serrer pour toute défense, & périr sous ses

Digitized by Google

yeux, comme un troupeau timide, au milieu duquel le feu dévorant de la foudre ſeroit tombé. L'inca leur avoit défendu toute eſpece d'hoſtilité ; & ils obſervoient ſa défenſe. Alonzo, furieux, les preſſe de le ſuivre, & de fondre en déſeſpérés ſur cette troupe d'aſſaſſins. « Vengez-» vous, vengez-moi des traîtres qui » déshonorent ma patrie. Défendez, » ſauvez votre Roi ». Le vaillant jeune homme, à ces mots, ſe ſent bleſſé ; il tombe. L'Inca le voit tomber, & pouſſe des cris lamentables.

« C'eſt à nous, dit Orozimbo, d'ex-» terminer ces monſtres. Suivez-moi, » mes amis, & emparons-nous de leurs » foudres ». Il dit, & à la tête des Princes de ſon ſang & de ſes deux mille Indiens, il marche, ſans détour, vers ces bouches brûlantes qui tonnent devant lui ; il ne les entend point. Ses amis écraſés l'inondent de leur ſang ; les lambeaux de leur chair, les débris de leurs os tombent ſur lui de toutes parts ; ſa fureur l'aveugle &

l'emporte. Télaſco lui reſte, & le ſuit. Amis infortunés! ils vont tête baiſſée ſe jeter ſur la batterie; une exploſion formidable les met en poudre; ils diſparoiſſent dans un tourbillon de fumée; & de leur brave & malheureuſe troupe le glaive Caſtillan moiſſonne ce que le feu n'a pas détruit.

Ce déſaſtre épouvantable, & auſſi prompt que la penſée, ne décourage ni Palmore, ni Capana: tous deux s'avancent pour envelopper l'ennemi. Mais c'eſt dans ce moment que partent, avec une fougue indomptable, les deux eſcadrons Caſtillans. Les chefs, ne pouvant retenir la fureur du ſoldat, s'y laiſſent emporter. Ils volent à travers un nuage de fleches. Les chevaux en ſont hériſſés; mais furieux comme leurs guides, ils enfoncent les bataillons, bondiſſent à travers les lances, écraſent une foule d'Indiens terraſſés; & le fer, trempé dans le ſang, redouble cet affreux carnage.

De la garde d'Ataliba, ſix mille hommes

ſont maſſacrés; tout le reſte va l'être. Ceux qui portent le trône ont à peine le temps de ſe ſuccéder; tous périſſent; & le mourant tombe ſoudain ſur le mort qu'il a remplacé. Pizarre, qui, pour retenir une rage effrénée, s'étoit jeté à travers ſes Soldats, ſans pouvoir ni ſe faire entendre, ni ſe faire obéir, ne voit plus qu'un moyen de ſauver la vie à l'Inca. Il ſe met lui-même à la tête des meurtriers, il les devance, pénetre, arrive juſqu'au trône, écarte d'une main le fer qui va frapper Ataliba, & dont il eſt bleſſé lui-même, de l'autre main ſaiſit ce Prince, l'entraîne, le jette à ſes pieds, &, en le gardant, il s'écrie: « Qu'on le » prenne vivant, pour avoir ſes tréſors ». Ce mot en impoſe à la rage.

Pâle, troublé, hors de lui-même, le Roi tombe, & ſe voit baigné dans des flots de ſang indien. Il reconnoît les corps de ſes amis, briſés, meurtris, percés de coups; il les embraſſe avec des cris ſi douloureux, que leurs bourreaux en ſont

Digitized by Google

émus. Dans la foule, il découvre Alonzo. » Cher & funeſte ami! tu m'as perdu, » dit-il, mais on t'a trompé : ton malheur » eſt d'avoir eu l'ame d'un Indien ». A ces mots s'étant apperçu qu'Alonzo reſpiroit encore : « Ah ! cruel, dit-il à Pizarre, » ſauve du moins celui qui m'a livré à toi ».

Pizarre les fait enlever l'un & l'autre ; il charge Fernand de les garder, d'en prendre ſoin ; & lui, s'élançant dans la plaine, il vole, & va ſauver les déplorables reſtes de la légion de Palmore, ſur laquelle on eſt acharné. Là, Valverde (*d*), au milieu du meurtre, une croix à la main, la bouche écumante de rage, crioit : « Amis, Chrétiens, achevez, achevez. L'Ange exterminateur » vous guide. Ne frappez que de pointe, » pour ménager vos glaives ; plongez, » trempez-le dans le ſang.—Eloigne-toi, » monſtre exécrable, lui dit Pizarre, » éloigne-toi, ou je te fais vomir ton » ame atroce ». Le monſtre épouvanté s'éloigne en frémiſſant. « Arrêtez, cruels!

» arrêtez, crie alors Pizarre aux Soldats ;
» ou tournez contre moi vos armes ».

Soit reſpect, ſoit épuiſement de leur force & de leur fureur, ils obéiſſent ; & Pizarre les fait retourner ſur leurs pas.

Dans ce jour d'horreurs & de crimes, l'humanité eut un moment. Capana, voyant le combat déſeſpéré, prenoit la fuite avec un petit nombre de ſes Sauvages. Un eſcadron, qui le pourſuit, va l'atteindre & l'envelopper. Le Cacique déſeſpéré ſe tourne, tend ſon arc, & choiſit d'un œil étincelant le Chef de la troupe ennemie. C'étoit Gonſalve Davila. La fleche part ; & le jeune homme tombe mortellement bleſſé. On environne le Cacique, on le ſaiſit, & on le traîne aux pieds de Davila, pour le déchirer devant lui. Gonſalve entr'ouvre un œil mourant, & reconnoît celui qui l'a tenu en ſon pouvoir celui qui lui a laiſſé la vie, & lui a rendu la liberté. « Eſt-ce toi, généreux Capana, » lui dit-il, en lui tendant ſes bras trem» blans ? eſt-ce de ta main que je meurs ?

Tu

» Tu m'avois fait grace une fois ; je reſ-
» pirois par ta clémence ; j'étois libre par
» ta bonté. J'en ai fait un cruel uſage ! Le
» ciel eſt juſte : il t'a choiſi pour m'arra-
» cher tes propres dons. Caſtillans, écou-
» tez-moi, & redoutez, à mon exemple,
» la main du Dieu qui m'a frappé. Je
» dois tout à cet Indien ; laiſſez-moi m'ac-
» quitter. Qu'il vive, & qu'il ſoit libre
» avec les ſiens. Viens, mon frere, mon
» bienfaiteur, mon meurtrier & mon ami,
» viens, qu'en expirant je t'embraſſe. Je
» devois apprendre de toi la juſtice &
» l'humanité ». Ces mots furent bientôt ſuivis de ſon dernier ſoupir ; & Capana & ſes Sauvages allerent chercher, au-delà des montagnes de l'orient, chez les Moxes, libres encore, ou chez les féroces Antis, qui s'abreuvoient du ſang des hommes, un aſyle contre la rage d'un Peuple encore plus inhumain.

NOTES.

(a) *ALORS l'imprudent*]. " Croyant peut-„ être, dit Benzoni, que ce Roi fût devenu en „ un instant quelque grand Théologien „. *Pensando forse che il rè fosse un qualche gran theologo divenuto.* (*Hist. du Nouv. Monde, liv.* 3.)

(b) *Quelques mots offensans*]. " Que le Pape „ devoit bien être quelque grand fat, de donner „ ainsi libéralement ce qui n'étoit pas à lui ". *E che il Pontifice doveva essere un qualche gran pazzo poi che dava così liberamente quello d'altri.* (*Benzoni, hist. du Nouv. Monde, liv.* 3).

(c) *Que ce barbare foule aux pieds*]. *Uccidete questi cani che dispreggiano la legge di dio* (Ibid).

(d) *Là, Valverde*]. " Quant au moine qui „ avoit commencé le jeu, il ne cessa, tant que „ le carnage dura, de faire du Capitaine, & „ d'animer les soudards, leur conseillant de ne „ jouer que de l'estoc, & ne s'amuser à tirer des „ taillades & coups fendans, de peur qu'ils ne rompissent leurs épées „. *Perche di taglio non rompessero le spade.* (*Benzoni ibid*).

CHAPITRE L.

LEs Eſpagnols, fatigués de meurtre, & chargés de riches dépouilles qu'ils avoient enlevées du camp des Indiens s'étoient preſque tous raſſemblés dans les murs de Caſſamalca. Les uns, c'étoit le petit nombre, retirés en ſilence, honteux & conſternés, ſe reprochoient le ſang qu'ils venoient de répandre. D'abord, pour éviter la honte d'abandonner leurs compagnons, ils avoient cédé à l'exemple; mais l'honneur ſatisfait les avoit livrés au remords. Les autres, fiers & glorieux, s'applaudiſſoient d'avoir vengé la foi; & par un exemple terrible épouvanté ces nations. Ce fut à ceux-ci que Valverde alla ſe plaindre de Pizarre, avec la violence d'un ſéditieux forcené.

« Caſtillans, leur dit-il, vous venez » de venger votre religion, qu'avoit ou- » tragée un barbare. Armez-vous de

» conſtance ; car ce zele héroïque eſt
» mis au nombre des forfaits. Pizarre
» vous regarde comme des aſſaſſins,
» dignes du dernier ſupplice ; & s'il en
» avoit le pouvoir, comme il en a la
» volonté, il vous y feroit traîner tous.
» en ſe ſaiſiſſant de ce Roi, qu'il fait
» garder dans ce palais, il n'a fait que
» vous le ſouſtraire ; il n'a voulu que le
» ſauver. C'étoit par lui qu'il eſpéroit ſe
» rendre indépendant & abſolu. Le traître
» Alonzo, leur agent mutuel, ménageoit
» cette intelligence, & avoit tramé ce
» complot. Vous n'avez pas entendu Pi-
» zarre parler à ce Sauvage ; vous en
» auriez frémi. Charles paroiſſoit ſup-
» pliant devant Ataliba. Au lieu d'une
» conquête c'étoit une alliance, un com-
» merce au lieu d'un tribut, qu'il ſollicitoit
» humblement. Et la Religion! .... C'eſt-
» là ce qui vous auroit révoltés. Pizarre
» en a parlé comme ſont les impies. Il
» n'oſoit expoſer la foi ; il rougiſſoit de
» nos myſteres ; lui-même, aux yeux des

» Infideles, il n'osoit paroître Chrétien.
» Indigné, j'ai pris la parole; j'ai élevé
» ma voix; j'ai dit ce qu'un Chrétien ne
» peut ni déguiser ni taire. Vous avez
» vu par quel outrage Ataliba m'a ré-
» pondu. Et c'est-là ce que son ami, son
» allié, son protecteur vous reproche
» d'avoir puni. Pour moi, je lui suis
» odieux; & je me console de l'être. J'ai
» vu fouler aux pieds le dépôt sacré de
» la foi, & je vous ai crié vengeance:
» voilà mon crime. Il eût fallu dissimuler
» le sacrilege, applaudir au blasphême,
» & trahir la religion en faveur de l'im-
» piété; je ne l'ai pas fait, & j'attends
» sans me plaindre les humiliations, les
» opprobres, l'exil, peut-être le mar-
» tyre!..... ». A peine il achevoit, cent voix s'élevent & répondent qu'il sera protégé, défendu, révéré comme le vengeur de la foi.

Ce soulevement des esprits s'accrut encore à l'arrivée de Pizarre. Rangés sur son passage, ses soldats ne lui marquent

ni crainte ni confusion ; ils le regardent d'un œil fixe, prêts à se révolter s'il lui échappe un mot de colere & d'emportement. Plus loin, Valverde, environné de séditieux fanatiques, lui montre encore plus d'assurance ; & d'un front où l'audace est peinte, soutient ses regards menaçans. Pizarre traverse la foule, en gardant un morne silence. Il demande où est Ataliba. On le conduit à sa prison ; & là, autour de ce malheureux Prince, il voit un petit nombre de ses Castillans, qui, les yeux fixés à la terre, ressemblent moins à des vainqueurs qu'à des criminels condamnés.

Ataliba, dans son malheur, gardoit encore assez de fermeté pour n'avoir pas daigné se plaindre. Mais lorsqu'il voit entrer Pizarre, il se renverse, & détournant les yeux avec horreur, il le repousse & se refuse à ses embrassemens. « Tu me » crois perfide & parjure, lui dit Pizarre ; » mais regarde, regarde cette main dé- » chirée & sanglante, qui t'a sauvé le

» coup mortel. Eſt-ce la main d'un en-
» nemi? Je t'ai enlevé de ce trône, où
» vingt glaives t'alloient percer; je t'ai
» pris pour te dérober à des furieux, que
» je n'avois pu déſarmer, que je n'aurois
» pu retenir. Demande à ces guerriers ſi,
» durant ce maſſacre horrible, je n'ai
» pas fait, pour l'arrêter, les plus in-
» croyables efforts. Que veux-tu? que
» peut un ſeul homme? On m'a déſobéi;
» on fera plus encore: tout me l'annonce,
» & je m'y attends. Mais, juſques-là,
» ſois sûr, malheureux Prince, que je
» protégerai tes jours, même aux dépens
» des miens ».

A ces mots, l'Inca le regarde avec des yeux où la colere fait place à l'attendriſſement; & il laiſſe échapper des larmes. » En te voyant, je t'ai aimé, lui dit-il, » & mon ame, aſſervie à la tienne, t'a » ſoumis juſqu'à ma penſée & juſqu'à ma » volonté. Pourquoi donc m'aurois-tu » trahi? pourquoi aurois-tu voulu voir » maſſacrer des hommes paiſibles, qui

» te recevoient comme un Dieu ? Non, » non, tu ne l'as pas voulu. Tu pleures ! » Viens, embraſſe-moi. Ta pitié ſoulage » le cœur d'un malheureux qui t'aime » encore. Mais dis-moi : tout eſt-il détruit ? » en eſt-ce fait de mon armée ? J'ai ſauvé » tout ce que j'ai pu, lui répondit le Hé- » ros. S'il eſt poſſible, reprit l'Inca, tire- » moi des mains de ces traîtres : leurs cris » de joie me déchirent ; leur approche » me fait horreur. Epargne-moi l'affreux » ſupplice de les entendre & de les voir. » Raſſaſiés de ſang, ils ſont affamés d'or ; » je veux bien les en aſſouvir. Je m'en- » gage, pour ma rançon, d'en remplir » l'enceinte où nous ſommes, juſqu'à la » hauteur où tu vois que mon bras s'étend. » Qu'ils emportent ces richeſſes perni- » cieuſes, & qu'ils nous laiſſent vivre en » paix ».

» Ta cauſe eſt la mienne, lui dit Pi- » zarre ; & je ferai pour toi tout ce qu'on » peut attendre du zele d'un ami. Don- » nons à la fureur le temps de s'appaiſer.

„ & armons-nous, toi de conſtance, &
„ moi de réſolution. Je te laiſſe. Je vais
„ prendre ſoin d'Alonzo, dont l'état m'af-
„ flige & m'alarme „.

Pizarre, en ſortant de la priſon d'Ataliba, ſe ſentoit le cœur déchiré ; mais un ſpectacle plus cruel encore l'attendoit dans le lieu où expiroit Alonzo.

Avant que ce jeune homme fût revenu de la défaillance mortelle où il étoit tombé, on avoit panſé ſa bleſſure. Mais la douleur l'ayant ranimé, il s'étoit vu au milieu d'une foule de Caſtillans, encore fumans de carnage. Il en frémit d'horreur ; & ramaſſant un reſte de force :
„ Barbares, leur dit-il, oſez-vous m'ap-
„ procher, & me rappeller à la vie?
„ Vous me l'avez rendu affreuſe. Il eſt
„ bien temps de vous montrer compa-
„ tiſſans & ſecourables, après vingt mille
„ aſſaſſinats commis ſur la foi de la paix !
„ Les voilà, ces Héros Chrétiens, teints
„ de ſang, haletans de rage. O monſtres
„ fanatiques ! Le ciel, le juſte ciel ne

„ laiſſera pas ſans vengeance un ſi exé-
„ crable attentat. Ce n'eſt pas au remords,
„ c'eſt à votre furie que je vous dévoue
„ en mourant. Je vous connois, je vois
„ l'orgueil & l'avarice allumer entre vous
„ les feux d'une haine infernale. Armés
„ l'un contre l'autre, vous vous déchi-
„ rerez comme des bêtes carnacieres.
„ Vous vous arracherez ces entrailles
„ avides, & ces cœurs altérés de ſang,
„ que n'ont jamais pu émouvoir ni les
„ larmes de l'innocence, ni les cris de
„ l'humanité. Retirez-vous, brigands,
„ infâmes, lâches, meurtriers, laiſſez-moi,
„ laiſſez-moi mourir „. Et à ces mots,
arrachant l'appareil de ſa plaie; il la dé-
chira de ſes mains.

Pizarre le trouva baigné dans ſon ſang; & les Caſtillans, indignés, s'éloignerent à ſon approche. Alonzo lui tendit les mains, leva les yeux au ciel, comme pour implorer le pardon de ſa violence; & rendit le dernier ſoupir.

A l'inſtant Gonzale Pizarre vint parler

en ſecret au Général. « Que fais-tu là, » lui dit-il ? On conſpire, on va ſe révol- » ter, & nommer un chef à ta place. » Parois, diſſipe ce complot, calme & » ramene les eſprits, ou nous ſommes » perdus ».

Pizarre vit les deux écueils qu'il falloit éviter dans ce pas dangereux, la violence & la foibleſſe. Il ſe montra aux portes du palais, y fit aſſembler ſes Soldats, & portant ſur le front une triſteſſe majeſtueuſe, il leur dit : « Caſtillans, » vous venez d'égorger un Peuple inno- » cent & paiſible, qui ſe livroit à vous, » qui vous combloit de biens, qui révé- » roit en vous ſes hôtes, & qui, renon- » çant à ſon culte, ne demandoit qu'à » s'éclairer, pour embraſſer le culte & la » loi des Chrétiens. Son Roi lui avoit » interdit toute hoſtilité envers vous. » Loin d'en commettre aucune, il s'eſt » vu maſſacrer ſans avoir tiré une fleche, » & avant d'avoir répandu une goute » de votre ſang. Il eſt couché ſur la

» pouſſiere, à la face du ciel, du ciel » votre juge & le ſien. Le maſſacre de » ving mille hommes, fût-ce vingt mille » criminels, ſeroit affreux à voir ; com- » bien plus il doit l'être, quand ce ſont » vingt mille innocens ? Leur Roi vous » demande par eux la ſépulture. Accor- » dez-leur cette marque d'humanité. On » ne la refuſe pas même à ſes plus cruels » ennemis ».

Au lieu des plaintes, des reproches, des menaces qu'on attendoit d'un Chef juſtement irrité, ce langage ſi modéré fit une impreſſion profonde. Les Soldats répondirent qu'ils ne refuſoient pas d'enſevelir les morts, ſi ce qui reſtoit d'Indiens dans les villages d'alentour, vouloient s'y employer avec eux. « Ils vous aide- » ront, dit Pizarre : demain, dans ces » plaines ſanglantes, ils ſeront aſſemblés » au point du jour. Allez vous repoſer : » vous devez être fatigués de meurtre ».

Dès ce moment, tous les eſprits, frappés de ce tableau funebre, ſe ſentirent

glacés d'horreur. La nature insensiblement reprit ses droits ; & le remords se saisit du cœur des coupables.

Il ne restoit dans les villages que des vieillards, des femmes, des enfans. Pizarre leur fit commander de venir, dès l'aube du jour, aider à inhumer les morts. Tous ces malheureux obéirent. Dès que la lumiere naissante put éclairer les travaux de la sépulture, les Castillans virent ces femmes, ces enfans, ces vieillards, consternés & tremblans, se rendre à ce triste devoir. Leur douleur profonde & muette leur pâleur, leur abattement porterent la compassion dans les ames les plus farouches. Mais, lorsque leurs yeux reconnurent dans la foule des morts, ceux qui leur étoient chers, qu'on les vit se jeter, avec des cris perçans, sur ces corps sanglans & glacés, les serrer dans leurs bras, les arroser de leurs larmes, coller leurs bouches sanglotantes, tantôt sur les levres livides, tantôt sur la plaie entr'ouverte d'un époux, d'un pere ou d'un fils, les

meurtriers ne purent ſoutenir ce ſpectacle, ſans jeter eux-mêmes des cris de douleur & de repentir. L'aſſaſſin du pere embraſſoit les enfans, des mains trempées dans le ſang du fils & de l'époux, retiroient l'épouſe & la mere de la foſſe où elles vouloient s'enſevelir avec eux. C'eſt ainſi que fut varié, durant ce jour lamentable, le long ſupplice du remords.

De retour à Caſſamalca, les Caſtillans, le front baiſſé, les yeux attachés à la terre, le cœur abattu & flétri, ſe préſentent devant Pizarre. « En eſt-ce » fait, demanda-t-il ? & cette malheureuſe terre a-t-elle caché dans ſon ſein » juſqu'aux traces de nos fureurs ?—Oui, » c'en eſt fait. — Hé bien, reprit le Général, hommes inſenſés & cruels, vous » l'avez donc vu, ce carnage, dont la » nature a dû frémir ? C'eſt vous qui » l'avez fait.... Mais non, s'écria-t-il, » ce crime abominable, le plus noir & » le plus atroce qu'ait jamais inſpiré la » rage des enfers, ce n'eſt pas vous que

„ j'en accuſe ; en voilà l'exécrable au-
„ teur. C'eſt lui, c'eſt ce tigre affamé,
„ cette ame hypocrite & féroce, c'eſt
„ Valverde, qui, par vos mains, a verſé
„ des torrens de ſang. Apprenez qu'au
„ moment qu'il vous crioit vengeance au
„ nom d'un Dieu qu'on outrageoit, di-
„ ſoit-il, ce peuple & ſon Roi l'adoroient
„ avec nous, ce Dieu, & treſſailloient
„ en écoutant les merveilles de ſa puiſ-
„ ſance. Je vous le jure, & j'en atteſte
„ ces Guerriers qui m'accompagnoient.
„ Ils ont entendu quel hommage lui ren-
„ doit le vertueux Prince que ce fourbe a
„ calomnié. Chargez-le donc ſeul des for-
„ faits dont ſon impoſture eſt la cauſe ;
„ &, comme une victime impure, qu'il
„ aille, loin de nous, dans quelque île
„ déſerte, expier, s'il le peut, vingt mille
„ aſſaſſinats dont le traître a ſouillé vos
„ mains. Que les vautours & les viperes
„ rongent ce cœur dénaturé, ce cœur
„ digne de les nourrir „.

Valverde alors voulut parler, & ſe

défendre. " Misérable ! lui dit Pizarre ;
„ en le saisissant avec force, & en le
„ traînant à ses pieds, viens, parle, &
„ dis si tu espérois qu'un Roi qui ne t'a
„ jamais vu, comprît ce que toi-même
„ tu ne saurois comprendre, & que, sur
„ ta parole, il crût aveuglément ce qui
„ confondoit sa raison. Ton livre étoit
„ sacré pour toi, mais comment auroit-il
„ pu l'être pour celui qui ne sait ni quel
„ est ; ni d'où vient, ni ce que renferme
„ ce livre ? Il le laisse tomber ; & pour
„ cet accident, hélas ! peut-être invo-
„ lontaire, tu fais égorger tout un Peuple!
„ & je t'entends, au milieu du carnage,
„ crier, qu'il n'en échappe aucun ! Va,
„ monstre, je te laisse, pour ton supplice,
„ une vie odieuse ; mais va la traîner loin
„ de nous, en horreur au ciel, à la terre,
„ & à toi-même, s'il te reste un cœur ca-
„ pable de remords „. A ces mots pro-
noncés du ton d'un juge inexorable, les
plus hardis des amis de Valverde n'o-
serent prendre sa défense. On le saisit

pâle & tremblant ; & l'ordre à l'inſtant fut donné pour s'en délivrer à jamais.

" Enfin, reprit le Général, nous voilà „ rendus à nous-mêmes ; & la raiſon, „ l'humanité, la gloire, vont préſider à „ nos conſeils. Le Roi demande à payer „ ſa rançon ; & vous ſerez épouvantés „ du monceau d'or qu'il offre de faire „ accumuler dans la priſon qui le ren- „ ferme. Caſtillans, je vous l'ai promis : „ vos vaiſſeaux s'en retourneront chargés „ de richeſſes immenſes. Mais, au nom „ du Dieu qui nous juge, au nom du Roi „ que nous ſervons, plus de cruautés : „ faiſons grace au moins à des Peuples „ ſoumis „.

Dès-lors, on ne fut occupé que des promeſſes d'Ataliba. Ce Roi, conſervant dans les fers une égalité d'ame qui tenoit le milieu entre l'orgueil & la baſſeſſe, commandoit à ſes Peuples du fond de ſa priſon ; & ſes Peuples lui obéiſſoient, comme s'il eût été ſur le trône. De toutes parts on les voyoit arriver à Caſſamalca,

les uns courbés sous le poids de l'or, dont ils avoient dépouillé les palais & les temples ; les autres, portant dans leurs mains les grains de ce métal qu'ils avoient amassés, & dont leurs femmes & leurs enfans se paroient aux jours solemnels. Sur le seuil du palais où leur Roi étoit enfermé, ils quittoient leurs sandales, ils baisoient la poussiere à la porte de sa prison ; & en déposant leur fardeau, ils se prosternoient à ses pieds, & ils les arrosoient de larmes. Il sembloit que le malheur même le leur eût rendu plus sacré.

On avoit tracé une ligne à la hauteur des murs où devoit s'élever le monceau d'or qu'il avoit promis ; & quelque amas qu'on en eût fait, il s'en falloit encore que l'espace ne fût comblé. Le Roi s'apperçut des murmures que l'avarice impatiente laissoit échapper devant lui. Il représenta qu'il étoit impossible de faire plus de diligence ; que l'éloignement de Cusco (*) étoit la cause inévitable des

(*) Deux cent cinquante lieues.

lenteurs dont on se plaignoit; mais que cette ville avoit seule de quoi acquitter sa promesse. On y envoya deux Castillans (*), pour savoir s'il en imposoit; & ce fut dans cet intervalle qu'une révolution funeste acheva de précipiter les Indiens dans le malheur, & les Castillans dans le crime.

(*) Soto, & Pierre de Varco.

CHAPITRE LI.

ALMAGRE, avec de nouvelles forces, venoit de Panama au ſecours de Pizarre. En débarquant (*), il avoit appris le déſaſtre des Indiens : & tels qu'on voit les reſtes d'une meute affamée, au ſon du cor qui leur annonce que le cerf eſt aux abois, oublier la fatigue & redoubler leur courſe, haletans de joie & d'ardeur ; tels, pour avoir part à la proie, Almagre & ſes compagnons s'avançoient vers Caſſamalca, ſur ſa route, il rencontre ce fourbe fanatique, Valverde, qu'une sûre eſcorte remmenoit au port de Rimac. L'état où il le voyoit réduit excita ſa compaſſion ; & il lui demanda quel crime avoit pu cauſer ſa diſgrace. « Le zele qui » fait les martyrs », répondit le perfide, avec cet air ſimple & tranquille qui annonce la paix du cœur. Il ajouta que

(*) A *Puerto viejo*. Vieux port.

ſi Almagre vouloit l'entendre, il le prenoit pour juge, bien ſûr d'être innocent & même louable à ſes yeux.

Impatient d'en tirer des lumieres utiles à ſes intérêts, Almagre demanda, & il obtint ſans peine, qu'on permît à ce malheureux de lui parler un moment ſans témoins; & tandis que l'eſcorte & la nouvelle troupe ſe livroient à la joie de ſe trouver enſemble dans un pays dont la conquête les enrichiroit à jamais, Valverde, aſſis auprès d'Almagre, ſous l'ombrage d'un vieux cyprès, lui communiquoit en ces mots le poiſon des furies, dont lui-même il étoit rempli.

« Fidele & généreux ami du plus ambitieux des hommes, ſes ſuccès & ſa » gloire, & ſon élévation, & l'autorité » qu'il exerce, & la faveur dont il jouit, » il vous doit tout: votre fortune s'eſt » épuiſée à lui armer des flottes; votre » courage a ſoutenu, a relevé le ſien, » que laſſoient les obſtacles, & que » rebutoit le malheur. Nous vous avons

» vu, à travers les tempêtes & les écueils,
» paſſer, repaſſer ſans relâche du port de
» Panama ſur ces bords dangereux, où,
» ſans vous, il alloit périr ; & par des
» ſecours imprévus, nous rendre à tous
» la vie & l'eſpérance. Sans vous, il n'eût
» été célébre que par une imprudence
» aveugle ; ou plutôt il ſeroit encore
» dans ſa premiere obſcurité. Vous allez
» voir quelle reconnoiſſance il réſerve à
» tant de bienfaits. Il a été à la Cour
» d'Eſpagne ; & il a obtenu de l'Empereur
» les graces les plus ſignalées, les titres
» les plus éclatans ; mais pour qui ? pour
» lui ſeul. Avez-vous vu ſes titres ? y
» êtes-vous ſeulement nommé ? A-t-il
» penſé à demander ſon ami, ſon aſſo-
» cié, le créateur de ſa fortune, au moins
» pour commander ſous lui ? Ce n'eſt
» pas oubli ; non, Pizarre ne vous a
» point oublié ; il vous a craint. Il veut
» régner ; & un Lieutenant tel que vous
» eût gêné ſon ambition, & peut-être
» obſcurci ſa gloire. Apprenez ce qu'il

„ a grand ſoin de dérober à tous les yeux,
„ mais ce que j'ai ſu découvrir. L'étendue
„ de ſa puiſſance, dans ces climats, n'eſt
„ pas ſans bornes; & ſes titres ne lui
„ accordent que la moitié de cet Empire,
„ coupé en deux par l'équateur. La ville
„ impériale, la ſuperbe Cuſco, eſt au-
„ delà de ſes limites; & le premier qui
„ oſeroit lui en diſputer la conquête, y
„ auroit autant de droits que lui. Pizarre
„ l'a prévu; & ſur le vain prétexte de la
„ rançon d'un Roi ſon allié, qu'il feint
„ de tenir priſonnier dans les murs de
„ Caſſamalca, il fait enlever de Cuſco
„ tous les tréſors qu'elle renferme. Allez,
„ Almagre, allez le trouver; mais ſur-
„ tout gardez-vous de lui rappeller ni
„ vos bienfaits, ni ſes promeſſes; gardez-
„ vous de prétendre au partage de l'or
„ qu'il fait accumuler, c'eſt la rançon d'un
„ Indien que, ſans vous, on a fait captif;
„ vous n'avez point droit au partage; &
„ Pizarre l'a déclaré „.

A ces mots, l'orgueil & l'envie s'allu-

merent dans le cœur d'Almagre. Mais il feignit de douter encore que ſon ami pût être ingrat. " Comment ne trahiroit-il „ pas l'amitié, la reconnoiſſance, reprit „ le fourbe? il trahit bien ſon Roi, ſa „ patrie & ſon Dieu „. Alors il répéta toutes les calomnies dont il avoit chargé le Héros Caſtillan. " Et ſavez-vous, ajou- „ ta-t-il, quel eſt ce Roi, l'ami, l'allié „ de Pizarre? Un uſurpateur, un per- „ fide, qui a fait égorger ſans pitié toute „ la race des Incas, qui s'eſt baigné dans „ le ſang des Peuples de Cuſco, a chaſſé „ ſon frere du trône, l'a fait charger de „ chaînes, & le tient enfermé dans la „ plus étroite priſon. C'eſt là ce que nous „ ont appris les Indiens de ces vallées, „ qui, ſous le joug d'Ataliba, pleurent „ le malheur de leur Roi. — Et où eſt la „ priſon de ce Roi? lui demanda l'am- „ bitieux Almagre. — Elle eſt, répond „ Valverde, dans le fort de Cannare, „ ville ſituée ſur la route de Quito à „ Caſſamalca. — Allez, c'eſt aſſez, dit Almagre:

» Almagre : rendez-vous au port de Ri-
» mac. Vous n'en partirez point, ſans
» y avoir reçu des marques de recon-
» noiſſance d'un homme qui hait les in-
» grats, & qui ne le ſera jamais ».

Almagre, qui, dès ce moment, devint le plus mortel ennemi de Pizarre, vit que la délivrance de l'Inca de Cuſco étoit pour lui un moyen sûr & prompt de ſe faire un parti puiſſant, & d'enlever à ſon rival la plus belle moitié de ſa conquête. Il prit ſa route vers Cannare, où la nouvelle du maſſacre des Indiens avoit répandu la terreur. Il voit les Peuples, à ſon approche, s'enfuir épouvantés ; il attaque le fort, & menace de ravager, d'exterminer tout ſans pitié, ſi l'on refuſe, à l'inſtant même, de lui livrer l'Inca, Roi de Cuſco, qu'il prend, dit-il, ſous ſa défenſe.

Quoique réduit au déſeſpoir, l'intrépide Corambé répond, avec fierté, qu'Ataliba reſpire encore, & qu'il n'obéira qu'à lui.

Alors on fit tonner l'artillerie, & les portes de la citadelle commencerent à s'ébranler. A ce bruit, à l'effroi qu'il répand dans les murs, le farouche Huaſcar s'écrie, tranſporté de joie & de rage: « Les voilà, mes vengeurs! Qu'il meure, » au prix de ma couronne, qu'il meure, » le perfide, le ſanguinaire Ataliba ». Corambé l'entendit; & rendu furieux par l'excès du malheur: « Toi, qui préferes, » lui dit-il, l'oppreſſion de ces brigands » à l'amitié de ton frere, & la ruine de » ton pays à la paix qui l'auroit ſauvé, » cruel, tu ne jouiras point de ton im- » placable vengeance ». A ces mots, de la hache dont il étoit armé, il lui porta le coup mortel.

A peine il eut frappé, que, voyant Huaſcar ſe débattre à ſes pieds, & ſe rouler dans une ſanglante pouſſiere, il s'effraya du crime qu'il venoit de commettre. Eperdu, égaré, il s'éloigne, il commande à ſes Indiens de le ſuivre, & ſe jette en déſeſpéré dans le bataillon

ennemi. Il fut bientôt percé de coups; mais en cherchant la mort, il s'ouvrit un paſſage; & le plus grand nombre des ſiens put s'échapper. Quelques-uns furent pris vivans.

Almagre, impatient d'enlever Huaſcar, ſe jeta dans le fort; il y trouva ce Roi maſſacré, baigné dans ſon ſang, luttant contre une mort cruelle, & qui, par des rugiſſemens de douleur & de rage, lui demandoit vengeance. Il le vit expirer; il en fut outré de douleur; & perdant l'eſpérance de diviſer l'Empire, il réſolut, dès ce moment, d'ôter à ſon rival l'appui d'Ataliba, l'appui d'un Roi qui, dans les fers, commandoit encore à ſes peuples. Il fit donc enlever & porter à ſa ſuite le corps de l'Inca de Cuſco, & ſe rendit à Caſſamalca.

Pizarre le reçut avec l'empreſſement de l'amitié reconnoiſſante. Mais à ce mouvement de joie ſuccede un mouvement d'horreur, lorſqu'au milieu des Caſtillans, aux yeux d'Ataliba lui-même,

Almagre fait lever le voile qui couvre le corps d'Huaſcar. « Le reconnois-tu » ? lui dit-il, du ton d'un juge menaçant. Ataliba regarde ; il frémit, il recule épouvanté ; & jetant un cri de douleur : « O mon frere ! dit-il, le glaive impi» toyable n'a donc rien épargné ! ils » maſſacrent les Rois » ! A ces mots, ſoit tendreſſe, ſoit retour ſur lui-même & preſſentiment de ſon ſort, il ne peut retenir ſes larmes; les ſanglots lui étouffent la voix. « Tu le pleures, lui dit Almagre, » après l'avoir aſſaſſiné ! — Moi ! — Toi» même, perfide, & par la main d'un » traître qui, pourſuivi par les remords, » eſt venu tomber ſous nos coups. Pi» zarre, ajouta-t-il, vous l'avez oublié, » ce Roi, dont les Sujets fideles étoient » venus juſqu'à Tumbès vous implorer ; » & cependant ſon ennemi, le meur» trier de ſa famille & de ſes Peuples, » du fond de ſa priſon, l'a fait aſſaſſiner. » J'ai ſu le danger qu'il couroit, & j'ai » volé à ſa défenſe. Je n'ai fait que hâter

» ſa perte ; & le Barbare Ataliba n'a été
» que trop bien ſervi ».

« O céleſte juſtice ! s'écrie Ataliba,
» révolté de ſe voir chargé d'un parri-
» cide. Moi ! l'aſſaſſin d'un frere ! Ah !
» cruels ! c'eſt à vous que ſont réſervés
» ces grands crimes. C'eſt pour vous que
» rien n'eſt ſacré. Il ne vous manquoit
» plus que ce dernier trait de noirceur.
» Vous m'avez lâchement trompé ; vous
» m'avez attiré dans un piege effroyable ;
» vous avez violé la bonne foi, la paix,
» l'hoſpitalité, l'amitié, tout ce qu'il y a
» de plus ſaint, même parmi les plus
» cruels des hommes ; vous avez égorgé
» mes Peuples ; vous m'avez chargé de
» liens ; vous avez mis à prix ma liberté,
» mes jours ; n'en eſt-ce point aſſez ? Ni
» les pleurs, ni le ſang, ni l'or, rien
» n'aſſouvit donc votre rage ! Pour me
» porter un coup plus cruel que la mort,
» vous m'accuſez d'un parricide ! Hé,
» grand Dieu ! que vous ai-je fait, que
» du bien, dans le moment même que

» vous nous accabliez de maux ? Que
» me demandez-vous encore ? Est-ce mon
» sang que vous voulez ? Il est à vous.
» Trempez-y vos mains, j'y consens ;
» mais qu'avez-vous besoin de me trou-
» ver coupable ? Je suis foible, je suis
» enchaîné, sans défense, abandonné du
» monde entier ; nous n'avons que le ciel
» pour juge ; & le ciel me laisse acca-
» bler. Frappez. Vous n'avez ni témoins
» ni vengeurs à craindre. Frappez. Ter-
» minez mes malheurs ; mais épargnez
» mon innocence. percez ce cœur sans
» l'outrager ».

Ces mots, entrecoupés de larmes, avoient ému les Castillans, lorsqu'Almagre fit avancer les Indiens qu'on avoit pris, & qui attestoient le parricide. Ces malheureux trembloient ; ils gardoient le silence ; ils ne savoient s'ils devoient dire ou taire ce qu'ils avoient vu ; mais forcés par leur Roi lui-même de parler sans déguisement, ils avouerent que leur Chef, le Lieutenant d'Ataliba, & le

gardien d'Huaſcar, ſe voyant preſſé de le rendre, l'avoit tué de ſa main. Il n'en fallut pas davantage; & la calomnie, appuyée des apparences d'un complot, fit croire ce qu'elle voulut. Intimidés par les menaces, ces mêmes Indiens laiſſerent échapper quelques mots que l'on expliqua dans le ſens le plus odieux; & d'un ſoupçon d'intelligence entre les Indiens de Cannare & leur Roi, on fit une preuve certaine de la plus noire trahiſon. Ataliba fut convaincu, dans l'eſprit de la multitude, d'avoir conſpiré ſourdement contre les Caſtillans eux-mêmes; & cent voix s'éleverent pour demander ſa mort.

Pizarre, qui voyoit, à travers ces nuages, l'innocence d'Ataliba, eut encore, avec ſes amis, le courage de le défendre; mais la haine & l'envie en prirent avantage pour réveiller dans les eſprits les ſoupçons que Valverde avoit déja fait naître; & dans ce zele généreux, on crut voir l'intérêt ſe

déceler lui-même, & l'ambition se trahir.

A la tête des factieux étoit Alfonce de Requelme (*), fanatique sombre & farouche, de meilleure foi que Valverde, mais non moins violent que lui. Almagre, plus dissimulé, ne se déclaroit pas de même. Il gémissoit avec Pizarre du trouble qu'il avoit causé, & se reprochoit, disoit-il, une imprudence malheureuse. Mais Pizarre, à travers sa dissimulation, s'apperçut trop bien que le fourbe triomphoit au fond de son cœur.

Cependant le trouble, en croissant, alloit allumer la discorde. Ataliba lui-même en excitoit les feux par la fierté de sa défense & l'amertume des reproches dont il accabloit ses tyrans. Cruellement blessé, son cœur avoit repris le ressort que donne au courage l'injure portée à l'excès. Il n'écoutoit plus ses amis, qui

(*) Trésorier pour l'Empereur.

l'exhortoient à la patience. Ah ! j'ai » trop ſouffert, diſoit-il ; & pourquoi » diſſimulerois-je ? Si la douceur pouvoit » toucher ces cœurs farouches, ne ſe- » roient-ils pas amollis ? Pizarre, ils » veulent que je meure ; ils veulent per- » dre ton ami : je le vois. Mais il eſt indi- » gne de la vertu calomniée de baiſſer un » front ſuppliant ».

Trop foible au milieu d'une troupe de factieux déterminés, pour impoſer par la menace, Pizarre ſe faiſoit violence à lui-même ; & ſemblable au Pilote ſurpris par la tempête, dans un détroit ſemé d'écueils, tantôt cédant, tantôt réſiſtant à l'orage, il évitoit de ſe briſer. La hauteur ferme & courageuſe d'Ataliba, & plus encore l'imprudente chaleur dont le jeune Fernand embraſſoit la défenſe de ce malheureux Prince, ne faiſoient qu'aigrir les eſprits. Pizarre commença par éloigner Fernand. Ce fut lui qu'il choiſit pour aller en Eſpagne porter la rançon de l'Inca. Le partage

en fut annoncé ; & il fallut ſavoir ſi la troupe d'Almagre ſeroit admiſe à ce partage. Pizarre le propoſe. Une rumeur s'éleve ; & on déclare hautement que, n'ayant pas contribué à la conquête, il n'eſt pas juſte qu'elle en vienne uſurper les fruits.

Almagre vit qu'il alloit perdre ſes nouveaux partiſans, s'il diſputoit la proie. « Diſſimulons, dit-il aux ſiens ; car c'eſt » un piege qu'on nous tend ». Auſſi-tôt il prit la parole, & dit qu'ils venoient partager des travaux, non pas des dépouilles, & que dans un pays immenſe où germoit l'or, l'or ne méritoit pas de diviſer des hommes que l'eſtime, l'honneur, le devoir uniſſoient. Le perfide, avec ce langage, eut l'art de tout pacifier. Il s'attacha de plus en plus, par ſa modération feinte, un parti nombreux & puiſſant ; & Pizarre, perdant l'eſpoir de l'affoiblir, chercha, mais inutilement, à le gagner par des largeſſes (*a*). Il fit peſer l'or & l'argent qu'on avoit

entaſſés, il les diſtribua; ſon armée en fut enrichie. La part (*) qu'il avoit réſervée à l'Empereur, fut envoyée au port, où Fernand devoit s'embarquer; & Fernand, preſſé de s'y rendre, vint la triſteſſe dans l'ame, prendre congé d'Ataliba.

Il avoit conçu pour l'Inca cette amitié noble & tendre que la vertu dans le malheur inſpire aux ames généreuſes: doux appui que le ciel ménage quelquefois à l'homme juſte qu'on opprime, pour l'aider à porter le poids de l'accablante adverſité. « Je viens te dire adieu: l'on » m'envoie en Eſpagne: mon devoir » m'éloigne de toi, lui dit-il; mais » j'emporte avec moi l'eſpérance de te » ſervir, de te revoir, libre, juſtifié, » rétabli ſur le trône, & d'y embraſſer » un Héros que j'ai reſpecté dans les » fers. — Ah! généreux ami! lui dit » Ataliba, en l'enveloppant dans ſes

(*) Le quint.

» chaînes, & en le ſerrant dans ſes » bras, vous me quittez ! je ſuis perdu. » — Hé quoi, lui dit Fernand, mes » freres, nos amis ! — Ils n'auront pas » votre courage ; & Pizarre, pour me » ſauver, ne s'expoſera plus à ſe perdre » avec moi. Voyez, ajouta-t-il, cet » homme arrogant & ſuperbe, qui » paroît engraiſſé de ſang » ; (c'étoit Alfonce de Requelme) « & cet autre » qui d'un œil morne nous obſerve » ; » (c'étoit Almagre) « Ils n'attendent » que votre abſence pour me faire périr. » Nous ne nous verrons plus. Adieu, » pour la derniere fois ».

NOTE.

(a) *A le gagner par des largeſſes*]. Zarate aſſure que Pizarre fit donner à chacun des Eſpagnols qui accompagnoient Almagre, mille *peſos* d'or, ou vingt marcs. Benzoni dit, *cinq cents ducats aux uns, & à d'autres mille. A tal cinquecento, e a tal mille ducati.*

CHAPITRE LII.

APRES de ſi triſtes adieux, Fernand ſe rendit à Rimac. Il y trouva l'implacable Valverde, qui, ſous les dehors d'une humilité volontaire, déguiſoit ſa honte & ſa rage. Il parut aux yeux de Fernand. « Trop de zele a pu m'égarer, lui dit-il; je dois expier tous les » maux dont je ſuis la cauſe; & quand » vous m'aurez expoſé, dans une île » déſerte, aux animaux voraces, je ne » ſerai pas trop puni. Que le ciel me » donne la force d'expirer ſans me » plaindre; & je vous bénirai. Mais ſi » cette force me manque, & ſi le dé» ſeſpoir ſe ſaiſit de mon ame, elle eſt » perdue. Ah! laiſſez-moi la ſauver par » la pénitence. Qu'avez-vous à craindre » de moi? Proſcrit, abandonné, quand » je ſerois méchant, j'ai perdu le pou» voir de nuire. La grace que j'implore

Digitized by Google

» eſt d'expier mon crime par les plus » pénibles travaux ; d'aller parmi les In- » diens les plus ſauvages de ces bords, » répandre au moins quelque lumiere, » quelque ſemence de la Foi. Je ne veux » que mourir martyr ». A ces mots, de perfides larmes couloient de ſes yeux hypocrites.

Le jeune homme, ſimple & crédule, comme tous les cœurs généreux, ſe laiſſa toucher & ſéduire. Il lui rendit la liberté ; & le tigre, en rompant ſa chaîne, frémit de joie & de fureur.

Les richeſſes prodigieuſes que l'on venoit de partager n'étoient qu'une foible partie de la rançon d'Ataliba (*). Pour remplir ſa promeſſe, on alloit enlever cet amas incroyable d'or que la floriſſante Cuſco avoit vu, pendant onze regnes, s'accumuler dans les palais des Rois & dans le temple du Soleil. Almagre en frémiſſoit de rage. Cette ville ſuperbe, ſur

(*) La cinquieme partie.

laquelle eſt fondée ſon eſpérance ambitieuſe, ſera ruinée à jamais ; & quand la rançon de l'Inca n'épuiſeroit pas ces richeſſes, Pizarre en diſpoſeroit ſeul, tant que ce Roi ſeroit vivant. Ce fut là le grand intérêt qui fit ſolliciter ſa perte, & la preſſer avec ardeur.

D'abord, par de feintes promeſſes d'uſer d'indulgence envers lui, on voulut l'engager à faire l'aveu de ſon crime, pour en obtenir le pardon. Mais ce malheureux Prince, conſervant dans les fers la noble fierté de ſon ſang : « C'eſt aux » criminels qu'on pardonne, dit-il ; & » je ſuis innocent ». On lui parla de la clémence du Prince au nom duquel on alloit le juger. « Il en aura beſoin, dit-il, » pour pardonner ma mort à mes accu» ſateurs ; mais envers un Roi, ſon égal, » qui ne l'a jamais offenſé, ſa clémence » lui eſt inutile. Qu'il ſoit juſte ; & je ne » crains rien ».

A des eſprits frappés de la perſuaſion que ſon crime étoit manifeſte, cet orgueil

parut révoltant. On s'écria qu'il fût jugé ; puiſqu'il avoit l'audace de demander à l'être ; & ce fut alors que Pizarre fit les plus généreux efforts pour le ſauver. Il expoſa que le Conſeil établi dans ſon camp n'étoit pas fait pour juger les Rois ; qu'un Lieutenant d'Ataliba avoit pu croire le ſervir, en ſe chargeant pour lui, d'un parricide, ſans que ce Prince en fût inſtruit, ſans qu'il y eût donné ſon aveu ; qu'on avoit pu de même, à ſon inſçu, vouloir tenter ſa délivrance ; & que, loin d'être criminel, ce zele étoit juſte & louable ; que la conduite de l'Inca, pleine de dignité, de candeur, de droiture, ne laiſſoit aucune apparence aux ſoupçons qui l'avoient noirci ; mais que, fût-il coupable, c'étoit à l'Empereur qu'il étoit réſervé de lui donner des juges ; & qu'il réclamoit en ſon nom ce privilege auguſte & ſaint. Il ajouta que dans ſes lettres à l'Empereur, il l'informoit de tout ce qui s'étoit paſſé ; qu'il lui déféroit cette cauſe ; qu'il attendroit ſa

volonté ; & que tout ſeroit ſuſpendu juſqu'au retour de Fernand.

Requelme alors prit la parole. « Vous » allez informer l'Empereur, lui dit-il ; » & de quoi ? de votre opinion, ſans » doute, & de celle d'un petit nombre de » vos amis, qui, comme vous, ont pu ſe » laiſſer abuſer ? Eſt-ce donc ainſi, Pi» zarre, que doit s'inſtruire une ſi grande » cauſe ? Et moi, je demande que le » Conſeil entende & juge Ataliba, & » que le procès, revêtu de l'autenticité » des loix, ſoit déféré au tribunal ſu» prême, où ſera décidé le ſort de cet » uſurpateur, que vous appellez Roi ».

Cet avis parut ſage & modéré au plus grand nombre ; & Pizarre, voyant que ſes amis eux-mêmes penchoient à le ſuivre, y céda. Mais comme il avoit éprouvé que la nature avoit encore des droits ſur les cœurs qu'il vouloit fléchir, il penſa qu'il falloit d'abord les émouvoir ; & ſous un prétexte apparent de prudence & de ſûreté, il fit venir de

Digitized by Google

Riobamba la famille du Roi captif, pour les raſſembler tous dans la même priſon.

Ce fut un ſpectacle, en effet, bien digne de compaſſion, que de voir ces enfans, ces femmes arriver, chargés de liens, au palais de Caſſamalca. L'innocence dans le malheur eſt toujours ſi intéreſſante! Mais lorſque, ſur le front des malheureux, il reſte quelque trace de gloire, & qu'on voit dans l'abaiſſement les objets de l'hommage & de la vénération des mortels, le malheur paroit plus injuſte, parce qu'il eſt plus accablant. Auſſi la premiere impreſſion de la pitié, à cette vue, fut-elle ſenſible & profonde dans l'eſprit de la multitude.

On les voyoit, ces illuſtres captifs, triſtes, abattus, gémiſſans, les yeux baiſſés & pleins de larmes; on les voyoit s'avancer à pas lents dans ces campagnes déſolées, & toutes fumantes encore du ſang qu'on avoit répandu. La compagne d'Aciloé, Cora, ne pleuroit point: une pâleur mortelle étoit

répandue sur son visage ; & le feu sombre & dévorant dont ses yeux étoient allumés, avoient tari la source de ses larmes. Ses regards, tantôt fixes & tantôt égarés, cherchoient, dans ces plaines funebres, l'ombre errante de son époux. « Où est-il mort ? en quel lieu repose » mon cher Alonzo, disoit-elle ? En » quel lieu s'est fait le carnage de ceux » qui gardoient notre Roi » ? Un Indien lui répondit : « Vous y touchez. C'est » là, dans ce lieu même, qu'étoit le » trône de l'Inca ; c'est là qu'autour de » lui tous ses amis sont morts ; c'est là » qu'ils sont ensevelis. Alonzo étoit à » leur tête ; & cette petite éminence » que vous voyez, c'est son tombeau ». A ces mots qui percent le cœur de la tendre épouse d'Alonzo, un cri déchirant part du fond de ses entrailles. Elle se précipite, elle tombe égarée sur cette terre humide encore, que l'herbe n'avoit pas couverte ; elle l'embrasse avec

Digitized by Google

l'amour dont elle eût embraſſé le corps de ſon époux ; elle réſiſte au ſoin qu'on prend de l'arracher de ce tombeau ; & lorſqu'on veut lui faire violence, il ſemble, à ſes cris douloureux, qu'on va lui déchirer le cœur. Enfin, l'excès de la douleur rompant les nœuds dont la nature retenoit encore dans ſes flancs le fruit d'un malheureux amour, elle expire en devenant mere. Mais cet excès de déſeſpoir n'a pas été mortel pour elle ſeule ; & l'enfant qu'elle a mis au monde en eſt frappé. Il s'éteint, ſans ouvrir les yeux à la lumiere, ſans avoir ſenti ſes malheurs.

La conſtance d'Ataliba avoit, juſques-là, dédaigné d'adoucir ſes perſécuteurs ; mais cette ame, que l'infortune avoit élevée, affermie, & dont la tranquille fierté défioit les revers, s'abattit tout-à-coup, lorſque, dans ſa priſon, il vit ſes femmes, ſes enfans, chargés de chaînes comme lui, ſe jeter dans ſes bras,

Digitized by Google

tomber en foule à ſes genoux. Il ſe trouble ; ſes yeux ſe rempliſſent de larmes ; il reçoit dans ſon ſein, avec une douleur profonde, ſes épouſes & ſes enfans ; il les preſſe contre ſon cœur ; il mêle ſes ſoupirs à leurs plaintes ; il oublie que ſa foibleſſe a pour témoins ſes ennemis ; ou plutôt il ne rougit point de ſe montrer époux & pere.

Pizarre, obſervant dans les yeux de ſes compagnons attendris la même compaſſion qu'il éprouvoit lui-même, s'en applaudit, & d'autant plus, qu'il voyoit auſſi tomber l'orgueil d'Ataliba ; mais, pour donner à ſon courage le temps de s'amollir encore, il ordonna qu'on le laiſſât ſeul avec ſes femmes & ſes enfans.

Ce fut alors que la nature abandonnée à elle-même donna un libre cours à tous les mouvemens de la douleur & de l'amour. Baigné d'un déluge de larmes, Ataliba voit ſes enfans l'environner, baiſer ſes chaînes, demander quel mal ils ont fait ? quel eſt le crime de leurs

Digitized by Google

meres ? & ſi c'eſt pour mourir enſemble qu'on les a réunis ? Tendre époux & bon pere, il jette un regard languiſſant ſur ſa famille déſolée ; & ſon cœur oppreſſé de douleur, de pitié, de crainte, ne répond que par des ſanglots.

CHAPITRE LIII.

LE jour fatal arrive, & le Conseil est assemblé. Il étoit formé des plus anciens & des plus élevés en grade parmi les guerriers Castillans. Pizarre y présidoit ; mais Almagre & Requelme étoient assis à ses côtés. Un silence terrible régnoit dans l'assemblée. On fait paroître Ataliba ; on l'interroge ; & il répond avec cette noble candeur qui accompagne l'innocence. On lui rappelle le massacre de la famille des Incas ; on lui oppose les témoins du meurtre du Roi de Cusco, & du projet formé pour l'enlever lui-même du palais de Cassamalca. La vérité fait sa défense. Il leur expose en peu de mots la cause & les malheurs de la guerre civile ; ce qu'il a fait pour désarmer l'inflexible orgueil de son frere ; ce qu'il a fait pour l'appaiser, même depuis qu'il l'a vaincu. « Si j'avois pu vouloir sa

» mort, dit-il, c'eſt lorſqu'il ſoulevoit
» ſes Peuples contre moi, & que, du fond
» de ſa priſon, il rallumoit encore les feux
» de la guerre; c'eſt alors que ce crime,
» utile à ma grandeur & au repos de
» cet empire, auroit dû me tenter. Je n'ai
» point méconnu mon ſang; je n'ai point
» voulu le répandre; & ſi, dans les com-
» bats, ſans moi, loin de moi, malgré
» moi, l'aveugle ardeur de mes ſoldats
» n'a rien épargné, c'eſt le crime de celui
» qui, pour ma défenſe, m'a forcé de leur
» mettre les armes à la main. Caſtillans,
» ma victoire m'a coûté plus de larmes
» que tous les malheurs que j'éprouve ne
» m'en feront jamais verſer. Voyez, pour-
» ſuivit-il, ſi j'ai rendu mon regne odieux
» à mes Peuples. Je ſuis tombé du trône;
» mon ſceptre eſt briſé; tous mes amis
» ſont morts; je ſuis ſeul dans les chaînes,
» avec des femmes & des enfans; on n'a
» plus rien à craindre, à eſpérer de moi.
» C'eſt là, c'eſt dans l'extrêmité du mal-
» heur & de la foibleſſe, qu'on peut

» diſcerner

» diſcerner un bon Roi d'avec un Tyran ;
» c'eſt alors qu'éclate la haine publique ,
» ou que ſe ſignale l'amour. Voyez donc
» ce que j'ai laiſſé dans les cœurs , & ſi
» c'eſt ainſi qu'on traite un méchant , un
» coupable. Ce reſpect ſi tendre & ſi pur ,
» cette fidélité conſtante , cette obéiſſance
» à la fois ſi profonde & ſi volontaire ,
» enfin cet amour de mes Peuples envers
» un malheureux captif , voilà mes té-
» moignages contre la calomnie ; & je
» vous demande à vous-mêmes ſi ce
» triomphe eſt réſervé pour le crime ou
» pour la vertu ? Ce moment , juge de
» ma vie , eſt ſous vos yeux ; & j'en
» appelle à lui. Non , quoi que l'on vous
» diſe , vous ne croirez jamais que celui
» qui , de ſa priſon , dans l'indigne état
» où je ſuis , fait encore adorer ſa vo-
» lonté ſans force , & voit ſes Peuples
» proſternés , venir , en lui obéiſſant ,
» arroſer ſes chaînes de larmes , ait été
» ſur le trône injuſte & ſanguinaire. Vous
» m'avez connu dans les fers tel que l'on

» m'a vu ſur le trône, ſimple & vrai,
» ſenſible à l'injure, mais plus ſenſible
» à l'amitié. On m'accuſe d'avoir tenté
» ma délivrance, & voulu ſoulever mes
» Peuples contre vous! Je n'en ai pas eu
» la penſée; mais, ſi je l'avois eue, m'en
» feriez-vous un crime? Regardez ces
» plaines ſanglantes; voyez les chaînes
» dont vous avez flétri les mains inno-
» centes d'un Roi; & jugez ſi, pour me
» ſauver, tout n'eût pas été légitime. Ah!
» vous n'avez que trop juſtifié vous-
» mêmes ce que le déſeſpoir auroit pu
» m'inſpirer. Cependant j'atteſte le ciel
» que, Pizarre m'ayant donné ſa parole
» & la vôtre de m'accorder la vie, de
» me rendre la liberté; de faire épargner
» ma famille, & de laiſſer en paix le
» reſte de mes Peuples infortunés, j'ai
» mis en lui mon eſpérance, & ne me
» ſuis plus occupé qu'à faire amaſſer l'or
» promis pour ma rançon. Mon Dieu,
» qui ſans doute eſt le vôtre, lit dans mon
» cœur, & m'eſt témoin que je vous dis

Digitized by Google

„ la vérité. Mais, ſi c'eſt peu de l'inno-
„ cence pour vous toucher, voyez mes
„ malheurs. Je ſuis pere, je ſuis époux,
„ & je ſuis Roi. Jugez des peines de mon
„ cœur. Vous m'avez voulu voir ſuppliant;
„ je le ſuis, & j'apporte à vos pieds les
„ larmes de mes Peuples, de mes foibles
„ enfans, de leurs ſenſibles meres. Ceux-
„ là du moins ſont innocens ».

Ce langage ſimple & touchant attendrit quelques-uns des juges; & Pizarre ne douta point qu'il ne les eût perſuadés. On fit ſortir Ataliba; & les juges s'étant levés, on recueillit les voix.... Quelle fut la ſurpriſe de Pizarre & de ſes amis, en entendant que le plus grand nombre opinoit à la mort! Auſſi-tôt ils réclament contre cette ſentence inique, & ils rappellent au Conſeil la parole qu'il a donnée de renvoyer la cauſe, après l'avoir inſtruite, au tribunal de l'Empereur. Requelme l'avoit propoſé; tout le Conſeil y avoit ſouſcrit; aucun n'oſoit déſavouer ce conſentement unanime; &

Ataliba condamné avoit du moins l'eſpérance de paſſer en Eſpagne, & d'y être entendu & jugé par un Roi. Mais la noire furie qui pourſuivoit ſes jours, n'eut garde de lâcher ſa proie.

Valverde, échappé de ſa chaîne & mis en liberté, revient, la rage au fond du cœur, ſe déguiſe & entre, inconnu, au milieu d'une nuit obſcure, dans les murs de Caſſamalca. C'étoit l'heure où Almagre, avec ſes partiſans, formoit ſes complots ténébreux. Le fourbe paroît à leur vue. » Amis, dit-il, reconnoiſſez la fidélité des promeſſes de celui » qui a dit au juſte : *Tu fouleras aux pieds* » *l'aſpic & le lion.* Vous m'avez vu chargé de chaînes, proſcrit, envoyé ſur » la flotte, pour être abandonné dans » quelque île déſerte, où je ſerois la » proie des animaux voraces ; me voilà » au milieu de vous. Dieu a rompu les » pieges du méchant, il s'eſt joué des » conſeils de l'impie ; il a tendu la main au » foible, innocent & perſécuté. Mais vous,

» guerriers, qu'il a choisis pour défendre sa
» cause, & qu'il a revêtus de force &
» de courage pour le venger, que faites-
» vous ? Vous consentez que Pizarre en-
» voie en Espagne un tyran, son ami,
» votre accusateur, celui qui peut, par
» ses richesses, gagner la Cour & le
» Conseil, celui qui, s'il est écouté,
» vous dénoncera tous comme de vils
» brigands, comme de lâches assassins :
» faits pour le meurtre & la rapine,
» sans foi, sans pudeur, sans pitié, in-
» dignes du nom d'hommes & du nom de
» Chrétiens ! Y pensez-vous ? Et de quel
» droit dérober le crime au supplice ! Cet
» usurpateur, ce tyran, ce parricide est
» convaincu ; il est jugé ; pourquoi ne pas
» exécuter la sentence qui le condamne ?
» Qu'il meure ; & tout est consommé ».

L'atrocité de ce conseil étonna les plus intrépides. Mais Valverde, sans leur donner le temps de balancer : » Il y va,
» leur dit-il ; & de la vie & de l'honneur.
» Il y va de bien plus, il y va de la

„ gloire de la religion, des intérêts du „ ciel ; & le Dieu vengeur qui m'envoie, „ vous défend de délibérer. Pizarre dort ; „ tout eſt tranquille ; & Requelme, par „ qui le procès eſt inſtruit, a droit de „ voir Ataliba, de l'interroger à toute „ heure ; qu'il me faſſe ouvrir la priſon. „ Je ne veux, avec lui & moi, que deux „ hommes déterminés „.

L'importance du crime en fit ſurmonter l'horreur, & par un ſilence coupable on conſentit: en frémiſſant, à ce qu'on n'oſoit approuver. Alors, d'une voix radoucie, Valverde reprit la parole. " En ôtant la „ vie à un Infidele, dit-il, ne perdons „ pas de vue le ſoin de ſon ſalut. Je veux, „ en le purifiant dans les eaux ſaintes du „ Baptême, lui rendre à lui-même ſa „ mort précieuſe autant qu'elle eſt juſte, „ & ſanctifier l'homicide qui nous eſt „ preſcrit par la loi „.

La famille d'Ataliba, les yeux épuiſés de larmes, & le cœur laſſé de ſanglots, dormoit alors autour de lui. Mais

ce Prince, agité de funeſtes preſſentimens, n'avoit pu fermer la paupiere. Il entend ouvrir ſa priſon. Il voit entrer Requelme, & avec lui trois hommes enveloppés de longs manteaux, qui ne laiſſent voir que leurs yeux, dont le regard lui ſemble atroce. Un mouvement d'effroi le ſaiſit; il ſe leve; & ſurmontant cette foibleſſe; il vient au-devant d'eux. " Inca, lui dit „ Requelme, éloignons-nous; n'éveillons „ point ces femmes & ces enfans. Il eſt „ bien juſte que l'innocence repoſe en „ paix. Ecoutez-nous. Vous êtes jugé, „ condamné; le feu ſeroit votre ſupplice, „ ſuivant la rigueur de la loi. Mais il „ dépend de vous de vous ſauver des „ flammes; & cet homme religieux, que „ vous allez entendre, vient vous en of- „ frir un moyen „.

Le Prince l'écoute, & pâlit. " Je ſais, „ dit-il, que le Conſeil m'a jugé; mais „ ne doit-on pas m'envoyer à la Cour „ d'Eſpagne, & réſerver à votre Roi „ un droit qui n'appartient qu'à lui?

„ — Croyez-moi, les momens sont „ chers, poursuivit Requelme : écoutez „ cet homme vertueux & sage, qui „ s'intéresse à vos malheurs „. Valverde alors prit la parole. " Ne voulez-vous „ point, lui dit-il, adorer le Dieu des „ Chrétiens ? — Assurément, dit le mal- „ heureux Prince, si ce Dieu, comme „ on nous l'annonce, est un Dieu bien- „ faisant, un Dieu puissant & juste, si „ la nature est son ouvrage, si le Soleil „ lui-même est un de ses bienfaits, je „ l'adore avec la nature. Quel ingrat, „ ou quel insensé peut lui refuser son „ amour? — Et vous desirez d'être instruit, „ lui demande encore le perfide, des „ saintes vérités qu'il nous a révélées, „ de connoître son culte, & de suivre „ sa loi ? — Je le desire avec ardeur, „ répond l'Inca : je vous l'ai dit. Impa- „ tient d'ouvrir les yeux à la lumiere, „ que l'on m'éclaire, & je croirai. — „ Graces au ciel, reprit Valverde, le „ voilà disposé comme je le souhaitois.

„ Implorez-le donc à genoux, ce Dieu „ de bonté, de clémence ; & recevez „ l'eau salutaire qui régénere ses enfans „. L'Inca, d'un esprit humble & d'une volonté docile, s'incline & reçoit à genoux l'eau sainte du baptême. " Le ciel est ou„ vert, dit Valverde, & les momens sont „ précieux „. A l'instant il fait signe à ses deux satellites ; & le lien fatal étouffe les derniers soupirs de l'Inca.

Ce fut par les cris lamentables de ses enfans & de leurs meres, que la nouvelle de sa mort se répandit au lever du jour. Quelques Espagnols en frémirent ; mais la multitude applaudit à l'audace des assassins ; & l'ont crut faire assez que de laisser la vie aux femmes & aux enfans de ce malheureux Prince, abandonnés, dès ce moment, à la pitié des Indiens.

Pizarre, indigné, rebuté, las de lutter contre le crime, après avoir chargé de malédictions ces exécrables assassins & leurs partisans fanatiques, se retira dans la

ville des Rois (*), qui commençoit à s'élever. La licence, le brigandage, la rapacité furieuse, le meurtre & le saccagement furent sans frein ; l'on ne vit plus, sur la surface de ce continent, que des peuplades d'Indiens, tomber, en fuyant, dans les pieges & sous le fer des Espagnols. Des bords du Mexique arriva ce même Alvarado, cet ami de Cortès, ce fléau des deux Amériques. Rival des nouveaux conquérans, il vint se jetter sur leur proie, & s'assouvir d'or & de sang. Dans toute l'étendue de cet Empire immense, tout fut ravagé, dévasté. Une multitude innombrable d'Indiens fut égorgée ; presque tout le reste enchaîné, alla périr dans les creux des mines, & envia mille fois le sort de ceux qu'on avoit massacrés.

Enfin, quand ces loups dévorans se furent enivrés du carnage des Indiens, leur rage forcenée se tourna contre eux-mêmes. Le cri du sang d'Ataliba s'étoit

(*) Lima.

élevé juſqu'au ciel. Preſque tous ceux qui avoient contribué au crime de ſa mort, en portèrent la peine ; & tandis que les uns, pris par les Indiens dans des lieux écartés, expiroient ſous le nœud fatal, les autres, juſtes une fois, s'égorgerent entr'eux. L'exécrable Valverde (*a*), en menant une bande de ces brigands à la pourſuite des Indiens qui s'étoient ſauvés dans les bois, tombe aux mains des Antropophages ; & brûlé, déchiré vivant, dévoré par lambeaux avant que d'expirer, il meurt le blaſphème à la bouche, dans la rage & le déſeſpoir. Parjure & traître (*b*) envers Pizarre, Almagre fut puni du plus honteux ſupplice ; & ſa lâcheté mit le comble au juſte opprobre de ſa mort. Pizarre, dont le crime étoit d'avoir ouvert la barriere à tant de forfaits, Pizarre, trahi par les ſiens, mourut aſſaſſiné. Accablé ſous le nombre, il ſuccomba, mais en grand homme, qui dédaignoit la vie & qui bravoit la mort. La guerre, après lui, s'alluma entre ſes

rivaux & ſes freres. Cuſco, ſaccagée & déſerte, vit ſes plaines jonchées des corps de ſes tyrans. Les flots de l'Amazone furent rougis du ſang de ceux qu'elle avoit vus déſoler ſes rivages; & le fanatiſme, entouré de maſſacres & de débris, aſſis ſur des monceaux de morts, promenant ſes regards ſur de vaſtes ruines, s'applaudit, & loua le ciel d'avoir couronné ſes travaux.

NOTES.

(*a*) *L'EXÉCRABLE Valverde*]. Ici la vérité feroit horreur; j'y ſubſtitue la juſtice.

(*b*) *Parjure & traître*]. Almagre avoit juré de nouveau, ſur une hoſtie conſacrée, de ne rien entreprendre ſur les droits de Pizarre, & ſa promeſſe avoit été énoncée en ces termes: *Seigneur, ſi je viole le ſerment que je fais ici, je veux que tu me confondes & que tu me puniſſes dans mon corps & dans mon ame.* Il fut parjure à ce ſerment.

FIN.

MAG 2018403

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google